

MAX DU VEUZIT

# Arlette et son ombre



BeQ

**Max du Veuzit**

# **Arlette et son ombre**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 251 : version 1.0

# **Arlette et son ombre**

Francine Montel s'était levée au coup de timbre avertisseur pour aller recevoir le visiteur qui s'annonçait.

Dans la pénombre du vestibule, une forme féminine apparut que la maîtresse de logis identifia tout de suite :

– Oh ! Arlette ! Quelle bonne surprise !...  
Bonjour, ma chérie !

– Bonjour, ma grande ! répondit d'une voix douce la nouvelle venue. Je ne te dérange pas ?

– Penses-tu !... Entre donc bien vite.

La jeune femme avait saisi aux épaules Arlette Dalimours, son amie d'enfance, et elle la regardait avec une affectueuse stupeur.

– Ah ! par exemple ! Si je m'attendais à te voir !...

De nouveau, elles s'embrassèrent avec chaleur, heureuses de se retrouver ensemble après tant de mois de séparation.

Leurs effusions terminées, Francine entraîna l'arrivante vers la salle à manger-salon – on dit salle de séjour aujourd'hui – où elle travaillait auprès de ses deux enfants. Et, dès le seuil, elle commença joyeusement les présentations :

– Voici mes deux bébés... Il y a longtemps que tu ne les as vus... Mon petit Philippe que tu connais bien et ma petite Claudine qui a grandi ?...

– Oui, elle a grandi !... Ils sont magnifiques, tous les deux !

La visiteuse avait maternellement attiré contre elle les deux babys et les examinait affectueusement.

Un nuage passa sur son front pâle.

– Une mère doit être heureuse d'avoir d'aussi beaux bébés...

Elle s'arrêta, soupira, puis, reprit comme en songe :

– Le vrai bonheur pour une femme : vivre pour ses petits !... Ah ! je t'envie, Francine ! ajouta-t-elle avec plus de vivacité. Tu ne te

doutes pas combien tu es riche de les posséder...

– Avec un bon mari surtout !

– Oui... Avec leur père, évidemment ! Ce brave André !... Comment va-t-il, à propos ?

– Mais très bien, fit l'autre en riant.

– Pourquoi ris-tu ? s'étonna Arlette.

Un peu rouge, elle ajouta :

– J'ai dit quelque chose d'extraordinaire ?

– Au contraire... C'est ton « à propos » au sujet d'André qui me fait rire... Comme si tu avais pu oublier mon mari.

– Non ! Bien sûr, je ne l'oublie pas ! Mais peut-être ai-je pensé involontairement qu'un homme n'est pas absolument nécessaire au bonheur d'une femme.

Francine regarda sa compagne avec étonnement.

Qu'est-ce qui lui prenait, à cette petite Arlette, d'énoncer de pareilles réflexions ?

L'arrivante avait vu sa surprise et deviné ce qu'elle pensait. Elle éclata de rire :

– Fais pas attention, ma grande ! Je suis un peu ahurie de me trouver chez toi... dans ce Paris si remuant, si mouvementé... la tête est perdue et les idées viennent en foule qu'on n'a pas le temps d'approfondir... surtout lorsque, comme moi, on n'a pas l'habitude de voir tant de gens et tant de choses...

L'autre ne répondit pas. Le ton de son amie sonnait faux. Et pourquoi parlait-elle tant... si fiévreusement ?

La jeune mère s'était placée devant Arlette et par-dessus les têtes de ses deux enfants, elle examinait affectueusement la jeune fille.

Sa langue et ses lèvres traduisaient au fur et à mesure les conclusions de son inspection :

– Un peu de pâleur... la mine tirée... Et que signifie ce regard ?... De la tristesse ?... Alors quoi ! Cela ne va pas chez toi ?... Mais non, je divague ! Puisque te voici en promenade dans la capitale, c'est que tout est bien. Et s'il y a dans ces grands yeux-là un semblant de mélancolie, c'est parce que, depuis quelques jours, mademoiselle Arlette abuse, à Paris, de son

temps et de sa jeunesse !... Trop de plaisirs ! parbleu ! Tu es fatiguée, voilà tout !

La jeune fille eut un sourire un peu triste.

– Hélas ! fit-elle doucement. En fait de distractions... Drôles de plaisirs, plutôt !

Son air abattu inquiéta sa compagne. Elle avait soudain conscience que quelque événement grave justifiait la visite d'Arlette.

– Voyons ! qu'est-ce qui ne va pas ?... demanda-t-elle avec autorité. Mais d'abord, remets Philippe sur ses pieds et assieds-toi... Raconte, maintenant.

Arlette avait exécuté l'ordre en silence. Puis, embarrassée pour débiter, cherchant ses mots, elle dit gauchement :

– Je vais te surprendre, ma grande... Je suis à Paris depuis douze jours...

– Douze jours ! Par exemple ! Et c'est seulement aujourd'hui que tu viens me voir ?

Francine paraissait outrée ; mais doucement, Arlette lui saisit la main.



– Ne te fâche pas... Il m'a été impossible de venir plus tôt... J'ai eu de terribles soucis, vois-tu...

– Des soucis ? Mais pourquoi ?... Comment cela ?

Comme l'autre haussait les épaules avec accablement, Francine la pressa de questions.

– Voyons !... Voyons !... Je ne comprends pas ! Explique-toi. Tu m'intrigues !... Mais d'abord, clarifions !... Ta mère ?

– Ma mère est naturellement à Battenville.

– Et M. Lebredel ?

– Mon beau-père s'occupe toujours de sa pharmacie... Il crée de plus en plus de nouveaux produits pour le soulagement des malades et la prospérité de sa maison... Je suis ici...

Elle s'arrêta et, devant le regard un peu dur de son amie, elle protesta doucement :

– Ne me fais pas ces yeux-là, chérie... Je suis à Paris pour y travailler... Tu vois comme c'est simple et naturel.

– Trop simple, trop naturel, pour que je comprenne du premier coup !

– Comment le dire mieux ? J’ai trouvé un emploi... Je vais gagner ma vie... Il me faut désormais ne compter que sur moi... sur moi toute seule.

– Qu’est-ce que tu me racontes là ?... Est-ce que je saisis bien : tu n’es plus auprès de tes parents ? Tu es seule à Paris ?

– Oui ! Ça te paraît extraordinaire ?

– Absolument renversant !

Et sans doute pour donner plus de poids à son affirmation, Francine attira un siège à son tour et s’y laissa choir, face à son amie.

Saisie par l’énormité du fait qu’Arlette venait de lui révéler, la jeune mère laissa échapper encore, comme une lamentation :

– Tu as quitté ta mère !... Tu l’as quittée !...

– Oui !... confirma l’autre avec lassitude. Et ce n’est pas sans déchirement, crois-le bien !

Francine, un peu abasourdie, regarda son amie

comme si elle la voyait pour la première fois. Après un court silence où toutes les suppositions trottèrent dans son cerveau, la jeune femme demanda :

– Allons, explique... Tout cela, ce n'est qu'une crise, un mauvais passage ?

– Non, j'ai quitté ma mère pour toujours.

La gravité du ton, les syllabes prononcées lentement, comme détachées, ne laissaient aucun doute sur le caractère irrévocable de la décision prise. Cette fois, le silence se fit lourd, pénible... Si lourd et si pénible qu'il s'imposait en se prolongeant...

En présence de ces deux femmes dont l'une, âgée de vingt-deux ans, échappait en ce moment à la destinée qui lui était imposée, dont l'autre, de taille un peu plus grande et de traits plus marqués, portait avec la maturité de ses vingt-huit ans celle de sa double maternité, on n'eût pu manquer de remarquer le contraste de leurs personnalités. Cette dernière avait l'expression reposée et quiète de la physionomie d'une maman heureuse, alors que, sur le visage de la

jeune fille, un masque de gravité s'imprimait, révélateur de profonds soucis.

Effarée de la nouvelle imprévue, Francine essayait de se l'expliquer elle-même :

– Je sais bien que M<sup>me</sup> Lebredel n'était pas une maman très affectueuse... Du moins, pas autant que ta nature aimante aurait pu le souhaiter...

Mais Arlette secoua lentement la tête :

– Ce n'est pas à cause de ma mère que j'ai quitté Battenville...

– Alors, je ne comprends pas.

Et, subitement, s'emportant :

– Explique-toi, voyons !... Tu es là devant moi, comme une énigme, tandis que je fais toutes les suppositions, faute d'être renseignée suffisamment ! Tu me laisses sur des charbons ardents alors que je redoute tout à ton sujet !

Comme l'autre esquissait un geste de protestation, la jeune mère spécifia :

– Oh ! J'ai pleine confiance en toi, c'est entendu ! Mais éclaire-moi vite, de grâce !

Comme à regret, hésitant et baissant la voix, l'autre avoua péniblement son cruel secret :

– C'est à cause de mon beau-père...

– Hein !... De ton beau-père ?...

– Oui !

– Maurice Lebredel te faisait la vie dure ?...  
Un garçon si paisible, si doux en apparence !...

– Trop paisible en apparence !... Trop doux aussi !

Et, timidement :

– Faut-il que je te rappelle qu'il ne m'a jamais considérée comme sa fille ?... Quand il a épousé ma mère, j'avais douze ans ; j'étais déjà une grande fille alors que lui n'avait encore que trente ans... Avec tout ce que cet âge comporte pour un homme !...

– Il n'ignorait pas ton existence... Ta mère disait qu'il serait pour toi un vrai père.

Arlette eut un geste de vague dénégation.

– Ma mère ? Elle était heureuse de se remarier avec un jeune mari qu'elle adorait !... Pense

donc : un mari de huit ans plus jeune qu'elle ! Elle ne pouvait pas, vraiment songer à autre chose... C'était là tellement de l'inattendu qu'elle en était émerveillée...

– Une simple coquetterie prolongée, de sa part.

– Je ne le crois pas, fit Arlette avec un soupir de regret. J'envisage plutôt une sorte de revanche... Une compensation qui s'offrait à elle, car il faut songer à ce qu'a pu être son existence auprès de mon pauvre papa. Un homme de science !

– C'était un brave homme.

– Ah ! certes ! Et ce n'était pas précisément sa faute si ma mère ne s'épanouissait pas auprès de lui... Quand l'homme est pris par un idéal... un travail cérébral... il oublie un peu ceux qui l'entourent... ses proches ne lui apparaissent guère que comme des accidents un peu insignifiants...

– M. Dalimours était la crème des hommes ! protesta Francine chaleureusement.

Un pâle sourire erra sur les lèvres de la jeune fille.

– J’aimais beaucoup mon père et je suis heureuse que tu gardes de lui cet excellent souvenir... Mais mon père était aussi un savant... Et un savant, vois-tu, Francine, ça ne rend jamais une femme très heureuse ! Ça s’occupe de recherches, de science... ça met le nez dans de gros bouquins... Mais pour le reste !

L’autre parut saisie.

– Mon Dieu... Peut-être, en effet ! Je n’avais jamais pensé à cela...

– Oui, hélas ! soupira la nouvelle venue... Mon père, sans s’en rendre compte, finissait par oublier ma mère... Il ne remarquait même plus à son foyer la présence d’une femme jeune, jolie, car ma mère était jolie... pas du tout comme moi !... S’inquiétait-il seulement des menus faits qui étaient sa vie à elle ?...

Francine observa pensivement :

– Je vois ça... L’homme est souvent l’artisan de son malheur... Plus qu’il ne le croit, j’en suis

sûre !

– C’est très juste ! Mais, pour en revenir au remariage de ma pauvre maman, je crois qu’au fond, ma chère grande, comme j’appelais celle-ci... ma chère grande n’a pas trouvé auprès de mon père tout le bonheur auquel elle avait droit. Aussi, quand Maurice est entré dans sa vie, comment aurait-elle pu résister à ses amabilités ? Il concentrait sur elle toutes ses attentions. Il lui faisait une cour discrète, mêlant le respect à l’amour... Ajoutant ainsi le charme et la distinction à des agréments de moindre qualité, mais non moins sensibles.

– Évidemment !... Ce pharmacien si vivant, si gai, à la conversation agréable, était en quelque sorte la coqueluche de tous les gens de Battenville... On comprend que ta mère ait été séduite !

– Tu te rends compte !... Elle ne pouvait pas songer beaucoup à moi.

– Surtout qu’elle était encore jeune... Elle ne portait pas l’âge qu’elle avait en réalité... Elle semblait, auprès de toi, plutôt comme une sœur



aînée.

– Justement, ma présence à la maison même contribuait à l'égarer là-dessus. Le fait que je paraissais être la cadette l'aidait à oublier les huit années qu'elle avait de plus que Maurice... Malheureusement, du même coup, elle n'avait pas pensé que j'allais grandir et devenir une jeune fille à mon tour...

Elle s'arrêta et, en hésitant, ajouta :

– Remarque que je n'accuse pas ma mère de ne point m'avoir aimée, loin de là ! Mais, auprès de son jeune mari qu'elle adore, imagine combien la présence d'une jeune fille en âge de se marier apparaît gênante !

– En effet ! constata Francine, étonnée de n'avoir pas elle-même fait déjà cette remarque, Je me souviens que la venue de ton petit frère fut pour elle un triomphe.

– Oui, quand Marcel est né, ce fut un immense bonheur à la maison. Ce petit être plaçait maman au rang des jeunes mères ! Elle m'en a oubliée, moi et mes quatorze ans !... À vrai dire, avant

cette date, je ne comptais pas beaucoup... Depuis, je n'ai plus compté du tout !

Elle avait prononcé ces derniers mots avec un sourire un peu triste, et Francine d'approuver :

– Évidemment, la sœur aînée s'est trouvée confinée dans le grade de bonne d'enfant.

– Bah !... J'accomplissais de bon cœur tous les petits travaux, les besognes élémentaires... les menues corvées familiales... Ça ne me déplaisait pas. Ma mère et Marcel étaient tout pour moi... Je ne crois pas avoir jamais...

Elle s'arrêta, puis, après quelques instants de réflexion qui lui permirent de sonder la mémoire de son cœur, elle expliqua :

– J'aimais mon frère, j'aimais ma chère grande !... J'ai peut-être pleuré quelquefois dans mon lit de jeune fille, comme toute enfant privée de tendresse, de baisers et de toutes ces douces expansions qui sont nécessaires au début de la vie... Mais, la crise passée, il ne restait en moi aucune arrière-pensée. Et, tiens, Francine, cette expression de ma chère grande, spontanément

venue à mes lèvres pour désigner ma mère, ne te prouve-t-elle pas que je voyais en elle une grande sœur adorée plutôt qu'une maman ? N'as-tu pas remarqué toi-même que j'étais la première à lui épargner des corvées, à contribuer à la faire belle... Car je l'admirais naïvement, sincèrement, presque avec dévotion !... Ah ! vois-tu, tout cela demeure pour moi le bon passé !

– C'est pourquoi je m'explique mal que tu aies pu la quitter.

– Ah ! oui. Voilà...

Il y eut un nouveau silence.

Des larmes brillèrent dans les yeux d'Arlette sous certains souvenirs accablants. Et, pour expliquer discrètement la cause dominante de son exil volontaire, elle chercha ses mots lentement, un peu gênée :

– J'ai eu seize ans... Puis dix-huit ans... La vingtaine est venue... Le petit frère continuait à créer autour de ma mère le symbole de la jeune maman... Mais moi, l'aînée ? La grande fille ? Fatalement, je jouais un rôle inverse ; je menaçais

de détruire l'ambiance. Ma seule présence ne suffisait-elle pas à rappeler l'âge réel de maman ?... Et je crois bien que cela devait être atroce, pour une femme aussi jeune... pour une grande enfant comme ma petite maman l'a toujours été... pour cette chère poupée, charmante, adorable et qui est toute grâce, tout sourire !

– Je vois cela, en effet ; mais je le réalise mal en mon esprit, fit Francine qui réfléchissait. Il est vrai que ma condition est tellement différente de la tienne que toute appréciation de ma part s'en trouve faussée par avance.

Mais, Arlette, quelque regret que tu aies pu éprouver de cet état de fait, je ne vois pas là motif suffisant pour aboutir à cette rupture qui m'inquiète tant.

– Patience, j'y arrive ! répéta la jeune fille, qui éprouvait peut-être quelque gêne à entrer dans les détails. Mais, comprends déjà la situation... Si ma mère avait été seule à s'apercevoir que je grandissais et que j'étais devenue une jeune fille bonne à marier... que les hommes regardaient

déjà... Tiens ! je me souviens, en cet instant, de la tentative qu'elle fit, l'an dernier, pour me faire épouser un ancien ami de mon père.

– M. Dupernois ?

– Oui, lui !... Il avait quarante-huit ans et il était plus vieux que ma mère. Je n'aurais plus habité Battenville... auprès d'elle... Tu comprends ?

Francine sursauta :

– C'était pour ça ?

– Hélas !... Involontairement... Sans s'en rendre compte... car ma petite maman m'aime bien aussi, tu sais !

– Naturellement, une mère !

– Oui, enfin... Quoique ce ne soit pas toujours une raison !... J'ai pensé que, peut-être, j'avais eu tort de négliger l'occasion qui s'offrait à moi ; je n'aurais pas dû refuser ce parti. À distance, je vois combien ce mariage arrangeait les choses ! D'abord, je quittais la maison au bras d'un mari aisé, ce qui était un avantage pour moi ; ensuite, ma mère entrait en possession de la rente laissée

par tante Euphrasie... Enfin, j'aurais évité d'autres inconvénients plus graves dont la menace devait bientôt apparaître... Je t'ai écrit à ce moment-là ; t'en souviens-tu ?

– Très bien... Mais j'ai été indignée qu'une pareille pensée de mariage pour toi puisse venir à M<sup>me</sup> Lebredel. Mon mari, lui-même, était révolté. Tu ne peux pas t'imaginer toutes les réflexions qu'il faisait contre ta mère ! Il n'admettait pas cette contradiction : elle, qui avait épousé un jeune mari, osait te proposer, à toi plus jeune, un quinquagénaire ! Un homme mûr !

– Cet homme m'épousait... tout est là ! Je me mariais et cela seul comptait...

– Mais pourquoi ?

– N'oublie pas les clauses du testament de ma tante.

– Ah ! j'ignore !... Quelles sont-elles, au juste, ces fameuses clauses ?

– Elles paraissent singulières, à première vue... pour qui, surtout, ne connaît pas le caractère léger de ma chère grande. Or, je suis sûre que tante

Euphrasie n'a cherché que le bonheur de tous... Elle craignait que ma mère ne souhaitât un jour mon entrée au couvent : une grande fille, ça vieillit ; une religieuse, on l'ignore, on l'oublie. Alors, pour m'éviter cette perspective qu'elle considérait comme un malheur irréparable, – une idée à elle, n'est-ce pas ? – elle estimait que le rôle de la femme est avant tout d'être mère, donc épouse... elle me laissa toute sa fortune – une dizaine de milliers de francs de rente – sous deux conditions...

– Par exemple ?

– Premièrement, je ne dois entrer en possession du capital que le jour où je me marierai... Et, deuxièmement, ma mère touchera les revenus sa vie durant... Tu comprends, l'intérêt de ma mère est que je me marie... même si des petits-enfants doivent la transformer en grand-mère...

– Ta tante a été prévoyante.

– Évidemment...

Elle soupira profondément.

– Oui... quoique... Une chose est sûre, reprit-elle d'un air navré, c'est que je n'aimais pas ce M. Dupernois et que je ne pouvais concevoir ma vie rivée à celle de cet homme qui avait l'âge d'être mon père.

– Parbleu !

– Pourtant, je m'en aperçois maintenant, c'était une solution !... Il avait une jolie situation dont ma mère m'avait souligné tous les avantages... Je n'aurais pas dû dédaigner ces considérations.

Francine se mit à rire :

– Il faut croire que ce mariage n'entraînait pas, heureusement, dans le cadre de ta destinée.

La jeune fille eut un léger hochement de tête. Puis, fermant les yeux sur une vision intérieure assez pénible, elle soupira :

– Et cependant, il faut le reconnaître, elle n'était pas brillante, ma destinée !... Les jours qui se sont écoulés, depuis que j'ai refusé ce vieux mari, n'ont pas été parmi les plus heureux de mon existence...



– Quelle situation !... Le conflit classique de l’amour passionnel et de l’amour maternel. Cela me donne le vertige, toutes ces complications, à moi dont la vie est si simple et si droite. Comme tu as dû en souffrir, ma petite enfant !...

Dans un élan affectueux, Francine attira vers elle la tête de son amie et la maintint quelques instants sur son épaule, puis elle lui donna un baiser.

Après quoi, elle l’invita à poursuivre son récit :

– Que te dire encore, fit Arlette tristement. Le mécontentement de ma mère ?... Ses inévitables bouderies qui étaient un blâme permanent ?... Tu devines !... À la longue, tout aurait probablement fini par s’arranger si les moindres faits n’apportaient parfois des incidences imprévisibles... Quelqu’un fut assez satisfait de mon refus, contrairement à ce qu’on pourrait croire : Maurice Lebredel, en triturant ses produits, découvrit de nouveaux horizons... et il s’efforça vite de les explorer !

Une stupeur passa dans le regard de la jeune

femme.

– Non !... Est-ce possible ?... Maurice Lebrede !

– Hé oui !... Il avait suffi qu'un homme me recherchât en mariage !... Il s'attacha subitement à mes pas !... Un jour, il eut certaines paroles...

Elle s'arrêta, extrêmement gênée, pour continuer :

– Et alors ? insista Francine, dont les grands yeux loyaux étaient remplis d'indignation.

– Alors, vois-tu, reprit Arlette courageusement. J'étais tellement confiante... et bête ! Je n'ai pas compris !... Je n'ai pas cherché davantage à comprendre. J'ai eu tort encore, probablement...

– Qu'est-ce que tu as fait ? s'inquiéta la jeune mère.

– Sottement, avoua Arlette, je me suis mise à rire... comme s'il s'agissait d'un trait d'esprit ou d'un madrigal !... J'ai cru à un simple compliment... Un compliment d'homme qui n'était pas mon père mais qui, en fin de compte,

se trouvait être le mari de ma mère, mon second père !

Francine avait froncé le sourcil, cherchant à reconstituer la scène.

– Évidemment, il a pu croire que tu riais par coquetterie ?... Il en faut si peu pour affoler un homme !

– Que veux-tu, mon amie ! reconnut Arlette. Jamais il ne m'était venu à l'idée que cet époux aimé à la folie par ma chère grande, pouvait seulement être effleuré d'une mauvaise pensée s'appliquant à moi... à moi son enfant !

– Et... tu es sûre ?... Tu te frappes peut-être, tout de même ?... L'imagination brode si vite sur des mots... Surtout que tu avoues n'avoir pas compris sur le coup.

Mais Arlette hocha la tête lentement, dans une grave dénégation.

– Non... Il est des choses... Si tu savais !... À la fin, j'étais comme folle, vois-tu...

– Quelle misère !

– À tel point que je me suis demandé, en

pensant à maman qui pouvait tout apprendre, si ma disparition n'était pas préférable... Non... Ne me regarde pas avec ces yeux-là ! Je te le jure, j'ai songé à mourir... Et puis, j'avais vingt ans. Et, lorsque la santé est robuste, les pensées de mort pour échapper aux peines de la vie ne durent pas longtemps ; l'instinct de la conservation demeure intact. Le grand départ ? C'est bon lorsqu'on n'a plus du tout d'espoir... Moi, j'aimais ma mère, j'aimais mon petit frère et, sans doute, j'aimais aussi la vie ! Tout cela fait que je me suis calmée et que j'ai pu raisonner... J'ai fini par espérer que les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes... Je me disais que mon beau-père avait dû subir quelques minutes d'aberration... Si j'en juge par ce qu'on entend raconter partout, les hommes sont de drôles d'êtres au fond ! Ils sont égrillards par nature, semble-t-il... Bref ! Tu vois le raisonnement qui me disposait à l'indulgence.

– C'était mieux que de penser au suicide...

– Oh ! ce n'était guère plus sage, car je finissais par me leurrer...

– Ce n'était pas fini ?

– Hélas !... Ce fut la lutte continuelle... Tous les jours... Et je me taisais pour épargner de la peine à maman...

– Qui, naturellement, ne se rendait compte de rien ? s'indigna Francine.

Arlette secoua la tête.

– Heureusement ! fit-elle... Cependant, maman me rabrouait pour toutes sortes de raisons... Elle me reprochait d'être coquette. Trop bien coiffée... Trop soigneuse avec mes petits cols blancs que je lavais et repassais chaque jour... Et, pour essayer de la satisfaire, je tirais mes cheveux, je les plaquais sur le crâne ; j'évitais toute recherche de coquetterie dans mes vêtements ; j'acceptais de porter le chapeau qui me seyait le moins ; je devenais enfin une vraie Cendrillon, sans charme et sans sourire...

– Pauvre gosse !

– Et cependant, continua Arlette avec accablement, ma mère, je l'adorais !... Mais quel mal ses critiques et ses réprimandes injustes ont-elles pu me faire ! Je les supportais pourtant, en

pensant que son bonheur et sa tranquillité valaient bien les quelques mortifications essuyées... Pourquoi a-t-il fallu ?... Ah !

Elle s'arrêta, cachant son visage subitement empourpré dans ses mains, à l'évocation atroce d'une scène qu'elle n'avait pas voulu subir une seconde fois.

En silence, Francine l'examinait.

Avec cette pudeur instinctive des femmes, elle eut l'intuition de ce qui avait dû se passer. Sa main affectueuse vint se poser sur l'épaule de la jeune fille dans un geste de réconfort.

– Mon tout petit, murmura-t-elle avec compassion.

– Ah ! ma petite Francine ! Quels souvenirs ! Un jour, la coupe déborda !... Mon beau-père fut odieux... Il me mit hors de moi !... Je ne me reconnaissais pas ! Il me semble que si, à ce moment, une arme quelconque m'était tombée sous la main, je n'aurais pas hésité un instant à en faire usage. Songe donc... Oui, je m'énerve à ce souvenir. Mais comprends, Francine, pourquoi

j'ai tenu à partir... Ma décision était la seule qui fût logique et nécessaire... La seule possible... Fuir ! Fuir au plus vite !... Fuir très loin !

Francine était aussi émue que son amie était en proie à l'exaltation. Comme des larmes mouillaient ses yeux, elle les tamponna avec une pochette tirée de la ceinture de son corsage, puis elle se moucha longuement.

– Ma petite Arlette, dit-elle, avec une conviction profonde. Quel malheur pour toi, une pareille histoire !

– Tu t'expliques maintenant pourquoi je suis ici ?

– Je ne pouvais pas deviner, c'était inconcevable !... Mais partir... venir à Paris seule... sans situation, sans argent... Ce n'est pas moins extraordinaire...

Arlette haussa les épaules avec indifférence.

– Si j'arrive à gagner ma vie, tout s'arrangera. J'ai toujours aimé la couture... Même petite, j'étais sans cesse fourrée avec les couturières qui venaient faire des journées à la maison ! Après la

mort de mon pauvre papa, devant la situation financière assez embrouillée qu'il nous laissait, maman m'avait mise en apprentissage chez M<sup>me</sup> Lobligeois... J'étais ravie de cette bonne idée, sans soupçonner que j'aurais besoin de gagner ma vie plus tard...

Francine approuva :

– Pour une fois, ta mère avait vu juste. En vérité, la couture est un métier...

– Oui, mais le plus difficile, en quittant Battenville, n'était pas de faire une robe... ça, je sais !... C'est moi qui faisais toutes les toilettes de maman... C'était de partir... Où aller ? Et comment vivre ?

– Quelqu'un t'aura aidée à quitter le pays ?

– Non ; la bonne m'offrait d'aller à Rouen, chez une de ses tantes qui y dirige un atelier... J'ai trouvé que c'était trop près de ma famille... maman, mon beau-père ?... Ne m'aurait-on pas relancée ?... Alors, j'ai eu l'idée d'écrire à M<sup>me</sup> Lobligeois. Je l'ai priée de me chercher un emploi, car elle habite Paris depuis qu'elle a



hérité le fonds de mercerie tenu autrefois par sa sœur... Oh ! ce fut vite fait !... Je lui avais dit que rester au pays était une affaire de vie ou de mort pour moi... Je n'ai pas donné d'explication... Il y a des choses que l'on ne peut raconter qu'à son amie... et encore !

– Comment !... et encore ?

– Dame ! fit Arlette en riant. As-tu été assez soupçonneuse, méchante !

– C'est que, justement, je t'aime bien, Arlette, et je te veux sans reproche.

– J'ai bien compris, va... Ne t'excuse pas !... Mais je reviens à M<sup>me</sup> Lobligeois... La bonne dame a dû comprendre que quelque chose de sérieux m'obligeait à partir ; elle a eu tôt fait de me découvrir du travail dans un atelier de Paris.

– Alors, tu es placée ?

– Oui, heureusement.

– Dans une bonne maison ?

– Je pense que oui.

– Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ? Est-ce ainsi

qu'on agit avec ceux qui vous aiment ?

– Je ne pouvais pas te raconter par lettre ce que je viens de te dire. J'avais peur que tu doutes et que tu me grondes, comme tu paraissais vouloir le faire au début de mes explications. Il me fallait tout t'avouer de vive voix... et encore !... en l'absence de ton mari.

– Pourquoi ça, en l'absence d'André ?

– Parce qu'il va être furieux contre moi.

– Mais, pas du tout, il va très bien comprendre ta situation.

– Hélas ! Il va la trouver surtout irrégulière !

– Tu te trompes ; il va être révolté en apprenant comment s'est conduit M. Lebredel à ton égard et je ne suis pas sûre qu'il ne se décide à une intervention énergique auprès de ce vilain monsieur, de ce...

Mais Arlette, d'un geste expressif de la main, l'arrêta :

– C'est un homme, mon amie !... Semblable à beaucoup d'autres... Je n'ai plus guère d'illusions, malgré mon inexpérience... Dans les

petites villes, la gazette scandaleuse colporte, de bouche en bouche, les potins et les ragots. On en sait long ! Il n'est pas un homme sur le compte duquel il ne coure quelque petite histoire scabreuse... réelle ou créée sur des apparences de réalité !

– On invente tant de choses !

– Mais il y en a de vraies !

– Peut-être !... Enfin bref, te voici à Paris !

– Oui, ma grande, et pour longtemps !... Tu vois, mon premier moment de liberté est pour toi.

D'un mouvement spontané, elle se pencha vers la jeune mère et l'embrassa :

– Ma bonne amie ! Je n'ai plus que toi... Avec ton mari, vous allez être ma seule famille... Une famille de prédilection, de sagesse et d'habitudes...

– De cœur surtout, répondit Francine en lui rendant ses caresses. L'amitié vaut mieux souvent que les liens légaux ou que ceux du sang !

– C'est vrai !... Toi et moi, nous avons grandi

ensemble.

– Qu'est-ce que tu racontes ? J'ai six ans de plus que toi !

– La belle affaire !... Malgré ses vingt ans de plus que moi, ma mère était en vérité la cadette... C'était moi certainement la plus vieille !

– L'horreur !

Des larmes montèrent aux yeux de la jeune fille.

– Non !... C'était du bonheur ! J'adorais ma chère grande et rien ne m'était plus doux que de la câliner... de me dévouer pour elle.

Elle s'arrêta, un sanglot lui montait à la gorge, car toute son enfance revenait à sa pensée.

– Et maintenant, fit-elle en un cri de désespoir, je suis toute seule... toute seule et je ne la verrai plus !

Son cœur, longtemps contracté, laissait enfin percer sa peine et elle hoquetait, dans l'impossibilité d'arrêter cette crise de larmes trop longtemps retenue.

– Pardonne-moi... C'est tellement bête de venir pleurer chez toi... Mais il fallait que ça crève !... J'étouffais de chagrin d'avoir remué tout ça !

– Ma petite Arlette !... Mon enfant chérie... Ne parlons plus... Il faut oublier.

Maternellement, Francine attirait la frêle tête contre sa poitrine et, en la réconfortante sensibilité des femmes, elle mêlait ses larmes à celles de l'affligée...

Très graves, inquiets de ces effusions qu'ils ne comprenaient pas, les deux bébés avaient cessé leurs jeux et tendaient leurs petits cous vers le groupe des deux amies, pleurant dans les bras l'une de l'autre.

Ce fut Arlette qui, la première, aperçut leurs moues adorables dans la crispation d'angéliques visages.

– Oh ! Francine ! Sommes-nous sottes ! Voilà Philippe et Claudine qui ont aussi des larmes dans les yeux... Chers petits anges !... Oh ! mes chéris, voilà qu'ils pleurent !

Déjà, les deux femmes avaient saisi les bambins et les couvraient de caresses, en riant malgré elles de ce petit intermède.

Elles affirmaient même bruyamment en essuyant leurs joues humides :

– Riez vite, mes chéris... Nous nous amusons, vous voyez !... Faut pas pleurer ! C’était pour rire !... Oh ! les amours ! Ah ! bon. Voilà qu’ils rient, maintenant !

Cet incident était venu interrompre heureusement le long récit qu’Arlette avait entrepris courageusement de faire à son amie.

Celle-ci en profita pour conduire la jeune fille dans sa chambre.

– Viens, mon petit ; passe-toi de l’eau sur le visage, puis, repose-toi. Pour l’instant, tu as assez remué tous ces mauvais souvenirs. Pendant que tu t’allongeras un peu sur ce divan, je vais faire manger mes deux gosses et les coucher, car voici l’heure de préparer le repas du soir...

– Oh ! alors, je vais te quitter.

– Pas du tout ! Tu vas dîner avec nous.

– J’aimerais mieux pas... Ton mari me fait un peu peur, vois-tu.

– Quelle idée !

– Il serait mieux, certainement, que tu lui parles d’avance... Je crains tellement qu’il soit choqué par mon départ de Battenville.

– Par exemple ! Quelle conception te fais-tu de mon brave André ?... Il sait comprendre, va !... D’ailleurs, je te dis de te reposer un peu... Je vais lui parler la première. Mais je tiens aussi, et non moins fermement, à ce que tu ne nous quittes pas ce soir... Après des confidences aussi poignantes, tu as besoin de te retrouver en famille, avec nous... Donc, reste ici, je le veux !

– Ma bonne Francine !... comme tu te montres affectueuse pour l’exilée... Viens ! Il faut que je t’embrasse encore.

Spontanément, elle lui sauta au cou.

– Allons, allons ! Ne nous attendrissons plus... Je vais t’en donner, moi, des larmes !... Repose-toi, t’ai-je dit !

Et, en riant, la jeune femme s’éclipça, en

refermant soigneusement derrière elle la porte de la chambre.

Francine avait tenu sa promesse. Elle avait mis André, son mari, au courant des détails de la vie d'Arlette.

L'homme, positif et droit, loyal en toutes circonstances, avait éprouvé cette sainte colère que soulèvent les laideurs humaines dans les âmes d'élite. Et il avait fallu tout le poids de l'engagement pris par sa femme avec la jeune fille, pour qu'il reconquît une maîtrise suffisante, capable de l'empêcher de clamer son indignation et son dégoût pour Lebredel. Certes, il se contiendrait, puisque Francine s'y était engagée, mais cela lui coûtait beaucoup.

Lorsque Arlette vint pour se mettre à table, Montel, le corps droit et le regard clair, l'accueillit, les deux mains tendues, par ces simples mots :

– Je suis heureux, Arlette, de pouvoir vous offrir une famille honnête dans ce grand Paris où vous devez vous sentir un peu perdue. Vous êtes ici chez vous...



La jeune fille ne put se défendre d'une douce émotion, une humidité voila son beau regard pendant qu'il se levait sur André.

Elle sentait que ces mots venaient du cœur, autant que de la raison de celui qui les prononçait, en accord avec sa femme.

L'attitude d'André signifiait : « La loyauté vous accueille parce que vous êtes loyale... » et le ton de ses paroles complétait : « Une famille vous admet parmi ses membres, parce que vous êtes honnête... »

C'est donc avec une gratitude émue qu'elle serra les mains qui se tendaient vers elle.

Et chacune des trois personnes réunies à cette minute-là, apporta toute sa sincérité, dans cette sorte de signature d'un pacte moral entre braves gens.

Après ces premières effusions, ils se mirent à table. Pour commencer, la conversation aborda mille sujets ; puis, comme, au fond, chacun pensait à la même chose, on ne tarda pas à entamer celui qui concernait Arlette.

André, qui observait celle-ci depuis quelques minutes, remarqua tout à coup :

– Vous n’avez guère bonne mine actuellement, petite fille. Depuis quand êtes-vous à Paris ?

– Exactement depuis douze jours.

– Et vous travaillez ?

– Ma foi, je suis restée trois jours seulement avant d’occuper un emploi... Le temps de trouver un gîte, d’aller voir mon ancienne patronne, de faire la connaissance de la nouvelle et de traiter avec elle.

– Tout cela, seule et sans appui ? insista-t-il.

– Oui, toute seule, s’excusa-t-elle. Il fallait bien que je me débrouille.

– Vous auriez pu venir nous voir plus tôt.

Arlette rougit à ce reproche.

– Non, André... Je tenais à ne venir ici que lorsque tout serait fini... Je souhaitais vous mettre en présence du fait accompli, car il est des responsabilités que l’on doit prendre seule, sans en faire subir le partage à ses amis...

Il sentit la justesse de sa décision, mais son ton demeura fraternellement grondeur.

– Vous aviez surtout peur, enfant terrible, que je ne cherche auparavant à arranger les choses avec votre mère.

– C’est vrai, avoua la jeune fille timidement. Vous n’auriez certainement pas permis que je m’éloigne de cette façon.

– Sûrement ! En partant ainsi, vous vous êtes donné tous les torts.

– Mais la tranquillité de ma mère... son bonheur plutôt a été sauvegardé.

– Oui, bien que...

Il haussa les épaules et, un peu ironique :

– Je ne comprends pas très bien qu’elle soit restée si jeune, votre maman, poursuivit-il... Elle oublie par trop qu’elle possède une grande fille envers qui elle a des devoirs... Enfin, passons... Où êtes-vous placée, Arlette ?

– Dans un atelier... rue du Louvre. Je gagne d’assez bonnes journées.

– Vraiment !... Et combien, si je ne suis pas indiscret ?

– Vingt-deux francs par jour.

André poussa un léger sifflement.

– Pfft... D'assez bonnes journées !

Son ton railleur avait fait sourire Arlette.

– Dame !... Par rapport à ce qu'on gagne à Battenville, c'est bien payé.

– Oui, mais par rapport à ce qu'on dépense à Paris ?... On voit bien que vous ne connaissez pas les difficultés de l'existence dans les grandes villes !

– Oh ! Je ne dépense guère... Une femme seule s'en tire toujours... Ce qui est lourd à supporter, c'est le loyer, il me semble. J'ai loué une chambre meublée.

– Où cela ?

– Rue des Petits-Champs... Sous les toits... Pas loin du lieu de mon travail... Ça manque un peu d'espace et de confort...

Francine sourit.

– Ne parlons pas des absents, fit-elle gaiement. Le principal, c'est que tu saches où rentrer coucher le soir.

– C'est tout de même chez moi ! De ma fenêtre, je jouis d'un panorama splendide au-dessus des maisons de Paris.

– Vous avez plus d'air qu'aux étages inférieurs, en tout cas ! remarqua André qui, jusqu'ici, semblait approuver les dispositions prises par la jeune fille.

– Pourtant, aussitôt que je le pourrai, je louerai une chambre vide et je l'arrangerai à mon goût ; cela vaudra mieux qu'un meublé !

– Tu as raison, car tu seras alors vraiment chez toi, observa encore Francine. C'est qu'on s'attache à ce qui est à soi !

– Et surtout, on l'installe à sa fantaisie.

André railla :

– Mademoiselle a déjà des goûts de propriétaire.

– Oh ! pas du tout ! protesta la jeune fille. Je ne demande qu'un petit coin tranquille... qui ne

soit pas le vulgaire logement d'hôtel...

– Eh bien ! on tâchera de vous aider à le réaliser, ce petit coin familial... Francine est merveilleuse sur cette question. Fiez-vous à elle !... Mais avant de faire des projets pour demain, si nous parlions un peu d'hier, ajouta-t-il avec l'autorité d'un homme droit qui n'aime pas à louvoyer.

Arlette le regarda, une interrogation dans ses grands yeux d'enfant.

– Hier ?

– Oui, petite fille. Certes, je suis heureux de vous voir parmi nous ; mais si j'avais eu le choix des circonstances qui vous y ont amenée, j'aurais évité tous ces chagrins par où vous avez dû passer.

– Je n'en doute pas !... Francine et vous, André, vous êtes si bons pour moi.

– Attendez donc que nous vous ayons prouvé notre bonté autrement qu'en paroles, avant de faire notre éloge... Pour le moment, parlez-moi de votre départ... Comment avez-vous pu le

réaliser ?

– De façon très simple, André. J’ai rassemblé ce qui m’appartenait : petits vêtements et modestes bijoux. Il s’agissait d’en assurer le transport. Je me suis confectionné un de ces grands sacs « fourre-tout », vastes et pratiques ; puis, pour éviter de froisser ma lingerie, de l’exposer à des détériorations, j’ai pris – à contrecœur, vous le soupçonnez bien ! – une valise appartenant à maman.

– Et tu es partie comme ça, sans un mot ? s’inquiéta Francine qui s’agitait sur sa chaise à l’idée de ce départ clandestin.

– Penses-tu... J’ai écrit !... Une longue lettre pleine d’excuses et de tendresse... Pour ma mère... Rien que pour elle, naturellement.

Des larmes, à nouveau, lui montaient aux yeux, car elle ne pouvait évoquer le souvenir de cette mère tant aimée sans se mettre à pleurer.

– Maman, ajouta-t-elle, ne s’est doutée de rien quand je l’ai embrassée si fort... au moment où elle partait se promener, comme chaque jour,

avec mon frère... C'est à son retour, seulement, qu'elle aura compris...

Arlette s'arrêta à nouveau, car l'émotion coupait sa voix et l'empêchait de continuer. Après un silence que personne ne troubla, elle reprit :

– Elle me disait : « Tu me décoiffes... regarde, il faut que je me remette de la poudre !... Quelle insupportable gamine tu fais ! Qu'est-ce qui te prend, aujourd'hui, de m'embrasser si fort ?... » Jamais elle ne m'avait paru aussi adorablement enfant... Elle n'avait pas compris que c'était un adieu que je lui donnais... un dernier souvenir que je voulais emporter... ma chère grande !... Son dernier baiser !...

Cette fois, oubliant ceux qui l'entouraient, la jeune fille s'était mise à pleurer.

André la regardait, ému. Il savait combien Arlette aimait sa mère ; mais c'était seulement à cette minute-là qu'il se rendait compte jusqu'à quel point l'enfant pouvait avoir élevé son adoration filiale.



– Pauvre petite ! fit-il, profondément apitoyé... Ces mères éternellement jeunes ne savent pas comprendre dans leur égoïsme intégral.

Mais la jeune fille, d'un geste suppliant, l'arrêta :

– Non, André, ne dites rien. Ne m'accablez pas !... Je sais bien que ma petite maman si jolie était terriblement jeune ; mais c'était ma mère... toute mon enfance... toute ma tendresse... Que voulez-vous, j'ai été élevée dans l'isolement, toujours seule avec elle... Toute mon affection s'était exclusivement concentrée sur elle...

– Et l'on dit que le sentiment appelle le sentiment ! observa l'homme ironiquement, en s'efforçant de couper court à l'émotion qui étreignait chacun.

– Pourquoi pas ?... Je l'ai toujours pensé, moi.

Elle s'était accoudée sur la table, le visage caché dans les mains.

Francine vint l'entourer de ses bras.

– Ma petite Arlette, ne pleure pas... Tu ne fais que ça depuis tantôt... À quoi bon remuer tous ces

souvenirs, d'ailleurs...

Par-dessus la nappe, André tendait la main vers l'affligée pour la réconforter d'une amicale étreinte.

À ce moment, la jeune fille relevait la tête, les paupières closes sous le poids de douloureuses pensées...

Son front traversa la zone de lumière rabattue par l'abat-jour de la lampe électrique. Une auréole de clarté vint illuminer son visage pâle qu'une désespérance infinie burinait.

Ce fut rapide, mais il parut à André que la douce tête était nimbée de soleil... comme les saintes, dans les églises... vision céleste qui faisait penser aux anges ou aux martyrs.

Il en eut la gorge serrée et, sous l'influence du trouble qui l'étreignait une sorte de sanglot vint mourir sur ses lèvres.

Cette preuve de faiblesse, qu'il laissait percer malgré lui, le rappela bien vite à sa volonté d'homme énergique. Il se raidit et sa voix se fit d'autant plus brusque pour interpeller la jeune

désespérée.

– Allons donc ! protesta-t-il d'un air bourru. Voulez-vous bien ne pas pleurer ainsi ! Qu'est-ce qui m'a fichu une mauviette comme vous !... Et ça veut vivre seule à Paris ! Gagner sa vie ! Avoir un appartement à soi... Ah ! misère ! C'est une piscine qu'il faudrait pour recueillir vos larmes !

De loin, Francine faisait les gros yeux à son mari ; mais le ton amicalement bougon de l'homme avait ranimé l'énergie de la désespérée que les derniers mots d'André firent rire et qui s'essuya les yeux.

– Vous avez raison, André, ce ne sont pas les larmes qui arrangeront les choses... D'ailleurs, le plus dur n'a pas été de quitter ma mère... Quand on a pris une pareille détermination, on a du courage et on se raidit pour aller jusqu'au bout... Et j'étais résolue, voyez-vous !

– Oui, railla encore l'homme. Je vois cela ! Résolue à beaucoup pleurer et à tout quitter sans explication ! Le beau résultat !

– C'était le mieux, répéta Arlette.

– Vous faites les forts, vous, les hommes ! intervint Francine, irritée contre ce qu’elle prenait pour de l’incompréhension chez André. Mais il y a cent fois plus d’énergie chez nous autres femmes, quand nous nous résolvons – au lieu de tout casser comme vous le feriez, vous autres – à nous sacrifier, en silence, au bonheur de ceux que nous aimons. Elle a très bien fait, cette petite ! Elle n’a pas voulu troubler le bonheur de sa mère et elle s’est donné tous les torts par amour filial... Je l’approuve, moi.

De nouveau, Arlette sourit, car elle ne voulait pas susciter une controverse entre ses deux amis.

– Vous avez raison également, mon bon André. Puisque je suis partie et que cette décision est venue de moi seule, je devrais me montrer énergique et ne pas pleurer... Seulement, par moments, ça soulage, de verser des larmes... Pourtant, j’ai quitté la maison avec courage... bravement, les yeux secs. C’est seulement une fois installée dans le train, renfrognée dans mon petit coin, que j’ai sangloté tout mon soûl !... Eh bien ! ça m’a soulagée. J’étais presque forte

quand j'ai débarqué à la gare Saint-Lazare.

– Où personne ne l'attendait, certainement ?

– Naturellement, j'étais seule !... Il était onze heures du soir... J'avoue que je me suis trouvée un peu gênée, à cette heure-là, d'avoir à chercher une chambre. Je suis allée à l'hôtel de la Manche où ma mère, deux fois déjà, était descendue avec moi... La première nuit s'est bien passée... J'étais fatiguée, j'avais beaucoup pleuré, j'ai dormi tout de suite...

Elle s'arrêta, se moucha, essuya ses dernières larmes ; puis, plus calme, elle expliqua :

– Ce sont les premières nuits dans la chambre meublée qui m'ont été les plus dures... Ces quatre murs inconnus, hostiles, me donnaient l'impression d'un cercueil où je serais moi-même venue m'enfermer.

– Hé là ! Hé là ! protesta André, feignant la gaieté. Nous pourrions transcrire cela en chant funèbre et nous lui donnerions ce titre : La Battenvilloise à Paris.

Il essayait de plaisanter pour modifier l'état

d'âme des deux femmes qui n'arrivaient pas à secouer leur tristesse.

– En fait de Battenville, dit Arlette avec un pauvre sourire, j'ai écrit à ma mère... Je lui ai donné mon adresse poste restante... Le grand bureau est justement rue du Louvre, tout près de l'atelier où je travaille.

– M<sup>me</sup> Lebredel t'a répondu ?

– Pas encore. Depuis mon arrivée, je vais m'informer tous les jours... savoir s'il n'est pas parvenu quelque lettre à mon nom. Il n'y a rien... Toujours rien !... C'est la déception que je m'offre tous les matins !

– Bah ! Elle est fâchée contre vous et elle se fait un peu tirer l'oreille, fit André avec philosophie.

– Mais oui, approuva Francine. Elle finira bien par se décider un jour.

– C'est ce que je me dis, car, à l'époque où nous sommes, une jeune fille de vingt-deux ans qui quitte sa famille pour travailler n'est pas un cas rare, n'est-ce pas ?

– Évidemment, fit André. C'est bien pensé, petite ! Vous êtes raisonnable et je vous approuve... Mais il faut que vous regardiez devant vous, à présent... vers l'avenir ! Il faut encore faire cet effort de courage et ne plus pleurer... À quoi bon s'enliser dans la tristesse ?... Vous n'y trouvez pas une joie personnelle, n'est-ce pas ? Donc, en avant pour une vie indépendante, digne, calme, organisée... par le travail et la bonne conduite... sans vous retourner et pour atteindre un but.

– Voilà un beau programme, accepta Arlette qui reprenait courage et dont les lèvres souriaient plus volontiers. Je vous remercie, André, – et toi aussi, ma chère Francine, – de me remonter le moral avec une telle foi en mes possibilités... Oh ! croyez-moi, je vous aime bien, tous les deux, et je ne veux pas vous décevoir.

– Tu es ma petite sœur, je te l'ai dit ! s'écria la jeune mère.

– Et notre foyer sera le vôtre autant que vous le voudrez, Arlette.

– Ah ! mes chers amis, comme vous êtes

bons !

Et la brave enfant, qui était impulsive et affectueuse de nature, envoya un double baiser, à sa droite et à sa gauche, dans un geste de gracieux abandon qui fut remarqué par son ancienne compagne.

– Regarde comme elle est jolie, quand elle s’anime et qu’elle sourit.

– Parbleu ! Elle est adorable et je voudrais la voir toujours heureuse.

– Ça viendra ! acquiesça la jeune fille.

André avait rempli les verres. Il leva le sien.

– Je bois à votre succès, petite amie !... La réussite et un bon mari !...

Il s’arrêta, le bras en suspens.

– La bonne affaire ! reprit-il avec enthousiasme et enjouement. Il faut marier Arlette !

Celle-ci devint toute rouge.

– Oh ! protesta-t-elle. Je n’y songe pas.

– J’y penserai pour vous.



– À la réflexion, pourquoi pas ? observa Francine. Voilà une idée mirobolante !

– Une riche idée, puisque ma femme l’approuve, riposta André. Je vais prendre en main cette industrie ! Un mari, un bon mari... Ce qui se fait de mieux comme mari... du premier choix, du super-choix...

– Pas un Dupernois, bien sûr !

– Non ! Quelqu’un d’un peu plus jeune... de beaucoup plus jeune... Un brave garçon aimant, loyal, puisque j’annonce un mari idéal !

Arlette se divertissait devant le bagout d’André qui s’amusait à prendre le ton d’un camelot vantant sa marchandise.

Francine surveillait la douce physionomie de sa jeune compagne pour en pressentir les réflexes et pouvoir, le cas échéant, mettre un frein à la jovialité étudiée de son mari si elle apercevait le moindre signe de peine.

Le sourire d’Arlette la rasséréna. Entrant dans le jeu de son époux, elle s’associa à ses projets improvisés :

– C’est ça, marions Arlette... Il s’agit de lui dénicher un parti convenable... confortable même.

– Cela va sans dire !... Cherchons ensemble, veux-tu ?... Parmi nos relations, qui pourrait-on ensorceler ?

– Oh ! pas si vite, mes amis ! protesta la jeune fille en riant.

Alors, pendant quelques répliques, André et sa femme se renvoyèrent la balle !

– Il n’est jamais trop tôt !... Voyons, est-ce que M. Crépinel... le beau Paul, admiré des dames ?

– Oh !... Un coureur de cette espèce ! Tu as du goût.

– Alors, un autre ! Raoul Dembois ?... Le suave, le doux, le bénin Raoul Dembois ?...

– Surnommé « le roi des navets » par ses pairs... Merci ! N’accepte pas, Arlette ! Ce n’est pas un homme pour toi.

– Dembois supprimé !... Au rebut, avec Crépinel !... Je sors un autre échantillon... Ah ! l’homme gai par excellence... volontaire jusqu’à

l'entêtement et qui assigne une place de choix à la femme dans son existence...

– Qui cela ?... Tu m'intrigues !

– Et moi, je suis émue ! murmura Arlette.

– Pierre Topelle... Le Bourguignon... Un beau garçon... au nez tout rond...

– Trop rouge aussi, c'est une enseigne ! Peux-tu songer à lui pour Arlette ?... À un autre !

– Je n'en vois pas.

– C'est tout ?

– Mon Dieu, oui... Pour le moment.

Francine résuma :

– Un coureur, un imbécile, un buveur !... Arlette, qu'en penses-tu ?

– Il vaudra mieux que je repasse. L'arrivage d'aujourd'hui...

– Ne vous dit rien ?... Je le conçois !

– Nous chercherons ailleurs et te le présenterons...

– C'est ça ! Vous avez le temps... Cherchez

très longtemps...

Elle s'arrêta et, changeant de ton :

– Causons sérieusement plutôt, mes amis. Vous comprenez que je n'éprouve pour le mariage aucune attraction, à l'heure actuelle... Je n'ai qu'un seul désir : arriver à me meubler un petit chez-moi...

– Le temps de dénicher l'appartement... Le reste ne sera qu'un jeu... Francine vous aidera...

– Oh ! il faut d'abord que je sois assurée d'un travail régulier... En attendant, continuez-moi votre amitié, tous les deux ; elle constitue ma plus grande richesse... richesse de cœur, richesse morale, richesse familiale, puisque, grâce à vous, j'ai affection, consolation et famille...

Ils continuèrent de parler sur ce ton, avec la même confiance et dans le même état d'esprit fraternel.

Comme l'heure était venue de se séparer, Arlette proposa :

– En échange de votre affection, je voudrais vous demander quelque chose... une faveur ?

– Dis, vite ! fit Francine.

– Accordé ! ajouta généreusement André qui croyait que la jeune fille avait besoin de quelque argent.

– Eh bien ! c'est de me permettre de m'occuper un peu de vos deux babies... Je serai leur petite tante et c'est moi qui ferai tous leurs vêtements... ainsi que les robes de Francine, si elle veut bien me confier le soin de les confectionner.

– Mais c'est une riche idée !... Ce sera encore une bonne occasion de nous voir plus souvent et, en même temps qu'une commodité pour moi puisque je t'aurai sous la main, un modeste supplément pour toi...

– Quel supplément ? Tu ne songes pas à me payer, je pense !

– Oh ! alors, ce n'est pas de jeu !... Je n'accepte plus ! Tu nous as pris par surprise.

– Pas du tout... Vous me paierez...

– Comme cela, c'est parfait... C'est dit, Francine ?

– C’est dit, André, approuva l’épouse.

Simplement, Arlette précisa :

– Oui, vous me paierez mon travail tous les deux, tous les quatre, avec la monnaie la plus précieuse...

– Laquelle ?

– Je ne vois pas ?

– Celle qui ne se démonétisera jamais... L’affection !... Ta tendresse, mon amie ; les baisers de tes enfants... Et votre réconfort, André !... J’ai tellement besoin d’attachement, en ce moment !

Alors, tout simplement, affectueusement, André attira Francine et Arlette dans ses bras.

– Ma femme et sa petite sœur ! dit-il, ému... Me voici riche, à présent.

Puis, comme il craignait l’attendrissement des deux amies dont les yeux devenaient trop facilement humides, ce soir-là, il coupa court à tout émoi nouveau et fit le gavroche :

– J’ai deux amours. Ma femme et ma payse !...

chantonna-t-il en parodiant Joséphine Baker.

Il fit si bien que cette soirée fertile en émotions diverses s'acheva par un éclat de rire, ce qui était certainement la meilleure façon d'en terminer.

Arlette passait des heures bien douloureuses parfois.

Lorsque sa besogne requérait une attention particulière, sa pensée s'engourdisait et c'était une autre femme, appliquée et vigilante, que le travail révélait ; mais, sa tâche achevée, la jeune fille réintérait sa personnalité, c'est-à-dire qu'elle rechargeait, en quelque sorte, son faix de souffrances.

La déchirure, causée par son départ et par la rupture des liens puissants qui l'attachaient à sa mère et à son jeune frère, avait laissé des traces indélébiles en elle. Repliée sur elle-même, ne réagissant plus contre le découragement, l'enfant s'amenuisait, plus pâle et plus dolente chaque jour.

M<sup>me</sup> Lebredel n'avait pas répondu à sa fille et

ce long silence, ce blâme qui ne fléchissait pas, avaient eu raison de la force morale de l'isolée.

Désespérément, la jeune fille entra au bureau de poste chaque matin.

Comme un automate, elle arrivait devant le guichet de la poste restante, où elle attendait cette sorte de coup de massue qui la faisait rougir chaque fois :

– Rien !

Alors, elle repartait et se rendait à l'atelier de couture.

Deux fois encore, elle écrivit à sa mère, car elle admettait que ses lettres pussent s'être égarées ou avoir été détournées par son beau-père.

Vaine attente ! Aucune réponse ne venait.

Cela ne pouvait se prolonger. N'était-elle pas un peu ridicule, chaque fois, devant l'employé de service ? Elle se le demanda, s'inquiétant de la mine railleuse que faisait épanouir sa sempiternelle demande :

– Avez-vous une lettre pour moi... ?



Un jour, devant l'inutilité de sa persévérance, Arlette se fixa une date au-delà de laquelle elle renoncerait à son geste quotidien. Et même, lorsque cette date arriva, elle hésita :

– Je vais entrer encore aujourd'hui... C'est la dernière limite que je me suis fixée.

Elle disait ces mots, mais, en marchant, elle éprouvait une angoisse inconsciente. Déjà, elle regrettait sa décision.

– Ne puis-je pas encore attendre ? pensait-elle. La poste se trouve sur mon passage ?... Au fond, je cède à la peur du ridicule, car il ne m'en coûte pas de me renseigner au guichet...

Et le lendemain, elle y retourna encore...

Bien lui en prit !

Un matin, en effet, dès qu'elle parut, le préposé, l'ayant reconnue, alla droit aux casiers marqués de tous les signes de l'alphabet. Il y prit une lettre qu'il agita en souriant devant les yeux émerveillés d'Arlette. Cette dernière était si troublée qu'elle le remercia avec chaleur comme s'il lui avait fait l'aumône ou qu'il fût pour

quelque chose dans l'arrivée de la missive tant attendue.

– Enfin !... Vous voilà heureuse, cette fois, constata-t-il familièrement.

– Contente ?... Troublée, certainement...

Si troublée que son « oui » fut à peine perceptible et que sa rougeur atteignit le maximum.

Habitué aux réflexes des clients, l'employé n'eut plus envie de plaisanter. Il sentit obscurément qu'un drame se jouait ; une physionomie jeune, non encore habituée au mensonge, est tellement significative !...

Nantie de la précieuse enveloppe, Arlette s'était glissée vers un pupitre isolé.

Il lui fallut attendre trente secondes, tant elle était émue, avant qu'elle pût prendre connaissance de la précieuse épître.

Puis, plus calme, – un calme relatif mais suffisant, – elle lut... lentement... gravement... avec stupeur... avec chagrin :

« Je ne sais si je dois encore écrire « ma fille »

en commençant cette réponse à l'affront que tu nous as infligé autant par tes lettres que par tes actions.

« Une mère peine pour élever son enfant et la préparer à l'existence... Est-il admissible que celle-ci, dès qu'elle est en état de vivre par ses propres moyens, abandonne sa famille au moment où, précisément, elle pourrait rendre une partie des services reçus ?

« De quel mot et de quelle épithète souffleter la coupable ? Un seul convient : Ingrate !

« Et son ingratitude est telle qu'elle atteint cette mère jusque dans son confort familial !

« Tu m'as contrainte à prendre une employée pour m'aider, en plus de la servante. Moi qui avais placé ma confiance en toi, moi qui m'étais habituée à ne pouvoir me passer de toi pour ces mille petits riens nécessaires à une femme, je dois me suffire, refaire ma vie domestique, me créer de nouvelles habitudes !...

« Une mère donne à son enfant le bon exemple... Et un jour, sans motif, sans que rien y

ait préparé sa famille, l'enfant renie les principes reçus et bafoue l'ordre établi... Quel défaut révèle ainsi la malheureuse qui oublie tout ? Aux yeux effarés de celle qui lui a donné le jour, c'est de l'hypocrisie !

« Et l'hypocrisie est si forte chez toi, Arlette, que tu m'as souri jusqu'au dernier moment... que même à l'instant où tu allais t'enfuir, tu as feint l'affection la plus profonde à mon égard, me sautant au cou, me câlinant, m'obligeant à réparer le désordre de ma chevelure et de mon visage...

« Il y a pis encore :

« Tu es partie seule. Mais es-tu toujours seule ?

« Sans doute, personne ici ne t'a vue en compagnie d'un homme, jeune ou vieux ; mais cela ne prouve nullement que des conseils, venus de l'extérieur et intéressés naturellement, ne t'aient décidée à ce départ pour lequel un seul motif apparaît acceptable : le désir de vivre ta vie.

« Vivre ta vie !... Honte sur nous !... Et par toi !

« Crois-tu qu'après ce départ clandestin du foyer familial tu pourrais trouver un mari ?... Quel homme sensé et honnête accepterait de donner son nom à une fille dévoyée ?... Alors, du même coup, ton départ ruine ta mère et la prive du bien-être que tante Euphrasie lui avait assuré en mourant. À cause de toi, je vais continuer de connaître la gêne et la médiocrité... Tu me ruines avec désinvolture !

« Depuis ta fuite, Maurice, ton beau-père, m'a parlé. Il m'a révélé certaines choses auxquelles il suffit de faire allusion pour que tu les comprennes... Pouvais-je me douter que tu évoluais ainsi ?... qu'une nature vicieuse se révélait en toi ?... Mon mari dut te remettre à ta place, à plusieurs reprises, pour tes coquetteries et tes attitudes équivoques !

« Comment, malheureuse ! pouvais-tu oublier à ce point le respect que t'imposait notre situation familiale ?

« C'est assez ! C'en est trop ! De ce jour, entre Arlette Dalimours et Jeanne Lebredel, tous les liens sont coupés. Je n'ai plus de fille et je ne

pourrai plus jamais te revoir. Tes actes m'ont remplie de dégoût pour toi... Va vivre l'existence que tu as choisie et qui conduit... l'on ne sait trop où !

« Je ne te maudis pas : les malédictions maternelles sont trop lourdes à porter.

« Jeanne LEBREDEL. »

Arlette acheva la lecture de cette lettre dans une sorte d'hypnose. Les termes grandiloquents dont sa mère s'était servie, leur exagération même, ne lui apparurent pas. Elle ne vit, elle ne comprit qu'une chose : c'est que sa mère la croyait coupable de mille fautes et lui retirait son amour.

– Ingrate ! Hypocrite ! De mauvaise mœurs !... répétait-elle.

Ceci dépassait tout ce qu'elle attendait comme reproches...

Une faiblesse l'avait saisie et elle serrait les mâchoires, crispait les mains au rebord du pupitre, pour ne point tomber.

Quelques minutes passèrent pour elle dans une demi-inconscience... Instinctivement, elle s'efforçait de ne pas manifester ses sentiments.

Mais la faiblesse physique passée, elle ne contint plus ses sanglots et l'un d'eux creva comme un gros hoquet convulsif.

Alors, elle plia rapidement la lettre et la glissa dans son corsage ; comme hallucinée, elle répétait :

« Jamais tu ne pourras trouver un mari après ton départ clandestin... départ clandestin... fille dévoyée... » Oh ! l'horreur de ce mot !...

Décomposée, titubante, les joues ruisselantes de larmes, elle s'engagea sur le trottoir, suivant machinalement le chemin qui la conduisait vers l'atelier. Et, tout en avançant, elle cédait à son chagrin et sanglotait sans souci des passants.

Sa mère ! Sa chère grande ! la croyait coupable précisément de ce qui l'avait fait fuir le logis... C'était atroce !

Lorsque la malchance vous poursuit, il est rare qu'un ennui soit unique et qu'une suite plus ou

moins longue de soucis ne vienne pas s'atteler au premier. « Un malheur n'arrive jamais seul », dit d'ailleurs la sagesse populaire, et la jeune fille allait s'en apercevoir.

Ce jour-là, en effet, Arlette était si désespérée que, pleurant et tamponnant ses yeux, toute à sa peine, elle dépassa de plus de deux cents mètres le lieu de son travail.

Quand elle s'en rendit compte, elle revint sur ses pas, mais elle agissait automatiquement, sans s'apercevoir que l'heure fuyait, si bien qu'elle entra dans l'atelier juste comme M<sup>me</sup> Limay, sa patronne, remarquait son absence.

Elle accueillit Arlette d'un air irrité.

– Vous êtes en retard d'un quart d'heure, mademoiselle... Ah ! vous avez pleuré... Mais ceci ne me concerne pas ; c'est votre affaire ! Ce que je n'accepterai jamais, c'est que, sous prétexte qu'on a des peines de cœur, on arrive ici après l'heure... Si vous recommencez, je vous mettrai à la porte, tout simplement !

Le ton était sans réplique et Arlette baissa la



tête, incapable de s'excuser...

Elle avait l'impression qu'un malin génie s'ingéniait à dénaturer tous ses actes.

Elle gagna sa place sans dire mot ; mais elle n'était pas absolument maîtresse de son agitation intense.

Ruminant ses impressions, songeant à la lettre, à la méchanceté humaine, aux mauvais coups du sort, elle ne pouvait empêcher les larmes d'inonder ses prunelles par jaillissements irrésistibles.

Il lui fallut donc essuyer son visage, ce qui attira l'attention de ses voisines.

L'une d'elles, Gaby Varlette, une bonne grosse fille, ne doutant pas un instant que la réprimande de M<sup>me</sup> Limay ne fût cause du chagrin de sa camarade, s'efforça bien vite de la consoler et de lui redonner du courage.

– Eh !... Tu attaches de l'importance à ce que dit la patronne... Tu as grand tort, mon petit ! Tu sais bien qu'il faut qu'elle crie... qu'elle crie pour tout... C'est un besoin chez elle ! D'ailleurs, elle

est dans son rôle. Si elle ne le faisait pas, nous en prendrions toutes bien vite à notre aise... moi la première !... Toi aussi, sans doute ! Mais ses criailleries n'empêchent pas que, lorsqu'on fait son travail convenablement, elle ne met jamais ses menaces à exécution. Il faut autre chose pour qu'elle nous chasse... un motif sérieux ! Et toi qu'elle juge particulièrement habile et délicate dans ce que tu fais, tu as bien moins à craindre que n'importe laquelle d'entre nous.

– Sûrement ! approuva Marie Minars. Si tu te fais du souci pour un reproche dicté par une mauvaise humeur dont tu n'es pas responsable, tu n'as pas fini !... Bien sûr, la première fois, on est surpris... La patronne a été tout velours avec toi, depuis ton arrivée, surtout que tu en sais autant qu'elle dans le travail ; dis-toi que cela ne pouvait pas durer ; elle a été contente de te prendre en défaut. N'est-ce pas, Mauricette ?

L'interpellée, Mauricette Courland, la plus ancienne dans l'atelier, l'aînée par ses vingt-quatre ans, avait écouté en silence. De temps en temps, elle jetait un coup d'œil sur sa camarade

dont le visage battu par les larmes la faisait réfléchir.

Elle hocha la tête à la question de Marie Minars.

– Pour moi, fit-elle, je crois bien que notre amie n'accorde guère d'importance à M<sup>me</sup> Limay et à ses ronchonnages... pas plus qu'à sa première chemise !... C'est une peine de cœur qu'elle a, cette pauvre petite !... La réprimande ?... Pffftt !...

Arlette releva la tête et regarda ses compagnes. Elles étaient sympathiques, ces demoiselles ; d'habitude, leur gai babil berçait sa peine et la lui rendait supportable en l'assoupissant. Alors, elle céda brusquement à un besoin d'expansion trop longtemps freiné.

– Non, avoua-t-elle. Vous n'y êtes pas du tout. Ce n'est pas ce que pense Mauricette, ni Gaby... J'ai reçu de la maison de mauvaises nouvelles. C'est ça qui me tourmente.

– Ah !... Alors... excuse-nous, dirent à l'unisson les trois camarades.

– On ne sait pas, bien sûr !... expliqua Gaby.

– ... Et on parle pour bavarder, avoua ingénument Mauricette.

– Ta mère est malade, peut-être ? interrogea Marie Minars, plus curieuse.

– Oui... Si l'on peut appeler ça malade... Enfin, voilà, ça ne va pas !

Et, se faisant toute petite, elle avoua piteusement comme si elle eût commis une faute :

– Voyez-vous, mon père est mort. C'était un savant ! Ma mère n'a peut-être pas été très heureuse avec lui. Alors, elle s'est remariée, et vous savez, un beau-père dans une maison, ce n'est pas gai pour les enfants du premier lit.

– Oh ! non ! protesta Gaby.

– Avec ça que c'est « chameau », un homme ! ajouta Mauricette.

– Oui. Eh bien ! je sais ce qu'il en est, dit Marie Minars. Ma mère s'est remariée, comme la tienne, Arlette. Et elle a eu d'autres enfants. Alors, moi qui étais née du premier mariage, j'ai été exploitée sous prétexte que j'étais l'aînée.

Mais je ne suis pas restée ! Je me suis réfugiée

chez ma grand-mère. Elle m'a comprise... J'en avais assez, moi, d'être traitée en bonne à faire tous les caprices de la deuxième nichée !... Si encore on avait été juste avec moi !... Mais j'avais toujours tort... Invariablement ! Je mangeais trop et j'allais engraisser !... J'usais trop mes chaussures !... On ne disait pas qu'à courir toujours derrière les petits ou à les porter, il ne pouvait en aller différemment. Je salissais le linge deux fois plus vite que les autres... Et quand les petits tombaient, pif, paf !... Je recevais des torgnoles !... Vous croyez que c'est une vie, cela ?

Petit à petit, le ton de la conversation s'était élevé et, entraînés par la vivacité de leurs sentiments et la fougue de leur jeunesse, ces demoiselles en oubliaient l'atelier qu'elles transformaient en potinière. Aussi, l'attention de la patronne fut-elle vite attirée : évidemment, la réaction ne devait pas manquer d'être brutale en sa manifestation. En réponse aux explications de Marie Minars, la dame clama sur un ton courroucé :

– Ah çà !... Êtes-vous ici pour faire la causette ou pour travailler ?... Vous ne manquez pas d'audace !... Il y a de la place ailleurs pour toutes celles qui désirent parler ; choisissez !

Bien entendu, tous les fronts s'inclinèrent sur le travail et elles s'affairèrent de leur mieux, en guise de réponse. Mais M<sup>me</sup> Limay n'était sans doute pas encore au bout de sa colère. Elle se remémora le retard d'Arlette et, sans transition, s'adressant à celle-ci, elle ajouta :

– Cela ne vous suffit pas d'arriver en retard, mademoiselle Dalimours ? Il faut encore que vous soyez un motif de distraction pour vos compagnes ?... Et puis... que vois-je ?... des yeux rouges !... Vraiment, le lieu est choisi !... Mais réfléchissez donc un peu, voyons... Vous vous exposez à tacher irrémédiablement le tissu... Qu'une cliente vienne se plaindre !... Je vous ferai payer les frais, je vous en avertis !

Arlette eut envie de se révolter. Mais elle eut assez bien vite la vision de ce que serait la suite... sa place perdue... recommencer ?... Et en attendant, que devenir ?...

Sagement, elle se tut ; mais sa main tremblait sur l'étoffe qu'il lui fallait ajuster.

Et toujours dans sa tête, les phrases cruelles revenaient : « Après ton départ clandestin de chez tes parents, aucun homme ne voudra te donner son nom... tu me ruines désinvoltement, fille dévoyée... »

Ce n'était pas qu'elle aspirât actuellement au mariage. Non ! La pauvre avait bien d'autres soucis en tête ; mais c'était la condamnation sans réplique prononcée par sa mère, qui entraînait en elle comme une vrille et équivalait à cette cruelle sentence.

– Maintenant, tu es déshonorée... Tu n'es plus digne du mariage.

Justement, ce soir-là, en rentrant chez elle, l'abandonnée fut témoin d'un incident de la rue : une querelle entre deux femmes dont l'une d'une trentaine d'années accablait d'injures une coquette jeune fille qui ricanait sous le flot des paroles de l'autre.

Arrêtée au milieu d'un groupe de curieux,

Arlette, absolument stupéfaite de voir ces deux femmes se donner pareillement en spectacle, écoutait leurs bruyantes explications.

Elle ignorait le motif de leur querelle et se serait bien gardée en elle-même de prendre parti pour l'une ou l'autre ; mais une phrase lancée haineusement par la plus vieille des deux énergumènes atteignit en plein cœur, par ricochet, notre héroïne :

– Va donc, graine de vieille fille ! disait la femme avec une joie mauvaise... Tu as quitté ta famille, tu es une pas grand-chose !... Moi, je suis mariée et je me moque pas mal de tout ce que tu peux dire !... Toi, tu es de celles à qui jamais un homme ne donnera son nom !

À ces mots jetés presque triomphalement par la mégère à sa belle et jeune ennemie, le visage d'Arlette se décomposa. Instinctivement, elle baissa la tête et s'éloigna... Comme si elle-même était coupable de ce qu'on pouvait reprocher à l'autre !

Et tout en marchant vers son logis, l'humble fillette frissonnait d'anxiété :



– Il est donc vrai que le mariage confère une dignité ?...

Mais alors... elle ?... Elle qui s'était enfuie de chez elle, pour vivre seule ?...

Était-elle vraiment du nombre de celles qui ont manqué leur vie ?

La démoralisante pensée.

Dans la chambre minuscule, Arlette préparait son repas du soir sur un petit réchaud à alcool. Elle avait ouvert en grand la fenêtre, cherchant à combattre la sensation d'étouffement qu'elle éprouvait en cette étuve. Il avait fait si chaud, tout le jour ! Pas un souffle. C'était comme une coulée de plomb en fusion qui semblait descendre sur la ville et chauffer l'air, le rendant irrespirable. En ce début de soirée, les appartements situés sous les toits devenaient inhabitables.

Il fallait bien que la jeune fille fût profondément absorbée par ses pensées pour qu'elle demeurât ainsi enfermée.

Depuis qu'elle l'avait reçue, elle avait lu et

relu la lettre de sa mère, jusqu'à la savoir par cœur.

Longtemps, elle s'était demandé si elle devait s'incliner, accepter l'injustice sans élever aucune protestation, subir le châtement d'une séparation définitive sans tenter d'en adoucir la rigueur.

Elle n'avait pu s'y résoudre et elle avait écrit une nouvelle lettre où elle faisait ressortir tout l'amour qu'elle gardait pour sa « chère grande » et où elle s'efforçait de faire jaillir, entre les mots, son sentiment filial le plus pur.

Son indulgence habituelle pour la frivole épouse du pharmacien lui permettait de passer sous silence tout ce qu'il y avait de vexant et de méchant dans les reproches maternels.

Avec fermeté, avec douceur aussi, en même temps qu'avec le souci de ne pas charger son beau-père, elle avait essayé de se défendre contre les insinuations de celui-ci. Elle s'était appliquée, surtout, à préciser les motifs vraisemblables de son départ : nécessité de gagner sa vie, inquiétude de ses parents devant son âge, difficulté de se marier sans dot, tracas que sa présence causait à

ses parents ; bref, un tas de bonnes raisons qui n'en étaient point en réalité.

Et cette lettre, naturellement, était restée sans réponse.

Mais la destinée, qui se montre parfois capricieuse et ironique, voulut sans doute manifester originalement son existence. Ainsi l'avenir des humains, si bien tracé soit-il en leur esprit, se trouve souvent aiguillé dans un sens que rien ne faisait prévoir.

Le plus petit fait porte en lui une cascade de conséquences aux suites inattendues.

Tel fut le cas d'Arlette...

Ce soir-là, par extraordinaire, avec son œuf habituel, menu un peu court pour un vrai repas, elle s'était offert le luxe de quelques fruits achetés à une marchande des quatre-saisons.

La vendeuse les avait enveloppés dans un journal... Or, ce journal était daté de la veille.

Le hasard, – car c'est ici que le destin montre le bout de l'oreille, – le hasard fit qu'il tombât sous les yeux de la jeune fille et que celle-ci le

lût, machinalement, en mangeant...

L'enchaînement des faits que nous relatons ici voulut qu'un titre frappât sa rétine indifférente :

Pour devenir Françaises des étrangères épousent des vieillards.

Distraitement, Arlette continua de manger le fruit qu'elle avait entamé. Mais elle ne le savourait plus ; son attention changeait d'objet et se fixait sur le texte de l'article.

Bientôt, sans ménagements, elle tira brusquement le journal, faisant rouler son contenu sur la table.

Les bras écartés, les mains crispées sur les bords blancs des pages, elle tendait devant ses yeux les feuilles imprimées et elle relisait l'article avec une attention soutenue qu'il ne paraissait pas mériter de prime abord.

Il faut croire, cependant, que cet entrefilet valait mieux pour Arlette que nous ne le supposons, car la jeune fille, tout en le parcourant, ponctuait sa lecture d'exclamations imprévues :

– Oh ! voilà qui est curieux !... Les gens ont de l'imagination !... Cette étrangère mariée à un hospitalisé de soixante-dix-huit ans... dans de telles conditions que son mari ne partageait pas sa vie !... Oh !... Et cette autre, maintenant ! Une femme de vingt-quatre ans et un homme de quatre-vingts !... Quels drôles de goûts ! Mais quelle idée merveilleuse !

Elle avait abandonné sa lecture... troublée, presque illuminée.

L'impression produite était si profonde que le repas en fut oublié.

Le regard de la jeune fille, comme enfoncé dans les lointains, devait être réfléchi sur ses pensées, car elle monologuait :

– Pas bête du tout, mais il fallait y penser... En effet, c'est pratique !... Être mariée, c'est être respectable... libre devant l'opinion publique... Ne point encourir de reproches !...

Elle s'arrêta, les yeux soudain agrandis sous le pénible rappel de phrases qui l'avaient poignardée ; celle de sa mère, d'abord : « Tu ne

pourras pas trouver un mari après ta fuite clandestine... » Et cette autre, entendue dans la nuit : « C'est une pas grand-chose... Elle a quitté sa famille !... »

Elle frissonna.

De quels anathèmes couvrait-on les pauvres filles qui veulent vivre seules, en travaillant ? Alors qu'il suffirait d'avoir un mari pour être jugée différemment...

– C'est une femme régulière : elle est mariée !

Malgré elle, des déductions s'imposaient :

– Dans notre société moderne, le mariage confère une dignité à la femme... Si j'étais mariée, maman ne pourrait plus me traiter comme elle l'a fait... Oh !...

Son agitation interne s'amplifiait très vite. À tel point que, sans autre considération, elle prit son béret, le posa sur sa tête au petit bonheur et quitta sa chambre.

Elle éprouvait le besoin de lire de plus amples détails sur ces singuliers mariages contractés si aisément par des femmes qui avaient besoin de

porter légalement le nom d'un Français... Donc, par des femmes auxquelles il était difficile, en somme, de trouver un mari... Des étrangères, en l'occurrence... ou de pauvres filles sans le sou et sans position, ce qui était son propre cas.

Elle descendit en courant les cinq étages de sa maison pour aller au kiosque le plus proche acheter trois ou quatre journaux du jour, parmi les plus répandus.

Avec la même hâte, Arlette regrimba jusqu'à sa petite chambre et là, devant les éléments épars de son repas, elle se mit à parcourir hâtivement les colonnes des quatre quotidiens pour lesquels elle n'avait pas hésité à faire la grosse dépense de quatre fois vingt-cinq centimes.

Sournoisement, le Destin continuait pour elle son jeu obscur de fascination et la guidait vers la plus singulière aventure...

Justement, dans les diverses feuilles qu'elle venait d'acheter, elle retrouvait le même récit, sous une forme différente et avec des commentaires nouveaux qui ajoutaient du piquant au fait divers.

Le front plissé sous l'effort des réflexions, la jeune fille découpa fiévreusement, avec des ciseaux, tous ces articles qui l'intéressaient.

Devant son repas inachevé, les coupures étalées sur la table, elle demeurait songeuse, maintenant... Tout un travail se faisait dans son cerveau... Une idée prenait corps... Un projet s'élaborait...

C'était fou !... Extravagant !... Mais, était-ce irréalisable ?

Tout à coup, l'esseulée parut sortir de sa somnambulique méditation.

Elle regarda l'heure à sa montre-bracelet. Il était déjà tard, peut-être, pour se rendre chez ses amis Montel ?

Bien que la soirée fût avancée, la nécessité de les voir était en elle, comme si cette idée – cette idée jaillie tout à coup en son intellect... cette idée qu'elle n'avait pas encore eu le temps d'étudier dans toute son ampleur... cette idée qui s'imposait à elle avec une force extraordinaire, elle n'avait pas eu la force de la contenir. Un magnifique



espoir était né dans son esprit et elle avait besoin de le crier sur les toits ; il lui fallait, coûte que coûte, en parler à ses amis, sans attendre au lendemain.

Et ce besoin impérieux d'extérioriser ses pensées, n'était-ce pas précisément la main du Destin qui le faisait naître ?

Peut-être... Le hasard ne nous impose-t-il pas malgré nous une volonté ironique à laquelle nous ne savons pas échapper ?

C'est indiscutable.

Arlette dut s'y soumettre, puisqu'elle reprit son chapeau, ferma sa porte et redescendit l'escalier...

Une chose est sûre, c'est que, sans plus attendre, elle sentait la nécessité de voir le couple Montel pour le mettre au courant de l'inconcevable projet qui, subitement, illuminait sa cervelle surexcitée.

Et son exaltation était telle qu'elle courait presque dans la rue pour gagner plus vite le quartier des Batignolles où ses amis avaient leur

logement.

Ce fut avec étonnement que l'arrivée de la jeune fille fut saluée, dans le petit appartement surchauffé, lui aussi, où Francine et André achevaient de dîner en tête à tête.

À cette heure déjà tardive, les bébés étaient couchés.

Sans attendre les questions intriguées de ses amis, la jeune fille expliqua :

– André, Francine ! Je viens vous demander de m'aider à réaliser un projet...

– Nous sommes à ta disposition, ma petite, dit Francine, pleine de bonne volonté, car elle soupçonnait quelque chose d'inattendu et peut-être de décisif pour qu'Arlette fût chez eux à pareille heure. Tu sais bien, chérie, que tu peux compter sur André comme sur moi !

– Oui ! Oui ! Vous êtes bons !... Mais c'est tellement extraordinaire ce que je vais vous demander !... Et cependant, cela me ferait tant plaisir !... Je compte sur vous, en réalité ?

– Qu'est-ce que c'est ?

– Tenez ! fit-elle brusquement en leur passant les coupures de journaux, lisez !... Lisez vite !

Dès le premier coup d’œil, André Montel, qui parcourait chaque jour son journal du matin et son journal du soir, comme tout bon Parisien qui se respecte, approuva :

– Je connais !... J’ai vu tout ça !...

Et, s’adressant à sa femme, étonnée :

– Il s’agit, tu sais, de ces mariages singuliers... des jeunes femmes avec des petits vieux des hospices.

– Ah ! oui !

– Des étrangères qui, pour se faire attribuer la qualité de Françaises, épousent des vieillards hospitalisés dans des maisons de retraite... On avait dit qu’une agence clandestine de mariages s’était créée en France...

– J’ai lu cet article, en effet.

– L’enquête immédiatement ouverte a fait justice de toutes ces exagérations...

– Oui, il s’agit de choses beaucoup plus

simples...

– En effet, tout se réduit à ceci : des étrangères ont usé de ce moyen, à l'heure où la crise économique raréfie le travail et fait que l'on reconduit hors de nos frontières les gens appartenant à d'autres nationalités. Ces femmes voulaient rester à Paris. Ne trouvant pas d'autre possibilité, elles ont tout simplement épousé des Français miséreux... de vieux indigents...

– Ce n'était pas bête !...

– Ce n'était surtout pas difficile à réaliser avec de pauvres diables sans argent. L'une a donné deux cents francs au bonhomme et l'autre six cents francs au vieillard qui accepta de l'épouser. Elles ont ainsi gagné plusieurs années sur le délai imposé aux candidats à la naturalisation... Vous voyez, ce n'est pas bien méchant et la presse avait par trop exagéré, avec ses titres flamboyants et ses sensationnelles révélations !

– Mais, alors, ces femmes vivent avec un mari âgé ? s'inquiéta tout à coup Francine que ce côté de la question intéressait plus particulièrement.

– Oh ! pas du tout ! Les bonshommes n’ont vu que la somme d’argent qu’ils allaient toucher. Pensez donc !... L’un avait soixante-dix-huit ans et l’autre quatre-vingt-dix !... Ils n’ont d’ailleurs pas quitté la maison de retraite. Même, ils s’étaient bien gardés de révéler cette petite aventure matrimoniale. Un changement dans leur situation de vieillards indigents, sans parents susceptibles de payer pour eux, aurait risqué d’entraîner leur renvoi. D’une épouse... Surtout d’une jeune femme, on aurait pu exiger le prix de leur pension ?... Tandis qu’en se taisant, la somme qu’ils ont reçue était pour eux un petit Pactole, en même temps qu’un supplément de bien-être ! Elle leur a permis de se procurer quelques délicieuses tasses de café, quelques bonnes pipes de tabac.

– Mais alors, les femmes ?... Leurs épouses ?

– Eh bien ! elles continuent de vivre comme auparavant. Seulement, ce sont des femmes mariées maintenant ! Elles n’ont pas à s’occuper de leurs vieux maris, qu’elles ne voient jamais... Cette condition était naturellement convenue à

l'avance entre les deux fiancés...

– Oh !... Tu ne voudrais pas que...

– Mais si, voyons !... C'était très simple !... Elles n'ont même pas donné à leurs bénévoles époux leurs véritables adresses. Elles sont mariées à présent... et bien mariées ! C'est tout ce qu'elles souhaitent... Elles sont en possession d'un état civil... Pour elles, n'était-ce pas l'important ?

– Eh bien ! elles en ont une santé ! s'indigna Francine... Se marier sans mari, en quelque sorte, c'est bien scabreux !

Arlette intervint :

– Pourquoi ?... Moi, je trouve que c'est une idée merveilleuse !

– Oh !

– Mais si ! En France, une vieille fille est ridicule. Ses actes sont commentés. Elle ne peut rien faire librement ; la faculté de vivre comme les autres lui est refusée. Pis encore, la femme célibataire est la proie de toutes les médisances ; aucun homme ne la couvre de son nom et on la

juge susceptible de toutes les malpropretés. Tandis que, dès l'instant où elle a un mari, la femme paraît libre d'agir, d'aller et venir... Tout semble lui être permis... Être mariée ! Ça autorise tout ! Le pavillon couvre la marchandise !

– Mais je croyais, Arlette, fit remarquer André sans malice, que vous ne vouliez pas vous marier ?

– Oh ! ce n'est pas le mariage qui me fait peur, répondit sincèrement la jeune fille : c'est le mari !... Ne me regardez pas avec des yeux stupéfaits, André. Comprenez-moi !... Pour le mariage, il faut être deux... et deux qui s'aiment, n'est-ce pas ? Sans cela, ce n'est pas drôle du tout d'être l'épouse d'un homme !

– Justement, protesta Francine, révoltée à nouveau par la possibilité de tels mariages. Je trouve que ces femmes...

Mais Arlette l'interrompit avec vivacité :

– Ces femmes ont eu vraiment une pensée géniale, reconnaissons-le. Ces petits vieux n'étaient plus bons à grand-chose et elles ont

trouvé le moyen de les utiliser, sans leur nuire... Au contraire, elles leur ont donné la possibilité de s'offrir quelques douceurs, d'améliorer leur sort d'infortunés... d'hospitalisés sans aucune ressource... Je trouve cela parfait, moi !

– Sous ce rapport, peut-être.

– Sous tous les rapports ! riposta chaleureusement Arlette. En poussant un peu l'organisation d'une telle conception, on pourrait assurer une petite rente à ces vieux volontaires du mariage... Jusqu'à la fin de leur vie, ils seraient certains de jouir d'un peu de bien-être, d'un peu de superflu !... Et tout ça, sans qu'il leur ait coûté un autre effort que de donner leur nom à une femme qui avait besoin de paraître en puissance de mari... d'être couverte par la responsabilité du mariage !

– Pour pouvoir user plus facilement des choses défendues ? observa André avec malveillance.

– Mais non, ami ! Ne dites pas de bêtises !... Pour vivre tout simplement, puisque le titre de « madame » confère une dignité ! Si ces mariages se généralisaient, il n'y aurait plus de vieilles



filles sur terre !... De vieilles filles, c'est-à-dire de femmes dont on se moque, de femmes qui n'ont pas le droit d'aller nulle part... Une catégorie de pauvres filles qui tournent à l'aigre redeviendraient normales et reprendraient un rang, en se classant parmi les « femmes mariées » !

– C'est possible, intervint le jeune homme avec une grimace de déplaisir. Mais supposez que la femme soit légère et qu'elle butine à droite et à gauche ?

– Évidemment, il y a des risques, répliqua Arlette. Des aventurières pourraient abuser... Mais dans ce cas, pensez-vous que les deux vieillards, dont il est question dans les journaux, auraient à souffrir de l'inconduite de leurs épouses légales ?... Ce sont des femmes qu'ils n'aimaient pas et qu'ils connaissaient à peine ; pourquoi se tourmenteraient-ils ?

– Ils seraient peut-être ravis qu'il y eût un bébé à leur nom ! railla tout à coup Francine que l'enthousiasme d'Arlette commençait à amuser. Le vieil époux devenu papa pourrait demander

des subsides à cet enfant, dès qu'il aurait l'âge de raison...

Cette considération fit sourire la jeune fille.

– La mère, observa-t-elle, serait peut-être d'ailleurs la première victime de sa légèreté, car le vieux mari pourrait la forcer à lui accorder un supplément de pension pour éviter tout tapage !...

– Bravo ! approuva cette fois Francine. De tout ceci, il résulte que les enfants naturels auraient un nom... puisqu'un père légal ! Il n'y aurait plus cette cruelle injustice, créée par les hommes contre les innocents qui viennent au monde sans père connu... cette tare dont ils portent le poids toute leur vie !

Le débat s'amplifiait, on le voit ; mais il visait certainement trop à l'émancipation de la femme, puisque André, subitement, y coupa court.

– Mais enfin, Arlette, où voulez-vous en venir ? s'impatientait-il.

– À ceci, mon bon ami. Je compte sur vous pour aller flâner autour d'un hospice de vieillards... à Nanterre ou ailleurs, peu me

chaut !... Ce que je vous demande, c'est de me trouver un mari bénévole... du type fixé par les promotrices du mouvement. Vous m'avez bien comprise, n'est-ce pas ? Un mari... qui n'en sera pas un, réellement !... Un mari honoraire, quoi !

– Tu es folle ! s'exclama Francine, suffoquée.

– Mais non !

– Tu ne réfléchis pas !

– Au contraire, j'ai tout calculé... Cet homme y trouvera son compte ; je lui donnerai une certaine somme d'argent... Je lui assurerai son café quotidien, à ce vieux. Je ne suis pas riche ; eh bien, je m'engage à lui verser vingt sous par jour ; ça sera pour son tabac, ses menus plaisirs. Je ne vous demande qu'une chose, mon bon André, c'est de vérifier son casier judiciaire. Et ce que je souhaite de lui, cette fois, c'est qu'il soit vieux, le bonhomme !... bien, bien vieux !

André, stupéfait, l'avait laissée dire jusqu'au bout.

– Et alors ? fit-il, sèchement, après sa longue tirade.

– Alors ? répondit-elle, sans se démonter. Eh bien, je ne le connaîtrai que comme un météore, une étoile filante ! Je le verrai cinq minutes, le jour du mariage, car c’est vous qui serez intervenu pour organiser cette union dans tous ses détails... Vous voyez par là quelle confiance je vous accorde, mon grand ami !

– Merci bien pour votre confiance ! Vous me donnez un joli travail... Vous paraissez oublier que ces précurseurs ont été poursuivis !

– Non !... pas poursuivis !... Inquiétés ! Ça n’est pas la même chose. On a voulu savoir ce que cachait ces mariages, car il s’agissait d’étrangères et la presse imaginait les pires choses... Mais, moi, je suis Française ! Qu’est-ce qui m’empêche d’épouser un homme âgé ?... Existe-t-il, chez nous, une loi l’interdisant ? Dupernois avait quarante-huit ans, et il avait la prétention que je sois sa femme... Je préfère un époux ayant le double de cet âge et qui n’exigera rien !... J’espère n’avoir rien à redouter d’un vrai vieillard !

– Véritablement, Arlette, vous êtes en train de

bâtir un roman !... De la part d'une jeune fille sensée comme vous l'avez été jusqu'ici, cela me démonte !

Mais elle joignit les mains, suppliante :

– Oh ! Je vous en prie, ne me refusez pas, André ! Ne me dites pas que ce n'est pas possible ! Voyez-vous, depuis... Oh ! ce n'est pas très vieux, puisque c'est aujourd'hui que j'ai lu cela !... Eh bien ! depuis que j'ai lu cet article, il me semble que c'est le ciel que j'ai dans la tête... Je serai une femme mariée ! Je pourrai écrire chez moi que je suis mariée !... On ne me dira plus que j'ai quitté la maison par vice, ni que je suis une fille dévoyée !... Ma mère pourra entrer en possession de la rente laissée par tante Euphrasie... Je ne l'aurai pas réduite à la gêne et à la misère... Au moins, cette odieuse question d'argent ne se dressera plus devant moi comme un sanglant reproche !...

Profondément émue par cette réminiscence dont l'injustice la flagellait, Arlette s'abattit sur la table, en sanglotant.

Ce gros désespoir, qu'ils n'avaient pas prévu

en cette occasion, remua profondément les deux époux. Dans leur quiétude de gens heureux, ils avaient oublié l'épreuve cruelle que supportait leur jeune camarade.

Pendant que Francine s'efforçait de remonter le moral de son amie, André, rageur, lisait et relisait les articles tant incriminés par lui, essayant de trouver des arguments susceptibles de combattre l'idée d'Arlette qui, de prime abord, lui apparaissait réellement saugrenue.

Ce qui l'agaçait surtout, c'est qu'il se rendait compte que, malgré son désir, la chose était faisable et à la portée de n'importe qui.

– Un vieux mari !... répétait-il, hébété. Oh ! alors ! Si je m'attendais à une pareille idée de la part d'Arlette... Voyons, mon petit, réfléchissez... Il faut bien creuser la question, parce qu'enfin, il y a des inconvénients !... Si cet homme allait tout à coup prendre son rôle au sérieux ? S'il revendiquait tous les droits qu'il tiendrait de la loi ?

– Mon Dieu, fit-elle, en relevant vers lui son visage baigné de larmes, il me semble qu'en

France on n'oblige pas la femme à recevoir son mari malgré elle... Je suis très pauvre, mais puisque je suis décidée à verser quelque indemnité compensatrice, je le ferai dans la mesure de mes moyens... Cet époux que vous allez me choisir ne me connaîtra pour ainsi dire pas ; il ne saura pas mon adresse... Et même, en poussant les choses au pire, eh bien ! je vous le répète : je donnerai tout ce que je pourrai. Sans compter que, là où il réside, il est plus heureux que dans une petite chambre comme la mienne. Ce mariage lui assurera son superflu ; que pourrait-il souhaiter de plus ?... Tous les avantages et pas d'inconvénients !

André s'était levé et il arpentait l'appartement avec une exaspération croissante.

– Bon sang !... Et les femmes veulent l'égalité des droits ! Écoutez-moi celle-ci, qui veut épouser un vieillard !... C'est à s'en arracher le dernier cheveu de la tête !... Ah ! tout de même !... J'aimais encore mieux Dupernois, pour vous.

– Eh bien ! moi, je n'y tenais pas du tout, à

votre Dupernois ! riposta Arlette, indignée. Je ne serai certainement pas la femme du vieillard dont je vous parle... Oh ! je ne souhaite nullement sa mort, à cet homme que je ne connais pas encore ; mais enfin, il y a bien des chances pour qu'il ne me gêne pas longtemps. Supposez que mon futur mari ait soixante-dix-huit ans ; vivra-t-il plus de dix ans ?... Eh bien ! dans dix ans, moi je serai encore une jeune femme !

– C'est du propre, que de baser sa vie sur la date problématique d'une mort !... Mais enfin, voyons, Francine, dis quelque chose !... Aide-moi à ramener notre amie sur le terrain des désirs sains, normaux !

La jeune femme eut un geste d'impatience... de protestation plutôt, contre ce qu'il prétendait lui imposer, car elle observa, doucement :

– Écoute, André, je trouve l'idée d'Arlette un peu originale, un peu inattendue, mais elle ne me choque pas tellement. Je me remémorais tout à l'heure le sort de quelques-unes de mes camarades... de certaines vieilles filles que j'ai connues. Tiens, Catherine, par exemple ! Je le



sais très bien, elle aurait préféré pouvoir signer Madame... Et Octavie... Octavie !... Mais réfléchis ? Et Thérèse ?... Elle aurait donné une petite fortune pour que son enfant soit né pendant le mariage !

– Oh ! ça, c'est du joli !... Si, à l'ombre d'un mari fantôme, on procrée des enfants qui seront, en réalité, des enfants naturels... où allons-nous ?... Vers quelles folies, vers quels dérèglements sociaux va nous diriger l'imagination féminine ?...

– Thérèse était une honnête femme, c'est un accident ! Elle a eu confiance... Elle a cru Paul un honnête garçon ; il l'a abandonnée, le lâche ! Croix-tu que si elle avait lu cet article de journal avant la naissance de son petit, elle n'aurait pas trouvé moyen de dénicher un vieux mari et de l'épouser pour légitimer son fils, lui assurer un nom et lui donner la naissance respectable qu'exigent nos conventions mondaines ?

Le mari bondit, rempli de vertueuse indignation :

– Oh ! Si nos hospices de vieillards deviennent

une pépinière pour jeunes filles et jeunes femmes... ennuyées... ou dans l'embarras... Alors, c'est la fin de tout !

Pendant plus d'une heure, André lutta, pied à pied, contre la volonté d'Arlette, que Francine semblait soutenir.

Au fond, l'idée était romanesque et c'est peut-être la raison qui la faisait admettre par les deux femmes.

Pas de mari !... Mais elle avait pour elle tous les bénéfices moraux du mariage devant sa cupide et puritaine famille.

L'orpheline se privait volontairement de l'amour au foyer !... Mais serait-ce pour elle si désagréable d'avoir un mari qui ne serait pas gênant, un mari qui n'existerait pas, en quelque sorte ?... Combien de femmes ont rêvé d'être Madame sans avoir d'époux ?... Sans vivre auprès d'un homme !... Sans avoir à subir son caractère, ses manies !... Le mariage attire les jeunes filles beaucoup plus que le mari lui-même ; surtout en ce qui concerne celles qui connaissent un peu la vie.

Évidemment, c'était un peu extravagant d'imaginer Arlette, si jeune, si pure, si jolie, mariée à un vieillard quelconque, choisi dans un asile d'indigents. Mais Arlette épouse, seule chez elle, comme serait la femme d'un marin ou d'un explorateur, et même comme une veuve ou une divorcée, eh bien ! cela n'apparaissait plus tellement déplaisant !

– Surtout, insista Francine, que l'on peut faire un contrat de séparation de biens, de façon qu'Arlette gagne sa vie pour elle seule.

André releva tous les inconvénients qu'il pouvait y avoir, tant au point de vue légal et fiscal qu'au point de vue moral :

– Vous ne pourrez ni vous procurer un passeport librement... ni quitter le pays... ni vous établir... voire même signer un acte de location. Et enfin, si vous rencontrez un brave garçon qui fasse battre votre cœur, vous serez en puissance d'un vieux mari et vous devrez renoncer à l'amour !

Mais Arlette eut un geste désabusé.

– Oh ! l’amour !... fit-elle, tristement. Depuis que j’ai quitté ma famille, je ne me fais pas d’illusion !... Sans dot, avec les excellents renseignements que mes parents ne manqueront pas de donner sur moi, quel homme consentirait à me choisir pour femme ?

– Mais tes moyens, ma pauvre petite, ne te permettent pas de prendre un homme à charge, même partiellement ! intervint Francine, qui, à mesure qu’elle sentait la chose possible, s’efforçait d’en montrer les inconvénients, elle aussi.

– Oh ! dit doucement Arlette. Que ne ferais-je pas, en revanche, pour pouvoir dire chez moi que je suis mariée ! J’abandonnerais volontiers la moitié de ce que je gagne pour être vraiment Madame, aux yeux de la concierge, de mon propriétaire, aux yeux de tous les gens de Battenville... Vous ne comprenez donc pas, mes amis, l’avantage incalculable que vous me donneriez là ? La satisfaction morale que j’éprouverais, en pensant que ma mère la touche, tout de suite, cette rente dont elle me reproche de

la priver !... Oh ! cette question d'argent, entre elle et moi !...

– Moi, fit sèchement André, je ne vois que les ennuis et les inconvénients...

– Parce que j'ai recours à vous pour débattre la question ?

– Mais non, protesta-t-il chaleureusement, il ne s'agit pas de moi ! La question à débattre ? Mais ce serait un plaisir, Arlette ! Une bonne farce, une mystification ! C'est à vous seule que je songe. Je ne vous vois pas mariée à un vieillard... Laissez-moi !... Donnez-moi le temps !... Je vais vous trouver un bon garçon !

– Je n'en veux pas, de votre bon garçon ! riposta Arlette, un peu rageuse. Vous ne comprenez donc pas, ajouta-t-elle en pleurant, que maman m'accuse d'être partie de chez elle pour faire la noce !... pour la réduire à la misère !... Vous oubliez la lettre qu'elle m'a écrite !... Tenez, relisez-la !...

Et elle montra la dure missive que Jeanne Lebredel lui avait envoyée en réponse à la lettre

affectueuse.

– ... Du vice !... un besoin de liberté pour vivre ma vie !... Parce que j'étais trop tenue dans la famille !... Oh ! non ! je vous en supplie, André, aidez-moi, aidez-moi !

Le dessinateur connaissait le texte qu'elle lui tendait ; il le relut cependant, mais il ne fut pas mieux convaincu.

C'était, au fond, un sentimental, qui ne pouvait admettre un mariage sans amour.

Il ne comprenait pas non plus qu'on pût jouer avec une chose aussi sérieuse ; il le fit remarquer sévèrement à Arlette.

– Oh ! protesta-t-elle, en riant. Le mariage civil, c'est une blague, voyons !... Une vaste fumisterie !...

– Ah ! bien, vous en avez une façon de voir, vous ! répliqua-t-il, indigné. Et la loi ?... Les liens sociaux ?... Qu'est-ce que vous en faites, alors ?

Mais le rire féminin redoubla :

– Pas grand-chose de bon, grand ami, si ça ne s'appuie pas sur la morale et la charité

chrétienne... Je ne comprends que le mariage religieux, moi ; parce qu'il est l'expression de notre sincérité dont nous prenons Dieu à témoin... Pour le reste, on peut en rire, ça ne compte pas plus qu'une association commerciale ou le bail d'une maison.

André laissa tomber ses bras avec découragement.

– Elle me démonte ! fit-il, abasourdi. Jamais, je n'aurais pensé qu'Arlette fût capable de pareils arguments !

La discussion s'éternisa jusqu'à une heure du matin, sans que le brave garçon pût persuader la jeune fille de la folie de son projet. Celle-ci ne réussit pas davantage à faire agréer par l'ingénieur l'extravagance de ce mariage factice qu'elle souhaitait.

Comme il était tard et qu'il n'y avait plus ni métros ni autobus, quand Arlette quitta ses amis, André proposa de la reconduire. Et quand il fut dans la rue, passant son bras familièrement sous celui de la jeune ouvrière, il la supplia de lui dire la vérité.

– ... La vraie, Arlette !... Celle que vous n'avez pas voulu avouer à Francine, mais que vous allez me dire, à moi, parce que je suis un grand frère pour vous. Vous savez bien qu'un homme accepte tous les faits de la vie avec des idées moins étroites qu'une femme.

– Mais je n'ai rien à vous dire, André, assurément-elle avec sincérité. Je vous affirme que la lettre de ma mère seule a dicté mon désir. Je veux me marier pour m'appeler « Madame », pour avoir un état civil de femme mariée sans être encombrée d'un mari.

– Vous repoussez le mariage d'amour ?

– D'amour ?... S'il existait !... Si en ce moment, il se présentait quelqu'un que j'aime, je ne demanderais pas mieux que d'être sa femme. Mais, je ne trouverai pas... Je ne suis pas jolie, je n'ai pas d'argent, je n'ai plus de famille et. avec cette triple tare, on ne trouve pas facilement un époux. Non, c'est tout de suite que je veux être mariée... Tout de suite, comprenez-vous ?... Pour répondre à ma mère par une chose péremptoire, définitive... Et peut-être aussi pour me venger !



– Vous venger ?

– Ah ! oui... Maman, la coquette ! La jolie M<sup>me</sup> Lebredel !... Vous ne sentez pas l'ironie ? Elle aurait un gendre de soixante-dix à quatre-vingts ans !

– Arlette ! s'écria André, indigné. Ce n'est pas un sentiment d'aussi basse vengeance qui vous dicte une pareille conduite... Vous n'allez pas sacrifier votre vie à l'apaisement d'un tel dépit !...

– Non ! reconnut-elle. En parlant ainsi, je cherche à me faire plus mauvaise que je ne le suis... Non ! Je veux être Madame... Je ne veux pas rester fille, puisque je vois la possibilité de faire autrement... Je suis heureuse à la pensée que, grâce à mon mariage, ma mère entrera enfin en possession du legs de tante Euphrasie... ce seul vrai grief qu'elle ait réellement contre moi disparaîtra... Ah ! libérée, enfin !... Je rêve à cet intérieur de femme mariée sans mari... Oh ! oui... Surtout sans mari !

– Formidable ! formidable ! répéta par deux fois le dessinateur. Ah ! vous, par exemple,

comme sphinx, on ne fait pas mieux !

– André, je vous en supplie, donnez-moi satisfaction ?

– Arlette, je vous en conjure, dites-moi la vérité !

– Je vous ai tout dit...

– Et il n’y a pas en perspective... dans quelques mois... ?

Arlette sursauta, puis, elle éclata de rire :

– Oh !... Comme vous êtes bête ! Ça, c’est le comble ! Non ! Il n’y a vraiment que les hommes pour avoir, tout de suite, de telles pensées !

– Je ne comprends pas...

– Mais ne cherchez donc pas des choses inimaginables ! Il n’y a rien d’autre que ce que je vous ai dit. Je veux pouvoir dire à ma mère que je m’appelle M<sup>me</sup> Untel...

La discussion ne finit qu’au seuil du logis de la jeune fille et les derniers mots d’Arlette furent encore une prière :

– André, je compte sur vous. Vous êtes mon

ami. Vous ne pouvez pas me refuser de vous occuper de cette affaire. Si vous ne le faites pas, je le ferai moi-même ; mais je n'ai pas votre expérience, et ce sera peut-être un peu embarrassant pour une jeune fille d'aller de vieillard en vieillard, demander celui qui acceptera de jouer auprès de moi le rôle que je lui assigne. Tandis qu'un homme... Oh ! non, alors, si vous me refusez... Eh bien ! c'est que vous n'êtes pas un véritable ami.

Un instant, la gouaille reprit le dessus chez le jeune homme.

– Oui... « Je ne suis pas un ami et vous ne viendrez pas à mon enterrement ! » fit-il, en riant. Enfin !... Je réfléchirai ! poursuivit-il, changeant de ton. Pour le moment, je suis stupéfié et incapable de vous suivre dans vos ridicules projets. C'est tellement absurde, une idée comme la vôtre ! Je vous le dis, Arlette, vous me désarçonnez. Jamais je ne vous avais imaginée sous un jour pareil. Ah ! non !... Il n'y a qu'un cerveau féminin pour dérailler ainsi...

– Bonsoir, André ! interrompit-elle, en lui

tendant la main pour prendre congé.

– Oui, oui, partez ! Vous avez raison !... À cette heure, je n'ai que des sottises à vous conter. Ah ! les femmes !... En voilà une mission agréable ! Qui est-ce qui aurait pensé ça d'une jeune fille qui avait l'air si raisonnable !

Il était prêt à débiter des kilomètres de tirades sur la sottise des jeunes personnes ; mais, sans écouter plus longtemps ses protestations, Arlette pénétrait dans la maison après un rapide « bonsoir ! » et il dut s'éloigner sans avoir obtenu aucun avantage.

Il faut croire que le projet d'Arlette n'était pas tellement déraisonnable, puisque le brave André, dès le lendemain, se mettait en campagne. Oh ! il n'avait pas encore donné son adhésion ! Loin de là ! Mais, arrivé à son bureau, il éprouva le besoin de clarifier ses idées, de rechercher des avis. C'est ainsi que, dans un moment de détente, il soumit à ses camarades la question qui le préoccupait.

– Avez-vous entendu parler de cette histoire de mariages de jeunes femmes étrangères avec

les vieillards de nos hospices ?

– Oui !... En effet... C'est tout récent, dirent-ils, chacun d'eux opinant à son tour.

Ils s'amusèrent même, l'un après l'autre, à examiner les répercussions, selon leurs propres idées.

Un vieux dessinateur, le doyen du bureau d'André, qui avait dû voir bien des choses cocasses dans son existence, crut bon de rattacher l'excentricité présente au passé :

– Rien de nouveau sous la calotte du ciel !... Il s'agit, en vérité, d'acquérir une « raison sociale » dans des conditions un peu plus scabreuses que de coutume, voilà tout ! Mais, de tout temps, on a vendu son nom... Tenez ! Il y a bien une quarantaine d'années de cela, j'ai connu l'histoire d'un vieux médecin plus enclin à rendre hommage à Bacchus qu'à soigner ses malades. Une usine de tissus, pour donner à sa fabrication l'appui d'une autorité appelant le respect, à cette époque, acheta pour cinq cents francs, monnaie du moment, le nom du praticien. Ce n'était pas par amour de la liberté, mais pour celui du jus de

la treille que le docteur vendit son nom et son titre, vraiment représentatifs alors dans la société...

– Plus avant encore, on vendait son âme, disent les vieilles légendes, approuva un jeune commis. Aujourd’hui, on monnaye son nom dans un mariage riche ; c’est plus commode et moins dangereux !

Mais André s’indigna du manque de réaction de ses compagnons devant de pareils marchés.

– Moi, cela me suffoque !... déclara-t-il. S’il venait à l’esprit de nos jeunes filles d’adopter un tel système...

– Eh bien ! ce serait fameux, il me semble ! observa un autre. Elles ne seraient pas si bêtes, les petites demoiselles qui prendraient un époux afin de s’assurer la liberté dont jouissent les femmes mariées, aux yeux de tous... puisque les préjugés sont si mesquins pour celles qui moisissent dans le célibat !

Un troisième alla plus loin encore :

– Si je rencontrais une femme... n’importe

laquelle... pour assurer mon existence jusqu'à la fin de mes jours ?... Je n'aurais pas d'hésitation, soyez-en sûrs !... « Vite, dirais-je publions les bans ! »

Il était transporté à l'idée d'une stabilité dans son budget.

– Et pourquoi pas ? ajouta-t-il, devant la mine rébarbative d'André. S'il y avait un avantage réel ?...

Un homme d'âge mûr, qui n'avait encore rien dit jusque-là éclata de rire :

– Quelle belle farce à faire à mes enfants ! s'écria-t-il. Je vois leur tête quand je leur montrerais la jeune femme qui se serait offerte à moi... La belle vengeance !... Ils ont voulu me faire des crasses... Ce serait bien mon tour, vraiment !

L'ingénieur était entré depuis un moment. Il écoutait, comprenant sommairement. Il intervint à son tour :

– De quoi s'agit-il ?... De cette affaire récente ?... Du scandale causé par certains

mariages, sans doute ?

– Oui, répondit André. Et je demandais à ces messieurs leur avis sur une généralisation possible... pour d'autres cas, par des jeunes filles qui voudraient, coûte que coûte, quitter l'état de célibat... Qu'en pensez-vous, monsieur Morlange ?

– Mon Dieu... Je constate d'abord que la jeune fille se mettrait légalement la corde au cou. Pour ma part, je trouve qu'un tel mariage est un non-sens et que tous les soucis, toutes les difficultés seraient pour la femme...

Il s'arrêta, réfléchit quelques secondes, puis observa, sur un ton presque confidentiel :

– Savez-vous bien, messieurs, que cette histoire est une menace pour nous ? J'ai souvent pensé que s'il n'y avait pas ce discrédit qu'on jette sur les femmes non mariées et le ridicule qui s'attache à l'état de vieille fille, nos compagnes seraient moins pressées de recourir au conjungo... En vérité, la femme peut très bien se passer de l'homme, sinon, évidemment, pour avoir des enfants, du moins en fait. Voyez les



commerçantes, veuves ou divorcées, elles se tirent merveilleusement d'affaire... Souvent mieux que lorsqu'elles étaient en puissance de mari...

– C'est justement ce qui me chiffonne ! bougonna André. Il faut respecter le mariage, lui conserver son caractère sacro-saint, ou alors, que deviendrait la société ? De telles unions sont destructives de la famille.

– Ah ! mon vieux !... Vous êtes tout bonnement égoïste ! Vous avez peur que les femmes apprennent à se passer de nous... La famille, ce n'est qu'un prétexte ! Vous vous en ficheriez pas mal, de la famille, si elle ne représentait pas, pour vous, le bien-être, vos petites manies satisfaites... l'intérieur chaud et accueillant, la paire de pantoufles auprès du feu et les chaussettes soigneusement lavées et raccommodées...

Longtemps, tout en dessinant, André et ses camarades continuèrent de converser sur cette passionnante question. Certains de leurs arguments étaient drôles et même comiques, mais

il en était d'autres singulièrement graves et profonds... Le plus clair, c'est que, dans cette discussion, André s'aperçut que ses compagnons n'étaient pas sérieusement opposés à l'idée adoptée par Arlette... En principe même, ils l'acceptaient et la jugeaient réalisable.

Sans s'en douter, Montel suggestionné par tous, se trouva pris dans l'engrenage. Bien que peu satisfait de son interrogatoire, il ne tarda pas, au bout de quelques jours, devant la diversité des opinions, à ne plus se sentir aussi certain que le projet de l'amie de Francine fût insensé et qu'il eût raison, lui, de s'y opposer.

Il voulut en avoir le cœur net et, le dimanche suivant, il se dirigea vers Nanterre, où il se proposait de lier conversation avec les vieillards, uniformément vêtus de bleu déteint, qu'on voit rôder autour de la grande maison de retraite, aux heures de sortie.

Il tenait à connaître aussi leur avis, à eux, les intéressés... Ne devait-il pas d'abord se rendre compte si la chose souhaitée par Arlette était possible ?

Il sortit seul, rompant avec son habituelle coutume de réserver toutes ses heures dominicales à sa petite famille.

Pour se faciliter l'enquête qu'il voulait entreprendre, le jeune homme s'était muni de plusieurs paquets de cigarettes. Celles-ci, offertes, au hasard, à quelque vieux d'allure sympathique, l'aideraient à lier conversation.

Avant qu'il s'éloignât, Francine, très pratique, lui dit encore :

– Surtout, choisis-en un qui soit très vieux. Un, dont Arlette sera débarrassée bien vite... Tu comprends ? Un petit vieillard, tout cassé, tout chétif, qui ne vivra pas longtemps...

– Il faudrait surtout que ce soit un homme comme il faut !

– Oui, ça aussi ! Ne prends pas un ivrogne, si tu peux... Mais enfin, tâche de réussir !... Fais l'impossible !...

Il ne répondit pas. À quoi bon discuter avec sa femme qui, maintenant, avait pris le parti d'Arlette et soutenait sa thèse ?

Il verrait bien ce qui résulterait de ses recherches... Une chose était sûre : il n'avait pas encore promis... oh ! du tout... de faire aboutir un aussi ridicule projet de mariage !... Pour le moment, il étudiait la question : c'était déjà beaucoup qu'il eût accepté de faire cette mise au point !

Mais, comme nous l'avons maintes fois observé autour de nous, quand le destin se mêle d'être ironique, il facilite toutes les excentricités. C'est pourquoi André fit, ce jour-là, beaucoup de besogne, alors qu'il s'était proposé, tout bonnement, d'effectuer un simple sondage.

Quand, à une heure de l'après-midi, il revint déjeuner chez lui, il avait fait la connaissance de cinq ou six hospitalisés... Des petits vieux bien propres, dont un, surtout, donnait bonne impression.

C'était un ancien journaliste tombé dans la misère ; un homme qui, dans sa jeunesse, avait dû être beau et solide garçon, mais qui n'était plus maintenant qu'un grand maigre, décharné et qui, par ancienne habitude, se tenait droit et raide

comme un piquet.

Encore beau parleur, le vieillard avait évoqué son titre de gloire : une mission remplie en Argentine pour le compte d'un grand journal de Paris. Il s'était même complaisamment étendu sur les détails qui avaient donné un certain lustre à son nom, Anatole Lussan.

André l'avait écouté, avec, parfois, un peu d'impatience et même de scepticisme devant ce qui lui faisait l'effet de rabâchages sans valeur. Il brusqua la fin de l'entretien et prit un rendez-vous.

– Je sors tous les jours à la même heure, lui dit Lussan. Je serais très heureux de pouvoir m'entretenir avec un homme tel que vous... Un homme intelligent, un homme comme il n'y en a guère dans mon entourage !

– Eh bien ! c'est entendu ! acquiesça André. À bientôt !

Cette fois, le dessinateur glissait sur la pente dangereuse qu'il voulait tant éviter, cependant !

Lorsqu'il revit Arlette, le soir de ce même

dimanche, il la mit au courant des diverses rencontres faites à Nanterre.

Elle fut ravie !

Dans un geste de folle satisfaction, elle lui sauta au cou :

– Vous êtes épatant, bon ami ! Merci, André ! Merci, Francine !... Que je suis contente d’être comprise par vous deux !

Et, malgré les gestes de dénégation de l’ingénieur, elle se mit, gaminement, à sautiller sur la pointe des pieds, forçant spontanément l’expression de sa joie enfantine.

Devant un tel élan de gratitude, André se départit de sa raideur. À son insu, il abandonnait un peu de son intransigeance :

– Soyez raisonnable, petite fille, fit-il fraternellement, bien qu’un peu triste de devoir paraître abonder dans son sens. Pesons bien les choses avant d’agir. Tout ça va joliment vite et je m’effraie toujours de la facilité avec laquelle certains événements paraissent s’arranger. Le fait qui nous intéresse est tellement extravagant !

Mais Francine intervint.

– Allons, André. Ne lui sabote pas sa joie...

– Mais si sa joie présage le pire ?

– N'exagère pas... Ce ne sera pas la première fois qu'une jeune fille épousera un vieillard. Autrefois...

– Quoi, autrefois ? se rebiffa-t-il devant l'intervention de sa femme qui semblait vouloir lui opposer des arguments irréfutables.

– L'histoire nous fournit des exemples...

– Oh ! l'histoire !

– Tout de même, tu n'ignores pas que le duc de Richelieu, ministre de Louis XV, épousa en troisièmes noces, à l'âge de soixante-dix-huit ans, une toute jeune femme.

– Qu'est-ce que ça prouve ? Que le ministre de Louis XV était d'une moralité douteuse... Il s'agit d'Arlette ! Et comme notre amie ne parle pas d'épouser un richissime seigneur, j'ai bien raison de suspecter le bonheur qui l'attend.

Arlette, à nouveau, s'élança vers André.

– Mon grand ami, fit-elle avec effusion, je suis touchée du mal que vous prenez, car je sais bien qu'à toutes vos hésitations vous mêlez un ardent désir de ne pas travailler à mon malheur.

– Ah ! ça, vous pouvez le dire ! Si je me démène tant, c'est bien dans votre intérêt.

– Et je vous en suis profondément reconnaissante, mon bon André... Mais je voudrais savoir... Je n'ai qu'une journée par semaine, moi, pour pouvoir causer librement avec vous... Mettez-moi au courant, voulez-vous ?... et voyons ensemble ce qu'il faudrait faire.

– Ah ! voilà... Avant tout, il faut que je prenne des renseignements sur le bonhomme... Que je sache si tout ce qu'il m'a dit de son passé est exact...

– Oui... Il faudrait pouvoir vérifier.

– Oh ! Je crois que cela me sera facile... Cet homme m'a donné des indications... J'ai relevé des noms et des adresses... Là-dessus, Arlette, vous pouvez être tranquille, je ne laisserai rien au hasard.



– J’ai confiance en vous ! Mais, comment est-il, ce vieillard ?

– Pas mal !... Il m’a fait bonne impression. C’est un homme de soixante-quinze ans, assez fatigué... Il porte bien son âge ; il est usé, mais il est propre... Il a encore de l’allure sous son affreux uniforme. Ce qu’il dit de sa jeunesse doit être vrai. Sans être riche, il a dû appartenir à un milieu bourgeois... Peut-être même est-il réel qu’il a possédé une bonne instruction... Enfin, tout ça, c’est à contrôler.

– Bon... Mais en admettant que les renseignements concordent avec ses dires ?

– Il faudrait encore que j’amorce l’affaire et qu’il l’accepte... Je ne lui en ai rien dit encore, vous vous en doutez.

– Oui, je vois... Mais tout cela est long... Ça nous reporte encore à dimanche prochain.

– Pas du tout, je dois le rencontrer cette semaine... Je lui ai donné rendez-vous.

– Oh ! très bien !... André, vous êtes adorable !  
Il haussa les épaules avec indulgence.

– Parce que je fais tout ce que vous voulez, hein, petite fille ?

– Nullement ! Parce que vous prévoyez tout et que vous allez droit au but comme quelqu'un qui sait où il va.

André eut un pauvre sourire... Il ne s'illusionnait pas sur sa propre volonté.

– Je vais plutôt où vous voulez que j'aille, protesta-t-il d'un ton désabusé.

– Tout de même, ami, insista doucement Arlette, c'est sur vous que je compte pour me guider... me donner des conseils ! Sans vous, est-ce que je saurais, vraiment, mener à bien une telle affaire ?

– C'est-à-dire que vous autres, femmes, êtes plus vives à suggérer une chose qu'à la réaliser... J'ai pensé à un tas de précautions qu'il vous faudra prendre et auxquelles, certainement, vous n'avez pas songé, toutes les deux.

– Sûrement ! approuva Francine ; Arlette n'a rien prévu, et moi, guère davantage.

– Ainsi, poursuivit le jeune homme, je pense

qu'il serait bon que notre amie s'assure un autre logement, tout en conservant pour quelque temps son adresse actuelle... Naturellement, elle ne prendrait possession de ce nouvel appartement qu'une fois mariée.

– Autrement dit, je ferais peau neuve.

– Le mot est tout à fait exact... Personne n'a besoin de savoir où, comment, et avec qui vous serez mariée... Vous pourrez dire à votre second propriétaire que votre mari est parti faire un long voyage... ou qu'il est malade et en traitement dans quelque maison de santé...

– Oui, acquiesça Francine ; mille choses peuvent expliquer l'absence d'un époux... Le principal est d'abord d'en posséder un !

– Le second logis aura également un autre avantage, poursuivit André... Il permettra de ne pas donner à cet époux fictif votre véritable adresse, car il est inutile qu'il sache, par la suite, ce que sa femme est devenue... Si, plus tard, il a quelque communication à vous faire, il pourra toujours écrire rue des Petits-Champs.

– C’est une excellente idée. Je vais aider Arlette, dès demain, à dénicher un vrai foyer ; sa petite chambre manque par trop d’hygiène et de confort.

Mais la jeune fille était soudainement devenue toute rouge.

– J’ai peur que ma bourse ne soit encore un peu plate, avoua-t-elle avec embarras... Surtout si je donne tout de suite un gros billet à mon fiancé... Pour décider celui-ci, j’ai calculé qu’une somme d’argent vaudrait mieux que la promesse d’une petite rente.

– Les deux seront probablement utiles, estima André. Seulement, ne vous tracassez pas avec cette question d’argent... Francine vous aidera pour l’achat de vos meubles, et moi pour celui d’un mari ! Vous nous rembourserez plus tard... petit à petit... une fois votre désir réalisé et que vous aurez surtout un moral meilleur.

Des larmes de reconnaissance émue montèrent aux yeux de la délaissée.

– Merci à tous deux, mes bons amis. Jamais

comme à cette heure-ci où je veux sortir de ma position fausse, je n'ai si bien senti tout ce que je devrai à votre affection et à votre dévouement. Ma chère Francine, mon bon ami, du fond de l'âme, je vous remercie...

Il y eut à ces mots, entre ces braves cœurs, encore un peu d'émotion collective ; mais André ne voulut pas permettre qu'on s'attendrît, ce jour-là.

– Allons, les jeunes femmes ! Pas d'inutile sensibilité, hein ! Il y a mieux à faire. J'ai remarqué, en venant ici, un immeuble d'apparence convenable, assez proche de notre maison. Ce qui a précisément attiré mon regard, c'est un écriteau placé au-dessus de la porte. Il indiquait une pièce et une cuisine à louer. Allez donc voir de quoi il s'agit pendant que j'écrirai quelques lettres, en surveillant les deux bambins.

Ainsi fut fait.

L'appartement était propre, bien aéré et d'un prix abordable. Il plut à Arlette qui faisait déjà de mirobolants projets et les deux amies promirent de revenir le retenir, dès le lendemain.

Les jours suivants, pendant que les deux amies traitaient avec la concierge, André, de son côté, entamait les pourparlers relatifs au mariage souhaité par Arlette.

Une entente avec le vieillard était nécessaire et il ne fallait pas laisser au temps le soin d'en décider.

Ces pourparlers n'avaient rien de bien séduisant, il faut le reconnaître. D'abord, André accomplissait sa mission avec déplaisir ; ensuite, il appréhendait avec juste raison d'aller proposer à un homme de vendre son nom, surtout qu'il n'était pas du tout convaincu que cela dût faire le bonheur de l'amie de Francine.

Cependant, Lussan lui ayant produit l'impression d'un bohème, assez insouciant, son inquiétude s'en trouva un peu diminuée et la réussite de ses projets lui parut moins problématique.

Il commença par gagner la confiance du bonhomme, ce qui lui fut assez aisé grâce à quelques consommations payées au bon moment. Quand il y fut parvenu, il entraîna le vieillard

dans un restaurant et là, en mangeant, il lui exposa sommairement ce qu'on attendait de lui.

Tout d'abord, l'invité eut un haut-le-corps de surprise :

– Non !... Sans blague !... s'exclama-t-il. Vendre mon nom !... Me marier !... Et avec une jeune femme, encore !...

Il n'en revenait pas !

– Renoncer à être un mari effectif... répétait-il. Voilà qui me renverse !...

André sut se faire persuasif. Il plaida la cause d'Arlette et fit ressortir la beauté du rôle à jouer... Une enfant abandonnée des siens... Une pauvre gosse honnête que la vie étreignait...

En l'écoutant, l'autre se sentit grandir. Il entrevit une bonne action...

À son âge, il pouvait encore être utile à quelqu'un !... Son nom embellirait une existence de vingt ans !

C'était flatteur !

Le personnage à jouer tenait de don Quichotte

et convenait à son tempérament hâbleur.

Il fut d'autant plus enthousiasmé qu'une bonne petite somme était au bout de l'histoire... À son âge, alors que personne ne s'occupait de lui et ne songeait à lui apporter de petites douceurs, les quelques billets de cent francs qu'on lui promettait prenaient une valeur fantastique... Le montant de ce petit capital lui paraissait si gros qu'il s'imaginait n'en voir jamais venir la fin.

Pour la forme il manifestait bien encore de l'étonnement, mais ses exclamations : « Cocasse !... très drôle !... amusant !... » n'étaient en réalité que des acquiescements.

Il finit nettement par accepter et même, à la fin du repas, il s'informait anxieusement de ce qu'il devait dire et faire pour ne pas contrarier le succès du beau projet amorcé.

André comprit alors que la partie était gagnée. Il ne s'agissait plus que d'en régler les détails.

Ce fut l'affaire d'une nouvelle rencontre au cours de laquelle le jeune homme constata une



hâte des plus marquées chez le vieillard.

L'expérience de celui-ci lui disait-elle que l'occasion ne tient qu'à un cheveu et qu'il est bon de ne pas faire traîner en longueur les choses qui nous paraissent avantageuses ? Son cerveau s'était-il habitué à l'idée de ce mariage qu'on lui proposait ? Peut-être y eut-il un mélange de tous ces motifs ? Une chose est sûre, c'est que c'était lui, maintenant, qui pressait André Montel. Il se disait heureux, et cet imprévu l'enchantait :

– Vraiment ! Jamais je n'aurais imaginé un tel couronnement à ma carrière ! expliquait-il au mari de Francine. Oui, évidemment : c'est une satisfaction pour moi de bénéficier de quelque bien-être ; mais celle-ci est d'ordre matériel. Il en est une autre, immense, merveilleuse, pareille à un conte de fées, qui embellira ma vie ! Je vais être utile à une jeune fille !... Je ne suis plus un être fini, vidé et bon à rien, puisque je peux encore jouer le rôle d'un mari dans l'existence d'une femme de vingt ans !... À mon âge, c'est magnifique !

En parlant ainsi, il se redressait fièrement...

profondément ému aussi ! Il était facile de deviner que le vieil homme aurait fort bien admis, en son âme chevaleresque, que toute clause de rémunération fût supprimée de l'accord conclu. Mais André, plus pratique, tenait à sauvegarder l'indépendance de sa petite amie en même temps que les intérêts du mari bienveillant et indigent.

À partir de ce moment, les préparatifs marchèrent vite. Il ne fallut que quarante-huit heures pour réunir les papiers nécessaires et les bans furent publiés sans que les deux fiancés se fussent rencontrés.

Quinze jours après, un beau matin, André alla chercher Lussan dans une voiture qu'il avait empruntée à un ami et, selon un programme tracé d'avance, le dessinateur conduisit le vieil homme dans une chambre d'hôtel retenue depuis la veille.

Là, il lui fit revêtir du linge blanc, puis un costume noir qui, tant bien que mal, s'ajustait à sa taille. Un pardessus correct couvrit le tout ; un chapeau de feutre acheva la toilette. Maintenant,

le vieillard, fier comme un jeune marié de village, était en état de suivre Montel à la mairie...

C'est alors seulement qu'André mit en présence Arlette et celui qu'il lui avait choisi pour partenaire.

Rencontre singulière, qui eût dû être émouvante et qui fut seulement banale et correcte, comme l'aurait été celle précédant l'achat d'un fonds de commerce ou d'une maison d'habitation entre le preneur et le vendeur.

Ce fut autour d'une table de café et devant un verre de porto que les deux époux se virent pour la première fois.

André fit les présentations ; peut-être y mit-il un peu de malice, son ironie cachant son émotion, car toutes les responsabilités qui lui incombaient en cette affaire n'étaient pas sans l'émouvoir et le tracasser.

– M. Anatole Lussan, journaliste de talent.  
M<sup>lle</sup> Arlette Dalimours, une exquise jeune fille qui va être ravie d'être madame.

Arlette tendit la main à l'étranger qui

s'inclinait gravement devant elle.

– Ma toute gracieuse fiancée, disait le vieil homme avec assez d'aisance, daignez agréer mes hommages !... Soyez assurée que mon épouse aura tout mon respect et que je serai le mari le plus discret et le plus effacé qui soit au monde.

Le bonhomme, galamment, ponctua la phrase d'un baiser rapide sur les doigts fuselés qu'il avait maintenus entre les siens. Il affectait des allures vieille France qui s'alliaient bien avec ses cheveux blancs et ses gestes surannés.

La conversation fut brève. Une certaine gêne pesait sur les quatre personnages.

À la dérobée, Arlette examinait celui dont elle allait porter le nom. Elle le trouvait vieux, raide, guindé... et pas beau ! En cette minute, une mélancolie montait en elle ; c'était à ce vieillard que tous ses rêves de jeunesse aboutissaient ?

Quelque chose comme un vague dégoût noya son âme et la jeune fille dut se raidir pour ne pas laisser percevoir sa désillusion et son amertume involontaires.

C'est facile, à distance, de dire « J'épouserai un homme âgé » ; mais c'est terriblement décevant quand, le moment venu, il faut réaliser l'idée qu'on s'était faite !

Francine devina-t-elle les pensées de son amie ? À la dérobée, elle prit sa main et la serra dans un élan affectueux en signe de réconfort, ou peut-être pour lui faire comprendre cet avis silencieux : « Je suis là, tu sais, pour te soutenir si quelque chose ne va pas. »

Arlette eut un pauvre sourire en réponse à cette éloquente pression de mains. Mais André, qui avait surpris le geste de sa femme et la tristesse du sourire d'Arlette, exprima tout haut ce qu'il pensait :

– Dites donc. Arlette, voici la minute du sacrifice. Si vous ne vous en sentez plus le courage, dites un mot et je paye à mon ami Lussan un bon déjeuner en compensation du dérangement que je lui aurai causé.

Arlette se redressa devant la suggestion.

Ses grands yeux fiévreux se posèrent

angoissés sur ceux d'André.

– Vous savez bien, mon grand ami, les raisons qui me poussent à devenir une femme mariée... Battenville ! Ce nom dirige toute ma conduite.

– Eh ! morbleu ! fit-il. Il serait plus sage d'oublier votre patelin et de vivre comme toutes les autres petites ouvrières de Paris dont les parents se désintéressent.

Mais la jeune fille secoua la tête. Il lui avait suffi d'évoquer la petite ville qu'elle avait fuie et, par ricochet, la lettre de sa mère pour retrouver toute son énergie.

– Non, fit-elle, les dents serrées. Je veux qu'on sache, là-bas, que je suis mariée !... que ma mère peut jouir de sa rente... Je veux aussi fournir un motif avouable à ma fuite.

C'était net et décisif.

André se contenta d'approuver par un geste qui semblait dire : « À la grâce de Dieu », aussi bien qu'il pouvait signifier : « Je m'en lave les mains... »

Lussan qui, une minute, était resté en suspens,

dans l'attente et la crainte d'un changement de décision chez Arlette, parut rasséréiné de voir qu'elle maintenait ses projets.

– Je ne serai pas encombrant, mademoiselle, affirma-t-il avec un humble sourire qui cherchait à la rassurer. C'est mon intérêt... et j'ai donné ma parole. Après la cérémonie, je vous quitterai et vous n'entendrez plus parler de moi.

La jeune fille leva les yeux sur lui.

Son regard s'était adouci.

– Mon ami André m'a dit que vous étiez un honnête homme, répondit-elle avec bienveillance. J'ai confiance en vous. De votre côté, monsieur, il faut me croire ; je porterai dignement votre nom et vous n'aurez jamais l'occasion de rougir de cette épouse légale que je vais être maintenant pour vous.

Spontanément, elle lui tendit une nouvelle fois la main.

– C'est entendu, n'est-ce pas ?

– Oui, mademoiselle, fit-il, tout troublé, car à son âge les émotions naissent vite.

Ce fut Arlette qui donna le signal du départ pour la mairie.

Et bravement, passant son bras sous celui de Francine, elle partit en avant vers la rue de la Banque où l'édifice municipal du second arrondissement se dressait. Derrière les deux femmes, André et Lussan suivaient d'un pas ralenti, car le vieillard traînait un peu la jambe. Une demi-heure après, la cérémonie était terminée.

L'adjoint au maire avait prononcé la formule traditionnelle qui consacre le mariage civil avec un peu d'étonnement, devant ce couple si bizarrement appareillé ; mais la phrase légale n'en avait pas moins toute sa valeur.

Et le livret de famille que le vieux Lussan remit à sa jeune femme constituait bien un papier d'état civil terriblement éloquent : Arlette était mariée !... Arlette portait un autre nom !

C'était l'anéantissement complet de toutes les aspirations normales d'une jeune fille de son âge et, cependant, le regard lointain, le front têtue, un vague sourire aux lèvres, la nouvelle épousee



semblait voir sans crainte et bien en face le présent et l'avenir...

Dès le lendemain de cette importante journée, Arlette Dalimours, devenue M<sup>me</sup> Anatole Lussan, fit savoir à sa mère que son mariage s'était célébré la veille. Nous n'oserions affirmer qu'elle n'y mit pas une certaine gloriole.

Cédant à un désir assez naturel, obéissant peut-être à son instinct de revanche, elle fit un sacrifice pécuniaire pour faire imprimer des faire-part qu'elle adressa généreusement aux Battenvillois et à quelques personnes de connaissance habitant les localités voisines. Naturellement, ces lettres d'avis ne précisaient ni l'âge, ni la condition des époux ; elles n'en étaient pas moins indicatives du nouvel état d'Arlette.

Cette satisfaction obtenue, la jeune fille, devenue M<sup>me</sup> Arlette Lussan, s'abandonna tout entière à la joie d'entrer dans son nouveau logement, meublé assez modestement pour l'instant. Plus tard, elle s'efforcera de le mieux adapter à ses goûts, mais, en attendant, elle était

ravie d'être chez elle et de posséder un état civil de femme mariée.

Bien qu'entre la veille et le lendemain de son mariage il n'y eût, dans son existence, en dehors d'un changement de domicile, aucune évolution matérielle, physique ou sentimentale, la jeune fille d'hier avait l'impression d'être grandie d'une coudée.

Une épouse, même quand elle ne vit pas avec son mari, même quand on ne voit jamais celui-ci, est un personnage dans le monde féminin. Tout de suite, elle a droit à un certain laisser-aller, à une vie moins monotone ; elle peut se déplacer, faire acte de présence dans de nombreux endroits et en maintes circonstances où elle n'aurait pu prendre place auparavant sans encourir une sorte de méfiance ou de discrédit.

Le fait d'avoir apposé son nom sur un registre d'état civil conférait donc soudain à notre héroïne une majesté imprévue la veille, et Arlette ne constatait pas l'ironie de sa situation sans une profonde malice.

Il n'y avait que vis-à-vis de l'image de son

père, un portrait très effacé dont, dès le premier jour, elle avait orné son nouveau domicile, qu'elle se sentait un peu gênée. Mais cette photographie était en quelque sorte la représentation chérie du seul être qui lui eût été indulgent ; elle en fit le confident de ses pensées.

– Vois-tu, mon père, disait-elle avec émotion dans une sorte de prière, si, de la tombe où tu es descendu trop tôt, pour mon propre bonheur, tu vois ta fille aller et venir, eh bien ! tu dois approuver qu'elle ait quitté ton nom en prenant celui d'un monsieur quelconque qu'elle ne connaît pas et qu'elle ne reverra jamais. Elle est devenue un gros personnage dans la société, ta petite fille, et on ne peut plus l'accuser d'être une dévergondée qui voulait vivre sa vie... Je suis mariée donc je suis correcte !...

La jeune femme se permettait même de sourire gaiement au cher portrait de l'absent.

– Hein ! papa, crois-tu qu'ils sont bêtes, les gens !... Comme si, hier, je n'étais pas semblable à aujourd'hui ; et comme si, réellement, je valais mieux aujourd'hui qu'hier... Mais c'est ainsi !

Inclinons-nous !

Et, prise tout à coup d'une ardente ferveur, elle glissait à genoux, se recueillait et murmurait :

– Oh ! mon papa chéri, toi qui me vois, toi qui me juges, protège-moi !... Tu sais bien, toi, dont les yeux d'outre-tombe ne peuvent s'égarer sur des apparences, que je n'ai fait le mal ni en pensées ni en actions... J'ai toujours agi en honnête fille et je suis sans reproche vis-à-vis de ma mère, que je n'ai pas cessé d'adorer... Je viens d'effacer le seul tort que j'aurais pu avoir envers elle : sa rente que je lui faisais attendre... Alors, toi, mon papa, qui connais tout, rappelle-toi que je suis toute seule, sans véritable mari, sans affection et sans appui... Ne m'abandonne pas ! Mariée légalement ou pas, héritière ou non de tante Euphrasie, je reste ta petite fille désemparée... isolée... que sa mère repousse et qui n'a plus que ton souvenir pour la reconforter...

Et la pauvre gosse, après une telle supplication, n'avait guère davantage d'entrain que par le passé, malgré son beau livret de

famille tout neuf, qu'elle avait déjà feuilleté plus de vingt fois et qu'elle aurait voulu pouvoir porter épinglé à son corsage pour que nul n'en ignore.

Il n'y eut que dans l'atelier de M<sup>me</sup> Limay que l'événement fit sensation ; les incidents individuels vus par les intéressés eux-mêmes, ou vus du dehors, présentent de sérieuses différences quant à la relativité de leur importance.

Dans le petit monde de la couture, assemblé autour de la patronne, où chacune des ouvrières connaissait presque le fond du cœur de l'autre, le mariage d'Arlette constituait une surprise telle qu'il ne pouvait manquer de provoquer une profonde stupeur. Et en réaction, seule la réprobation devait naître d'une pareille cachotterie, d'un semblable manque de confiance.

– Si, au moins, tu nous avais appris le jour et l'heure de ton mariage, nous aurions été heureuses d'aller te présenter nos vœux et t'offrir une gerbe de fleurs à l'église ! regretta Mauricette.

– Il n’y a pas eu de mariage à l’église !  
répliqua doucement Arlette. Je me suis mariée  
très simplement.

– Comment ?... Tu n’es pas catholique ?...

– Oh ! si... Mais à quoi m’aurait servi la  
bénédiction, hier ?... Réfléchis, Mauricette...  
Quand on n’est pas riche et qu’on n’a pas de  
famille ?...

La pauvrete poussa un long soupir.

– Ah ! oui... La cérémonie ?... L’amour ?...

– Eh bien ! quoi ?... Pour débiter, un mari,  
c’est de l’amour... en concentré !

Mais elle hocha pensivement la tête :

– Prendre un mari, faire un mariage d’amour...  
Deux choses bien différentes, tu peux m’en  
croire, Mauricette !

La stupéfaction ne pouvait que s’accroître  
encore plus, devant une telle déclaration. Les  
visages, les « oh ! », les « ah ! » l’exprimèrent  
sans réticences et Arlette poursuivit, devant leurs  
mines interrogatives :

– Je me suis mariée par raison... Pour en finir avec les histoires de chez moi... des questions d'héritage que mon mariage fait aboutir... Maintenant, c'est chose faite, les miens me laisseront tranquille !

– Par exemple !... T'as été bien bête de gâcher ta vie pour plaire à ta famille... Les reproches des parents et les embêtements d'argent, ça passe ! tandis que le mari... faut le garder !

Arlette eut de nouveau un sourire très doux... Son mari, jusqu'ici, ne lui faisait pas peur. Pour ce qui regardait l'avenir, c'était autre chose... Le vieux Lussan pouvait-il oublier ses promesses et revendiquer ses droits ?...

Son sourire s'accroissait sous des pensées rassurantes ; elle ne souhaitait pas la mort du pauvre homme, mais enfin... à son âge ?... Jamais il ne pourrait ennuyer longtemps sa femme...

– C'est un bon garçon, tout de même, leur expliqua-t-elle. Je crois bien qu'il ne me rendra pas malheureuse. Et puis, il n'est pas du tout encombrant !

– Tu nous le feras connaître, dis ?... insista Marie Minars.

– Oh ! bien sûr... Quand il rentrera de voyage !

– Comment ! protesta Mauricette, il voyage, ton mari ?

– Oui !... C'est un grand voyageur que j'ai épousé ! Il a dû me quitter à la fin de la journée... Oui, oui, il avait du travail... très loin d'ici...

– Oh ! bien ! Je ne voudrais pas d'un époux qui vive loin de moi ! fit Gaby, dont le caractère se révélait légèrement jaloux. Un mari, ma chère, quand on ne le surveille pas, tu sais... J'aimerais mieux le garçon de café du bar à côté, tiens !... Un mari, faut pas trop lui laisser de la corde...

– Oh ! sûrement !... approuva Mauricette.

– Chacun son goût ! Moi, vois-tu, expliqua Arlette, légèrement moqueuse, dans cette affaire-là, ce n'est pas le mari qui m'a fait plaisir, c'est le mariage.

– Tiens !... Regardez-moi ça !... La vicieuse !

– C'est un manteau qu'il lui fallait... conclut Gaby.



Et les plaisanteries continuèrent de pleuvoir, jusqu'à ce que la nouvelle mariée déclarât qu'en l'honneur de ses épousailles elle offrirait, le soir, l'apéritif à tout l'atelier.

Et, une fois cette grosse dépense faite sur son budget, il fut permis à la jeune couturière de se parer tranquillement de cette épithète : « Madame. »

Mais, comme nous le disons plus haut, bien que mariée, la vie continua absolument sans modification pour Arlette Dalimours. Il n'y eut que cette différence : elle dut se priver un peu plus, pour envoyer régulièrement la petite somme promise à son vieil époux. Pour rien au monde, elle n'aurait voulu forfaire à l'amende dont elle s'était généreusement punie le jour de son mariage.

Il lui fallut aussi compléter son mobilier.

Francine lui avait offert les principaux meubles, achetés chez un brocanteur de quartier ; mais tant d'autres choses manquaient, depuis la serpillière à laver les carreaux de cuisine jusqu'aux grands draps nécessaires pour faire le

lit !

Et il faut reconnaître que la jeune ouvrière dut faire à ce sujet des dépenses tout à fait sensationnelles : une grande malle en guise d'armoire, qu'un luxueux morceau de cotonnade à grandes fleurs rouges sur fond noir recouvrait pompeusement ; une table de bois blanc, trois chaises, trois assiettes et trois verres – pour quand elle offrirait à dîner à ses amis Montel ; – enfin un somptueux réchaud à alcool, sur lequel elle cuisinait des plats qu'elle qualifiait ironiquement de savants, tels un œuf sur le plat ou une tasse de thé.

C'était vraiment le luxe, le dernier confort, et toute la perspective d'une vie de coq en pâte qui s'ouvrait devant elle, prétendait-elle joyeusement !

Arlette vivait tranquillement, un peu égoïstement, petite fourmi s'activant de son mieux pour assurer sa subsistance et tenir ses engagements. La revanche prise sur les siens, son terrible enfantillage exécuté, elle ne s'inquiétait plus de savoir ce qui en résultait. Elle travaillait,

se permettant une détente de temps à autre : une soirée chez ses amis, ou au cinéma en leur compagnie. Elle ne songeait même pas à user de tout ce que lui permettait son titre d'épouse ; sa vie s'écoulait doucement, sans heurts comme sans grandes joies.

Mais la destinée aux ironiques à-coups, celle qui avait placé un soir, sous les yeux d'Arlette Dalimours, un fragment de journal afin de lui faire accomplir un mariage des plus déraisonnables, ne l'oubliait pas. Elle préparait encore, à son intention, une de ces fantaisies inattendues dont toute une existence se trouve bouleversée.

Un matin, la concierge de l'immeuble que notre héroïne habitait l'arrêta au passage pour lui remettre une lettre.

La jeune femme fut tout de suite frappée par les titres administratifs encadrant la suscription. L'origine ainsi révélée lui évoqua brutalement l'homme qu'elle avait épousé.

L'enveloppe portait, en effet, l'en-tête de la maison départementale de Nanterre.

Le cœur de l'orpheline se serra instinctivement ; de quel nouvel ennui ce pli la menaçait-il ?

C'était la première lettre qui lui parvenait depuis un an qu'elle était mariée... Le premier rappel aussi de l'existence de son vieux mari.

– Jusqu'ici, le pauvre diable n'a pas été bien encombrant... Que me veut-il, maintenant ?

Elle eut un froncement de sourcils, sous le faix d'une inquiétude soudainement éveillée.

– Pourvu qu'il ne me réclame pas de l'argent !... Je n'en ai guère, en ce moment ! se dit-elle. Mais comment a-t-il pu m'écrire ?...

Tout en marchant, elle ouvrit l'enveloppe et prit connaissance de ce que lui apportait son contenu.

Elle avait à peine parcouru le commencement qu'elle s'arrêta, toute saisie.

– Mort !...

Son mari était mort !

La nouvelle était d'importance. Elle n'en

aperçut pas tout de suite les conséquences.

– Le pauvre homme ! Mort déjà...

Et une généreuse pitié la saisit.

– Il n’aura pas profité longtemps de la petite rente mensuelle que je lui accordais... Treize mois seulement de mariage... à peine ! Paix à son âme !

Elle reprit sa marche interrompue.

Surprise par la nouveauté de sa situation, elle continuait de réfléchir, sans songer à lire en entier la missive qu’elle gardait à la main.

– Le pauvre diable est mort et moi, sa femme...

Sa pensée vacilla :

– Sa veuve plutôt... Ah ! Je suis veuve !... Mais alors ?...

Tout de suite, elle entrevoyait mille choses à faire :

– Je dois agir comme le ferait n’importe quelle autre femme mariée... Larmes en moins, bien sûr ; mais tout de même avec l’émotion que

produit la mort... C'était un brave homme : il a tenu sa parole... le pauvre vieux !

Un pâle sourire erra une seconde sur ses lèvres. En son âme, elle discernait au disparu un éloge mérité :

– Somme toute, il a été un bon mari !... Même en disparaissant si vite, il a poussé la discrétion jusqu'au bout... Je dois assister à ses funérailles et m'assurer qu'on l'enterre décemment. Quand auront-elles lieu ?

Elle reprit la lettre de faire-part et la relut entièrement, cette fois :

– C'est une infirmière qui m'écrit... constata-t-elle d'abord. Elle m'annonce cette mort sans précautions, comme si j'étais une parente éloignée... sans relations suivies avec son vieil hospitalisé...

« Madame, lut l'orpheline à mi-voix, j'ai le regret de vous apprendre la mort de M. Anatole Lussan qui était dans mon service depuis six mois. Ce matin, à cinq heures, il s'est éteint doucement, sans souffrir, usé par l'âge...

« Depuis quelque temps déjà, se sentant devenir plus faible de jour en jour, et comprenant qu'il n'en avait plus pour longtemps, il m'avait donné votre adresse pour que je puisse vous aviser de son décès et vous dire que, grâce à vous, son existence aura été heureuse sur la fin de sa vie... Il m'a chargé aussi de vous remettre une petite cassette contenant des papiers.

« Par ma bouche, il vous remercie vivement de ce que vous faisiez régulièrement pour lui et il m'a recommandé de bien vous expliquer qu'il sera mort en pensant à vous et en vous souhaitant tous les bonheurs possibles... « Puisse son nom, qui est pareil au mien, lui porter chance... répétait-il. Dites-le-lui bien, surtout... » etc., etc... »

Cette humble lettre, qui avait couru de la poste de la rue des Petits-Champs à son nouveau domicile, émut profondément Arlette.

– Le pauvre vieux avait du cœur, pensa-t-elle. Il comprenait que j'étais seule... Son nom était le mien ; ça crée un lien... Je n'avais que lui, en somme ; j'étais sa femme !... Et lui aussi, il

n'avait que moi.

Une humidité brilla dans les prunelles de la jeune veuve.

– C'est bête !... songea-t-elle en s'essuyant les yeux devant ces pleurs un peu illogiques. Je sais bien qu'un acte d'état civil ne confère que les liens conventionnels... Mais ça me touche tout de même.

Son émotion, même non justifiée, eut un avantage : elle donna une expression de circonstance à la physionomie habituellement douce de la jeune femme.

Afin de disposer de son après-midi pour se rendre à Nanterre, Arlette dut mettre au courant M<sup>me</sup> Limay ; car non seulement elle était décidée à se rendre aux funérailles de Lussan, mais encore, elle se croyait tenue de porter son deuil.

Oh ! elle n'exagérerait rien ; un deuil modeste, marqué par une tenue austère, suffirait...

– Faut-il vous présenter mes condoléances ? demanda la patronne, un peu ironiquement, lorsque son ouvrière lui eut annoncé la mort de



son mari.

– Merci, madame ! Je les accepte et je vous en remercie, répliqua-t-elle avec présence d’esprit.

Elle demanda ensuite le congé, nécessairement obligatoire, de sa journée.

– L’enterrement a lieu tantôt et, d’ici là, je dois m’occuper d’un costume de deuil et prendre quelques petites dispositions.

La matinée était à peine commencée et elle avait quelques heures devant elle pour acheter les choses indispensables. Mais ses compagnes, dans cet élan de sympathie que manifestent les petites gens travaillant quotidiennement ensemble, lui offrirent de mettre à sa disposition tout le nécessaire.

– J’ai un joli « bibi » de crêpe, dit Gaby. Je crois qu’il te coiffera très bien.

– Mon tailleur de drap noir t’ira comme un gant, ajouta Mauricette.

– Et moi, je puis t’offrir des gants et des bas noirs... J’ai même un voile, déclara Marie Minars, heureuse de pouvoir faire, elle aussi, quelque

chose pour sa camarade.

– Merci, j’accepte tout... Le chapeau, la robe et le reste, fit-elle avec gratitude. Vous êtes vraiment gentilles toutes les trois. Je vous rendrai tout cela demain.

Devant la figure navrée des jeunes filles, elle commençait à prendre au sérieux sa propre situation. Sans qu’elle s’en rendît compte, sa voix était plus grave et son maintien plus posé.

Ses compagnes en déduisirent qu’elle n’affectait pas des sentiments exagérés.

– Pour un mari qui est toujours absent, observa Mauricette, elle n’allait pas ouvrir les grandes eaux !

– Elle ne l’aimait pas, rappela Gaby. C’est à cause de sa famille qu’elle l’avait épousé.

– Alors, c’est très bien, ce qui arrive... Elle pourra refaire sa vie en choisissant un brave garçon qu’elle aimera.

Mais Arlette qui, tout en parlant avec la patronne, avait entendu leurs réflexions, hocha la tête.

– Non ! fit-elle pensivement. Je ne songe pas du tout à me remarier... Mon mari m'a rendue heureuse... dans la mesure qui lui était permise... Est-ce qu'un autre pourrait faire mieux ?

– Dame ! Si tu l'aimais, cet autre ?

– Oui, évidemment !... Mais l'amour !...

Son geste un peu vague marquait une profonde résignation.

– L'amour... quand on est pauvre !... Est-ce qu'on a le temps d'y penser lorsqu'il faut gagner sa croûte et qu'on n'a rien à apporter en ménage ?... Non ! Demain et aujourd'hui, c'est tout pareil !... Mariée ou veuve, pour moi ce sera toujours la même affaire... Alors !

Elles n'insistèrent pas. Subitement, une atmosphère alourdie pesait sur ces jeunes personnes qui, maintenant, réalisaient mieux la perte qu'Arlette venait de faire.

– Un mari, – même un mari toujours absent, – c'est tout de même quelque chose !...

L'intéressée, seule, ne les suivit pas sur cette voie ; la mort de Lussan ne la touchait que du

point de vue légal... Et, depuis un an qu'elle était mariée, elle avait eu le temps de se rendre compte que le titre de « madame » apparaît beaucoup plus important à celles qui ne le portent pas qu'à celles qui en jouissent. Le mariage – même sans mari – ne confère pas le bonheur à une femme !

Mais il lui fallait s'occuper des funérailles et mettre un terme à leurs dissertations.

Il fut convenu qu'à l'heure de la rentrée de l'après-midi, Arlette viendrait s'habiller dans l'atelier, où chacune apporterait les effets promis.

En attendant, la patronne l'ayant autorisée à disposer de sa journée, la jeune veuve ne se le fit pas dire deux fois et elle courut vers l'appartement des Montel pour mettre ceux-ci au courant de l'événement.

Il était encore tôt et elle rencontra André qui, ne commençant son travail qu'à dix heures, ce jour-là, partait pour se rendre à son bureau d'études. Étonné à sa vue, il prévint sa femme.

– Regarde qui vient là, Francine ?

– Toi ! s'écria celle-ci en reconnaissant son

amie. À cette heure !... Mon Dieu ! Que t'arrive-t-il encore ?

– Oui, que se passe-t-il donc, Arlette ? Je vous vois un visage si grave...

Elle sourit pour les rassurer.

– Grave ?... Non !... Sérieux, plutôt !... D'ailleurs jugez vous-même.

Et elle tendit l'enveloppe jaune aux sceaux administratifs.

À la vue du message, André plissa le front.

– Hum ! Qu'est-ce que c'est ?... On peut lire ?... Vous permettez ?

Parcourant l'en-tête, il fit la grimace.

– Aïe ! Aïe ! Aïe !... s'exclama-t-il. Voilà que les difficultés vont commencer... Mais aussi, c'était à prévoir !... A-t-on idée de faire de pareilles bêtises et surtout d'entraîner ses amis dans cette voie... C'est un chantage, n'est-ce pas ?

– Oh ! André... Jugement présomptueux !... Lisez, vous jugerez... Mais lisez donc !

Par-dessus l'épaule de son mari, Francine prenait connaissance de la lettre. Alors, comprenant subitement, elle se jeta au cou de son amie.

– Ma petite Arlette !... Te voilà libre, à présent.

C'était le cri de l'amitié et l'orpheline en fut touchée.

– Oui, fit-elle tristement ; Lussan est mort...

– Le pauvre vieux ! Ça n'a pas été long ! observa André.

Il y eut un silence... Ce fut toute l'oraison funèbre du vieil époux.

Le dessinateur essaya bien de plaisanter un peu, pour couper la gravité des deux femmes, mais l'idée de mort paralyse généralement la verve. Et le brave garçon, après quelques essais de blague qui ne portèrent pas, se contenta d'embrasser Arlette avec un peu plus de chaleur qu'ordinairement.

– Tout finit bien, petite amie. Le pauvre bon homme vous a assuré l'indépendance... À votre

âge, tout peut encore s'arranger, puisque vous voici libre...

Lui aussi, comme les camarades d'Arlette à l'atelier, ne songeait qu'au remariage devenu possible de la jeune fille, comme si toute la vie, pour un être humain, se cristallisait dans un seul but : être marié.

Un peu avant l'heure fixée par la convocation qu'elle avait reçue, Arlette se trouva au dépositaire mortuaire, où le corps d'Anatole Lussan attendait qu'on vînt l'emporter vers la tombe.

Une infirmière se trouvait auprès du cercueil et veillait. L'arrivée de la jeune femme suscita sa curiosité ; elle se leva et, sans bruit, s'approcha d'elle.

– Que désirez-vous, madame ? demanda-t-elle à voix basse. Ici, c'est la salle des inhumations.

– Alors, c'est bien là qu'est déposée la dépouille de M. Anatole Lussan ?

– Oui... Justement, voici son cercueil... Vous êtes sans doute une parente... ou une amie ?...

– Quelqu’un de sa famille, simplement... Et vous-même, madame ? Vous le soigniez, sans doute ?

– Il était dans mon service et il m’intéressait tout particulièrement par son esprit, sa tenue, et même sa bonne éducation... Il est mort de vieillesse... sans souffrir !... Comme une lampe qui s’éteint faute d’huile... Il m’avait priée d’écrire à une personne de Paris... rue des Petits-Champs...

– Je suis cette personne, madame. J’ai reçu votre lettre et je vous remercie. Voulez-vous me permettre de vous dédommager de votre peine et de vos frais.

Mais l’autre repoussa l’offrande.

– Vous voulez rire... Je suis heureuse d’avoir exécuté la dernière volonté de cet homme si sympathique. S’il nous voit, en ce moment, il doit être satisfait de moi... J’ai fait ce qu’il voulait, cela me suffit. Ah !... J’oubliais la cassette !... Voulez-vous me rejoindre après la cérémonie, je vous la remettrai.



Il en fut ainsi décidé.

L'heure était venue ; la levée du corps eut lieu.

On put voir une jeune femme, en vêtements de deuil, une couronne de fleur naturelles à la main et l'air un peu grave, se mêler aux quelques vieillards qui avaient accepté de suivre l'humble convoi... Tristement, Arlette accompagnait Anatole Lussan... son mari... à sa dernière demeure.

La cérémonie terminée, debout auprès de la fosse, dans le grand cimetière de Nanterre où des milliers de tombes s'allongent côte à côte, Arlette donna un dernier adieu à celui qu'elle avait si peu connu, mais qui, généreusement tout de même, lui avait rendu service.

– Merci, Anatole, merci ! Je prierai pour vous...

Et cette phrase amie sur la tombe du malheureux qu'aucun allié, aucune connaissance ancienne n'avait accompagné, était peut-être dix fois plus précieuse, plus touchante, que l'adieu banal d'un parent sur certaines sépultures...

Un peu à l'écart, la garde attendait Arlette pour lui rappeler la consigne reçue du défunt, et, après quelques mots de compassion polie, elle l'entraîna vers la chambre personnelle qui lui était réservée dans l'hospice.

Arrivée chez elle, la femme donna à la jeune veuve un petit coffret de bois, qu'un croisé de ficelle maintenait soigneusement fermé.

À l'extrémité de la cordelette, une enveloppe cachetée à la cire était attachée et portait ces mots : « Aux bons soins de M<sup>lle</sup> X..., infirmière, pour remettre à M<sup>me</sup> Anatole Lussan, lorsque je serai mort. »

La destinataire regarda d'abord la boîte qu'on lui tendait. Elle hésitait à la prendre et ses yeux interrogateurs se levèrent vers la femme.

– Hum !... fit l'autre en réponse à la muette question des prunelles. Il ne m'a été donné aucune explication... M. Lussan a simplement insisté pour que la remise de ce coffret vous soit faite directement et discrètement... Aussi, pour éviter toute difficulté au passage devant la concierge de l'établissement, je vous

accompagnerai, en portant moi-même le petit paquet.

Ainsi, sans que la curiosité administrative ait pu s'exercer légalement, le seul héritage de l'ancien journaliste passa-t-il dans les mains de celle qu'il avait choisie pour légataire. On pressent que ce legs ne devait pas comporter grand-chose et que si le fisc et le notaire se trouvèrent frustrés, l'un des impôts et l'autre de ses honoraires, le total, en vérité, devait être des plus minimes.

Rentrée chez elle, Arlette voulut savoir ce que comportait exactement son héritage. Elle déchira l'enveloppe dans laquelle elle croyait trouver une lettre explicative, mais celle-ci ne contenait que la clef du coffret.

Assise devant sa table et un peu troublée, la petite M<sup>me</sup> Lussan procéda gravement à l'ouverture de la boîte. Elle était partagée entre une curiosité assez naturelle et un vague respect pour l'objet que son défunt mari lui avait si soigneusement fait remettre.

Ouvert, le petit coffre ne parut receler que des

papiers.

Tout d'abord, sur le dessus, une carte postale lui apparut... Une modeste carte, grossièrement enluminée d'une rose pourpre, et sur laquelle le défunt avait écrit ces mots :

« À vous, petite Arlette, tous les remerciements d'un vieil homme qui vous doit, avec de précieux adoucissements à son triste sort, beaucoup de belles illusions et de beaux rêves... À vous aussi, ma bénédiction et tous mes souhaits de bonheur dans l'avenir.

« Adieu et courage, mon amie...,

« Votre respectueux serviteur,

« ANATOLE LUSSAN. »

Très émue, Arlette relut plusieurs fois cet adieu, si réconfortant et si simplement bienveillant.

– C'était un brave homme, répéta-t-elle, les yeux pleins de larmes.

Puis elle continua l'examen du coffret.

Elle prit le premier papier qui s'offrait à sa vue. C'était une lettre d'amour... L'ayant lue, elle en prit une autre qui, aux termes près, était identique. Sa lecture la laissa perplexe.

– Pourquoi le pauvre vieux me laisse-t-il de telles reliques ? se demanda-t-elle. Pour m'éblouir ?... Peut-être pour me montrer que, dans sa vie, il fut aimé des femmes et que, sous ce rapport, je n'ai pas à rougir de lui... Bizarre idée d'un homme qui ne se rend pas compte combien il a vieilli !...

Elle souleva encore quelques papiers.

– Des lettres... Toujours des lettres..., et parfumées même !

Cette constatation la fit sourire.

– Le pauvre diable !... Voici probablement toute sa vie sentimentale et il n'a pas eu le courage de détruire ce qui était pour lui d'émouvantes missives. Et c'est à moi... sa femme légale, qu'il donne tout ça !... C'est assez drôle, mais c'est humain, probablement !

Dans le fond du coffret, cependant, il y avait quelques papiers plus importants ; un extrait d'acte de naissance, un livret militaire et la médaille de guerre.

– Il a voulu aussi me montrer qu'il était un honnête homme dont je n'avais pas à rougir, constata-t-elle avec une nouvelle émotion.

Pieusement, elle remit en place tous les papiers et ferma le couvercle, après y avoir attaché la petite clé, pour la retrouver le cas échéant.

Se hissant alors sur une chaise, elle plaça son héritage tout en haut d'un placard.

– Là !... Voilà qui est fait... Vos amours passées reposeront en paix, monsieur Lussan. Personne, désormais, ne viendra remuer la cendre de vos souvenirs... car moi, ils ne m'intéressent pas !... Je les conserverai, puisque tel a été l'un de vos derniers désirs... Mais ils seraient aussi bien dans le feu que là-haut !

On devine que cet événement ne changea pas la vie de notre héroïne. Cependant, obéissant à

quelque scrupule venu du tréfonds de son âme sensitive, elle respecta les convenances, s'habilla de noir et s'efforça de prendre l'air de dignité émue qui convient en ces circonstances. Elle n'agissait pas par respect humain, mais simplement parce qu'il lui aurait été impossible d'observer une autre attitude. Elle était veuve, le respect du nom qu'elle portait exigeait qu'elle gardât le deuil de celui qui n'était plus.

Puis, un beau jour, ce fut le désarroi que le destin amena dans sa vie. Sous couleur d'un inconnu, un vent de folie souffla sur Arlette ses miasmes empoisonnés, bouleversant tout à coup ses douces habitudes et sa trop placide existence.

Dans l'atelier de M<sup>me</sup> Limay, les trois ouvrières, Mauricette, Gaby et Mary, sont déjà installées. Elles ont vaincu le petit grain de paresse qui les retient habituellement au lit un peu jusqu'à la dernière limite, laquelle franchie, introduit dans le champ du retard.

Ce matin, elles sont venues en avance et c'est la petite M<sup>me</sup> Lussan qui arrive la dernière, ainsi qu'elles l'avaient escompté.

Lorsqu'elle paraît, ses compagnes, les yeux baissés sur leur travail avec une affectation quelque peu forcée même, font entendre un sec « bonjour ! », suivi d'une sorte de grognement réprobateur.

– Bonjour, mesdemoiselles ! répond-elle gaiement, la surprise ne la gagnant que quelques secondes plus tard, en présence de leur mutisme prolongé et du maintien, surtout, de leur position affairée.

– Qu'est-ce qu'elles ont ? commence à se demander l'arrivante.

Leur présence matinale même lui semble une énigme. D'ordinaire, elles ne font pas de zèle et elles n'arrivent qu'au dernier moment.

– Eh bien !... Vous êtes vraiment joyeuses, ce matin, raille-t-elle en s'asseyant devant la table où sa couture est préparée. Seriez-vous devenues muettes, par hasard ?

Un grognement, identique au premier, fut toute leur réponse.

– Oh ! mais !... La maison Limay recruterait-



elle désormais son personnel parmi les ours et les bêtes savantes ?

Sa voix restait moqueuse, mais c'est toujours par le même grognement peu amical qu'on lui répondait. Du coup, Arlette, qui était gaie jusque-là, sentit soudain la malveillance de leur attitude. Elle se fâcha tout rouge.

– Voyons !... Y a-t-il quelque chose qui ne va pas ?... Quand je vous parle, vous pourriez répondre !... Avez-vous quelque chose à me reprocher ?... Dites-le franchement ! Il ne peut y avoir qu'un malentendu entre nous, j'en suis certaine ! Et rien dans mes actes, rien dans ma conduite...

– Rien dans tes actes !... Rien dans ta conduite !... Hum !... hum !... protesta Mauricette.

Et Marie de conclure :

– Il fait bon entendre tes solennelles déclarations.

Arlette ne comprenait rien. Elle était abasourdie et les regardait avec stupeur.

Certainement quelque fait grave... une chose

qui lui avait complètement échappé, lui était imputable. Et si ses camarades adoptaient une telle attitude, il était probable que la patronne, M<sup>me</sup> Limay, se réservait de lui en parler.

Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

Elle décida de ne pas se mettre martel en tête à l'avance. Et dans l'attente de l'inconnu... du pire ! elle se remit au travail et ne dit plus un mot. Mais cela ne faisait pas l'affaire des ouvrières. Elles poussaient bien leurs grognements de temps à autre, mais sans effet appréciable.

– Il y en a des qui s'offrent un amoureux, soupira Marie.

Arlette, étonnée, releva la tête.

Ses compagnes, qui l'observaient à la dérobée, eurent peine à réprimer un éclat de rire.

– Il y en a des qui ont tous les bonheurs ! Après le mari, le joli garçon ! chantonna Mauricette.

Furieuse, la jeune femme se dressa.

Une seconde, les autres crurent qu'elle allait faire un éclat. Mais Arlette se rassit.

– Il y en a des qui sont des accapareuses et voilà tout ! déclama alors Gaby, d’une voix provocante.

Cette fois, c’en était trop ! Debout, croisant les bras, regardant tour à tour les trois moqueuses, celle qui se sentait ainsi visée sans en comprendre la raison, s’indigna :

– Ah ! mais !... En voilà assez !... Est-ce fini, ces coups d’épingle ?... M’expliquerez-vous ?... Oh ! et puis, tenez, je vous cède la place... Je m’en vais.

Comme elle faisait mine d’aller vers la porte, toutes trois se précipitèrent et la saisirent par le bras pour la retenir.

Dans ce mouvement, où elles abandonnaient enfin leur tenue rigide et leurs airs affectés, elles s’efforçaient en revanche de garder un sérieux réprobateur, ce qui paraissait assez difficile, d’ailleurs, à en juger par leurs bouches exagérément pincées.

– Hé oui !... Ce qu’on en dit !... expliqua l’une en réponse au regard interrogatif d’Arlette. On

sait bien que c'est ton droit.

– C'est ton affaire, bien sûr ! observa l'autre d'un ton qui semblait concéder une faveur. Nous sommes indiscrètes, mais pas méchantes au fond, tu sais !

– Te fâche pas, mon petit !... Calme-toi !...

– Et puis, cela ne devait pas être rigolo tous les jours avec un mari toujours en voyage... Je te comprends !

– Si tu trouves la bonne occasion, va, profite-en bien. On n'est jeune qu'un temps !... Tu as tellement été malheureuse, jusqu'ici !

Arlette écoutait ces ironiques protestations qui prenaient forme de condoléances exagérées et elle comprenait de moins en moins. Dans sa colère, elle ne retenait qu'une chose : on la soupçonnait... pis encore, on l'accusait d'avoir un amoureux !

Cette nouvelle injustice, s'ajoutant aux précédentes, lui fit mal ; son regard s'assombrit et elle faillit éclater en sanglots.

– Oh ! vous m'ennuyez, toutes les trois ! Je

n'ai pas d'amoureux, vous le savez bien. Et je mets au défi l'une quelconque d'entre vous de pouvoir dire qu'elle m'a rencontrée seule avec un monsieur.

– Eh ! parbleu ! fit Gaby, nous le savons bien... Cela n'empêche pas du tout que tu aies un amoureux, ma chère, que la chose te fâche ou non !... Ne nie pas !... C'est lui qui nous a prises pour confidentes, hier soir.

L'orpheline, abasourdie, les regarda l'une après l'autre.

– Lui ? fit-elle absolument stupéfaite. Qui ça, lui ?...

– Parfaitement, lui ? expliqua Mauricette. Hier soir, en ton honneur, il nous a payé l'apéritif au café de la Paix, ma chère ! Tu nous vois, toutes les trois, installées à la terrasse avec ton beau monsieur et sirotant un malaga à ta santé !

– Qu'est-ce que vous me chantez là !

– La vérité ! fit Marie Minars. Mais écoute, on va t'expliquer ça ; tu as rudement l'air de tomber de la lune !

– Comme si elle n’était pas au courant ! lança Gaby Varlette, qui aurait voulu éterniser ce quiproquo.

Mais chacune voulut donner des détails, si bien que la jeune femme finit par comprendre que ses trois camarades avaient été interrogées, la veille, à leur sortie de l’atelier, par un homme d’une trentaine d’années. Il leur avait posé de nombreuses questions sur M<sup>me</sup> Lussan, sur sa situation, sur la vie qu’elle menait, sur son mari, etc..., etc...

Arlette, sidérée, et croyant, conformément à ce que ses compagnes lui affirmaient, qu’il s’agissait d’un amoureux, put répondre, avec l’énergie de la sincérité, qu’elle ignorait de quel homme elles voulaient parler.

Son affirmation stupéfia les mutines, qui lui décrivirent en vain l’inconnu de la veille.

– Il est grand et maigre, voyons !

– C’est un assez beau garçon, avec des cheveux châtain foncé et des yeux gris... Tu l’auras sûrement rencontré plusieurs fois sur ta

route.

– Je ne crois pas... ou alors, je n'ai pas fait attention...

– Et tu n'as aucune idée ?... Cette description ne te dit rien ?

– Non !... Rien du tout.

Mais, tout en formulant cette dénégation, l'orpheline pensait à son beau-père.

– Quel âge a-t-il, ce monsieur ? s'enquit-elle à son tour.

– Oh ! vingt-huit ans environ... Pas davantage !

– Vous êtes sûres que ce n'est pas un homme de quarante ans, plutôt !

– Non, bien sûr !... Ou alors, il ne porterait pas son âge.

Comme l'orpheline soupirait, inquiète de cette imprécision, Gaby en fit la remarque.

– Tu penses à quelqu'un, toi, madame Lussan !... Il a quarante ans, le monsieur de tes rêves ?

Arlette fut tellement estomaquée de la supposition qu'elle en fit la grimace.

– Je pense à mon beau-père que ma mère aurait pu envoyer à ma recherche, avoua-t-elle, indignée.

– Ton beau-père ?

– Oui ! Et je vous affirme qu'il n'est pas le monsieur de mes rêves, loin de là !... Ah ! sapristi ! non !... Le désagréable personnage !

– Tu as peur de lui ? questionna Mauricette.

– Plutôt !... C'est un vilain oiseau, je vous assure. Je ne souhaite pas du tout le voir à mes troussees !...

Du coup, les trois ouvrières sympathisèrent avec Arlette.

– Oh ! tu sais, si on avait pu supposer qu'il fût ton beau-père, on n'aurait pas accepté son apéro...

– Mais rien ne dit que cet homme soit le parent de notre camarade, protesta Gaby, qui avait été séduite par l'invitation de l'inconnu. Il faut dire la vérité, ajouta-t-elle. Ce jeune homme



a été poli et bien convenable... Il n'a rien dit qui puisse nous choquer.

– Oui, avec nous, il a été parfait

– Un peu froid, tout de même, pour un amoureux.

– Ça, oui ! Ce n'est pas un homme expansif ! Il nous interrogeait, mais quant à laisser deviner ses intentions !...

– Moi, je l'ai trouvé très bien, déclara Marie Minars avec fermeté. Il est inutile de cacher ce que nous avons pensé sur le coup... Mauricette a résumé notre avis à toutes les trois : « Arlette a fait un beau chopin... Il est gentil, son amoureux ! » Voilà ce qu'elle disait et que nous approuvions toutes !

– Alors, conclut Arlette avec un pauvre sourire transi, ne parlons plus de lui et attendons... S'il s'intéresse à moi, il reviendra... Et si c'est M. Lebredel, je le retrouverai assez tôt sur ma route.

– Si c'est ton beau-père et qu'il te cherche noise, dis-le-nous ; on s'arrangera pour lui faire

une conduite de Grenoble dont il se souviendra...

– Ah ! sûrement ! On le lui fera payer deux fois, son apéro !

Les trois ouvrières, indignées à l'idée que leur bonne foi avait été surprise, ne souhaitaient plus que faire passer quelques mauvais moments au trop courtois monsieur.

La conversation en resta là, pour le moment ; mais, durant la journée, Arlette repassa maintes fois en sa mémoire tout ce que ses compagnes lui avaient dit au sujet de l'inconnu.

Quel était cet étranger qui avait interrogé sur elle les ouvrières de M<sup>me</sup> Limay ?

Un soupirant ?

Sage et pondérée, elle ne croyait pas qu'il pût s'agir d'un amoureux. Elle en était donc réduite aux conjectures.

Cependant, le soir, quand les jeunes ouvrières se séparèrent à la porte de la maison où était situé leur atelier de couture, Mauricette souffla quelques mots dans l'oreille de la petite M<sup>me</sup> Lussan.

– Tiens, le voilà, ton galant !... Sur l'autre trottoir, le grand brun qui te regarde avec tant de passion !

Arlette leva les yeux.

De l'autre côté de la rue, un homme très simplement vêtu, comme un modeste employé de bureau, sans recherche, mais néanmoins avec une correction de bon goût, la fixait, en effet.

La jeune femme perçut en éclair le regard dur qui la dévisageait froidement.

– Un bel homme, il n'y a pas à le nier ! admira Mauricette. Qu'en penses-tu ?

– Il m'impressionne avec son air glacial, répondit Arlette, toute saisie de l'acuité des yeux qui la toisaient.

– Mais tu sais qui il est ? interrogea Marie.

– Non, je ne l'ai jamais vu !

– Oh ! Il nous a parlé de toi et il te regarde...

– C'est possible, mais je vous jure que c'est la première fois que je le vois...

– Ça, c'est fort, alors ! Il te connaît, lui, si toi

tu l'ignores.

– Je vous affirme que je ne l'ai jamais vu avant ce jour ! répéta Arlette, qui était toute décontenancée par l'insistance des prunelles qui continuaient de peser sur elle.

– Abordons-le, puisque nous lui avons déjà parlé, proposa Gaby, qui aurait voulu en savoir plus long.

L'orpheline avait sursauté.

– Moi, je me sauve ! s'écria-t-elle, apeurée. Je n'ai pas du tout envie de faire sa connaissance.

– Mais non ! Viens avec nous... Es-tu bête ! Voyons, il ne te mangera pas !

– Non ! Non !... Bonsoir !... À demain.

Elle les quitta, craignant de les voir mettre leur projet à exécution.

– Il ne m'intéresse pas du tout, leur bonhomme ! bougonnait-elle en s'éloignant. Il a des yeux qui me font peur !

Et elle hâtait le pas comme si elle avait redouté que ses camarades courussent derrière

elle, pour la contraindre à faire la connaissance de l'inconnu.

Elle se rendait compte, d'ailleurs, que sa crainte était un peu puérile... Parce qu'un homme la regardait ce soir et qu'il avait parlé d'elle la veille, allait-elle se mettre martel en tête ?

– Un amoureux, qu'elles disent ?... pensait-elle incrédule. Non ! Avec une telle façon de dévisager les gens, on ne fait pas du sentiment !

Néanmoins, la chose était curieuse :

– Mais alors, que me veut-il, cet homme ? se demandait-elle. Pourquoi s'intéresse-t-il à moi ?

Elle devait longtemps se poser la même question...

Pour le moment, un peu gênée, baissant la tête et serrant contre elle son petit manteau, trop léger pour bien la défendre contre la bise qui pinçait, la jeune femme s'éloignait pendant que, sur le trottoir d'en face, une mince silhouette d'homme se profilait, suivant la même direction.

L'étrange aventure commençait...

Les jours suivants, à la même heure, Arlette

n'avait pas parcouru dix mètres, après avoir quitté ses camarades, qu'elle éprouvait cette sensation particulière des gens qui se sentent observés.

Apeurée, elle hâtait alors le pas, jetant un coup d'œil inquisiteur à droite, à gauche, avec l'angoisse de découvrir son singulier poursuivant.

C'était ce qui arrivait le plus fréquemment. Son regard inquiet était accroché au passage ; deux yeux dardaient leur fluide sur les siens et la jeune femme frissonnait, glacée par cette silencieuse présence, autant que par ce regard qui paraissait la transpercer.

– Que me veut-il, cet individu ? se demandait-elle, intimidée par la persistance de cette poursuite qui ne rimait à rien, puisque l'inconnu ne l'abordait pas. Je suis là, devant lui, comme l'oiseau que le boa couve du regard, pour l'envoûter, jusqu'au moment où il tombera dans sa gueule. Cela devient intolérable. Je ne lui ai rien fait, il me semble, à cet homme ! Si réellement c'est un amoureux, ainsi que le prétendent follement mes compagnes de l'atelier,

c'est un drôle d'amoureux, alors !... Sans compter qu'il manque bien son but, avec sa façon de me fixer... Je n'ai jamais aimé les énigmes ni les gens mystérieux, moi !

Cependant, comme l'inconnu ne l'approchait pas et ne cherchait pas davantage à lui parler, elle essayait de se rassurer.

– C'est un maniaque, ce beau garçon ! Il étudie l'effet d'un regard d'homme sur une jeune femme...

Et elle s'efforçait de n'en voir que le côté comique :

– Sûrement qu'il compte me fasciner comme le chat fait avec une souris ?

Cette supposition lui apparaissait ridicule et, quelquefois, elle riait de bon cœur.

Mais cette façon de se remonter le moral, comme elle disait ironiquement, n'atteignait pas toujours son but.

Un jour, elle eut l'occasion de le constater.

Son travail fini, elle avait quitté ses compagnes et elle rentrait chez elle

tranquillement, flânant presque. Ce soir-là, en effet, l'inconnu n'était pas devant la porte de l'atelier quand les jeunes ouvrières en étaient sorties et Arlette, se croyant débarrassée de ce personnage indésirable, se pressait moins que d'habitude pour regagner son logis.

Elle marchait lentement, l'esprit plus libre et le cœur plus léger, avec la sensation d'une délivrance.

– Il finira par se lasser, se disait-elle, avec satisfaction.

Tout à coup, sur son épaule droite, elle sentit trois petits coups... des coups discrets, comme ceux de quelqu'un qui désire attirer l'attention.

La surprise mit en elle une sorte de faiblesse. Les heurts, si légers qu'ils fussent, avaient traversé son être et mis en éveil tout son système nerveux.

Avant même de savoir quelle personne se trouvait derrière elle, l'ouvrière avait l'intuition que c'était l'étranger.

Un peu troublée, elle tourna la tête.



Ses prunelles rencontrèrent le regard froid qu'elle connaissait si bien.

Elle eut comme un éblouissement, ses oreilles bourdonnèrent et une sorte de vertige la saisit tout entière.

– Votre sac est ouvert, madame !...

Le ton glacial, comme les yeux !

Elle recueillit ces mots, dont chaque syllabe frappait en elle quelque cellule particulièrement sensible, et elle remercia, avant même d'avoir vérifié si l'affirmation était exacte :

– Merci, monsieur... Merci bien !... fit-elle, d'une voix blanche.

Puis, abaissant son regard, elle ferma alors le malencontreux sac.

L'inconnu la regardait toujours, sans rien perdre de sa sévérité, et comme s'il s'efforçait de lire en elle... pour deviner ses réactions, peut-être.

Bras et jambes coupés, la jeune ouvrière restait bouche bée, lente à se remettre en route.

– Merci, balbutia-t-elle encore.

Et, faiblement, elle pirouetta sur ses souliers, pour reprendre sa marche.

Mais, avant qu'elle eût fait un pas en avant, la voix masculine articula derrière elle, d'un ton de froide politesse :

– Au revoir, madame !

– Au revoir ! fit-elle, dans un sursaut, comme si ce bonsoir eût contenu un avertissement pour les jours suivants. La menace d'ailleurs se précisa, car l'homme ajouta, avant de s'éloigner :

– Nous nous reverrons bientôt, madame !

Elle reçut ces mots sans les percevoir...

Comme en bloc, ils étaient rentrés dans son entendement.

Tout en continuant son chemin, elle reprit peu à peu ses esprits. Alors, seulement, elle songea :

– Au revoir ?... Mais je ne tiens nullement à le revoir, cet homme !... Il aurait bien pu me demander mon avis là-dessus... « Nous nous reverrons bientôt ? »... Il a tôt fait de prendre des décisions, le beau monsieur... J'y mettrai bon ordre... s'il le faut !... Ah ! mais !

Par une volte-face assez habituelle aux personnes douces, c'est maintenant qu'elle réagissait et que la colère la prenait :

– Ce qu'il peut m'agacer, celui-là, avec ses grands airs... « Au revoir, madame !... » De quel ton hautain m'a-t-il jeté ces mots !... C'était comme une leçon qu'il me donnait... mes merci ne suffisaient donc pas ? Je lui devais aussi un au revoir !

Elle était complètement de mauvaise humeur et c'est justement ce soir-là que sa concierge l'interpella, comme elle passait devant la loge :

– Madame Lussan !... Madame Lussan !... Voulez-vous entrer deux minutes ?... J'ai quelque chose à vous dire.

– Ah !... Eh bien !... me voici...

– Asseyez-vous donc... On est venu pour vous.

– Oh !... Qui cela ? interrogea-t-elle, presque agressive devant cet *on* chargé d'impondérables inquiétants.

– Il faut que je vous prévienne ; c'est un monsieur qui est venu tantôt. Oui... Un grand

monsieur, dans la trentaine, qui m'en a posé de ces questions !... des questions sur votre compte.

Arlette s'assit. Elle avait subitement la prescience qu'il allait encore s'agir de l'inconnu et que, pour en connaître davantage, elle ne devait pas brusquer la concierge.

– Quel genre d'homme ?... s'informa-t-elle...  
Un homme d'affaires ?... Un notaire ?

– Oh ! non !... Il m'a plutôt fait l'effet... Je ne sais, moi !... Un policier, peut-être, avec ses façons de demander des renseignements...

– Un policier ? fit Arlette, interloquée.

– Oui ! On dirait... Si vous saviez tout ce qu'il m'a posé de questions !

– Sur quoi ?... Pas sur moi, bien sûr ?

– Au contraire !... M<sup>me</sup> Lussan par-ci, M<sup>me</sup> Lussan par-là ! Je n'avais même pas le temps de répondre, tant il parlait vite.

– Mais, enfin, que demandait-il ?

– Ma foi... Depuis combien de temps vous demeuriez ici ?... Où étiez-vous, auparavant ?...

Quelles personnes vous recevez ?... Vous arrive-t-il souvent des lettres ?... D'où proviennent-elles ?... Un tas de renseignements, quoi !... Je n'arrivais pas à placer un mot !

– Vous lui avez répondu, cependant ?

– Dame, oui ! Il était poli, cet homme ! Seulement, je lui ai fait observer que je n'ai pas qualité pour répondre au premier venu qui m'interroge sur un locataire... Ça nous est même interdit, à nous autres, concierges.

– Je l'espère bien !

– Alors, quand il a vu que je ne voulais pas parler, il a tiré un billet de son portefeuille et il me l'a mis dans le creux de la main... Cinquante francs, c'est une somme ! J'en étais gênée !

Sous les réticences de la femme, l'orpheline sentait venir l'aveu.

– Ce billet vous a délié la langue, je parie ? demanda-t-elle, un peu sèchement.

L'autre eut un geste d'impuissance.

– Cinquante francs !... Ça ne se repousse pas ! fit-elle avec sincérité. J'ai réfléchi que je n'avais

aucun mauvais renseignement à donner sur vous... Donc, je ne pouvais pas vous nuire... Le monsieur a vu que j'hésitais... Il a insisté... « Répondez franchement, faisait-il. Dites-moi la vérité ! Vous n'aurez rien à y perdre !... »

– Et, naturellement, vous avez dévidé tout un chapelet sur moi.

– Ah ! non ! protesta la bonne femme. Je n'ai dit que des choses sans importance... seulement pour mériter le billet que je n'avais pas envie de lui rendre... Il était forcé de m'arracher les mots... et, encore, parce qu'il me regardait... avec des yeux qui fixaient les miens tellement que j'en avais peur.

– Ce n'était pas suffisant, madame Vaillard, pour raconter sur votre locataire des choses qui ne regardent qu'elle... Je suis seule juge pour décider si je dois les taire ou les rendre publiques.

Arlette mettait une telle animation pour protester, ses joues se coloraient si vivement, que la concierge crut devoir se justifier et fournir ses raisons.

– Ne vous fâchez pas, ma petite dame ! À ma place, vous auriez fait comme moi, j’en suis sûre ! Mais pensez donc... Je vous dis, moi, que c’était un policier... Comprenez-vous ?... Faut être gracieux avec ces gens-là... Surtout avec celui-ci... Il a une de ces façons de vous regarder qui en dit long ! Il n’y a pas moyen de bouger ! On est glacé...

Arlette ne répondit pas. Elle songeait au trouble que faisait naître en elle certain regard glacial et elle comprenait l’émotion de la bavarde.

Celle-ci poursuivait :

– Je suis d’avis, moi qui vous parle, qu’il m’aurait emmenée au poste de police si j’avais refusé de répondre... Ce ne sont pas des choses à faire à une pauvre et honnête femme comme moi. Ah ! non. Pour sûr que j’étais dans mes petits souliers... Aussi, quand il m’a eu mis dans la main le petit fafiot bleu, j’ai pensé que ce devait être quelqu’un de sérieux... quelqu’un qui vous souhaitait du bien... Un de vos amis, certainement !

– Peut-être un amoureux ? fit railleusement Arlette.

Mais l'ironie échappa à la narratrice.

– Peut-être bien !... J'y avais songé, si je n'osais pas vous le dire !... Il s'inquiétait tant de la vie que vous meniez... de celle d'hier comme de celle d'aujourd'hui !... Je sentais qu'il regrettait, cet homme, que je ne puisse lui donner des détails sur votre passé. J'ai dû lui affirmer que vous ne receviez pas de lettres... Je ne pouvais rien dire de plus, il aurait fallu que j'invente !

– Oui. Eh bien ! une autre fois, madame Vaillard, vous me ferez le plaisir de refuser tout renseignement sur mon compte... avec ou sans gratification ! Vous n'avez pas réfléchi que cet homme pouvait être un cambrioleur ou un assassin ?... Vous seriez bien avancée avec vos bavardages... Les gens qui ont de mauvaises intentions savent se faire aimables pour mieux duper.

Et, cette flèche lancée, la jeune femme monta dans sa chambre sans écouter davantage la



concierge qui psalmodiait :

– C’est-il Dieu possible !... Faire tant de chichis pour quelques bons renseignements que j’ai fournis sur elle. Ah ! Qu’il revienne, le curieux ! Vous pouvez être sûre que je vous l’enverrai directement pour se renseigner !

Après cette altercation, on devine en quelles dispositions d’esprit se trouvait la petite M<sup>me</sup> Lussan lorsqu’elle se retrouva chez elle, porte close.

Lançant son chapeau sur le lit, mécontente de sa concierge et inquiète de cet espionnage, elle se laissa tomber avec accablement sur le fauteuil. Accoudée, la tête dans ses mains, elle réfléchissait, cherchant une lumière indicatrice dans tout ce chaos.

L’homme de la rue des Petits-Champs... l’homme énigmatique qui, depuis deux semaines, la suivait pas à pas dans la rue, l’homme était venu chez elle !

Sans se soucier de ce que pouvait supposer sa concierge, il prenait ouvertement, sur elle, des

renseignements !

Il s'occupait d'elle... officiellement, en quelque sorte ! Le doute n'était plus possible à cet égard !

Ce que ses camarades d'atelier lui avaient dit était exact : c'était bien à elle que l'inconnu s'intéressait... À elle seule !

Parce qu'avant ce jour, il ne s'était jamais approché d'elle et qu'il se contentait de la regarder à distance, la jeune veuve avait cru que ses compagnes exagéraient les choses. Aujourd'hui, après l'enquête faite à son domicile, il ne pouvait plus y avoir d'équivoque.

– Un policier ? supposait la concierge. Un policier ?

Que cherchait-il, alors ? Que désirait-il savoir ?

Et qui donc le faisait agir, le poussait à sonder la vie de l'isolée ?

Enfin, pour quoi faire ?... Dans quel but ?

Autant de questions que la jeune femme devait laisser sans réponse et dont la solution était peut-

être à redouter.

À force de retourner le problème dans sa tête, voilà qu'une sorte d'affolement la prenait ; instinctivement, sa pensée évoquait Anatole Lussan.

Le vieillard était mort ; mais avait-il toujours mené une existence régulière ?

André Montel tenait de lui des précisions favorables ; mais il y a des hommes qui savent si bien farder la vérité !

Lussan possédait un casier judiciaire en bon état ; le dessinateur s'en était assuré. Mais le fait de n'avoir subi aucune condamnation ne s'opposait nullement à ce qu'il eût commis quelque délit dont on lui demanderait compte actuellement.

Le décès met fin aux poursuites, on le sait ; mais cela ne supprime pas le crime, si crime il y a, et la veuve pouvait être inquiétée !

Ce fut à partir de ce jour, dans le cerveau d'Arlette, une sorte de crainte, pour ne pas dire de terreur, d'autant plus vive que l'imagination

avait licence de broder tout à son aise.

Le hasard allait bientôt lui fournir des précisions troublantes. Ses doutes allaient être confirmés... en partie du moins !

Un matin, en effet, un agent de police apporta pour elle une convocation : M<sup>me</sup> Anatole Lussan, née Arlette Dalimours, était invitée à se présenter au commissariat du quartier pour y fournir des renseignements relatifs à son mariage.

Au bas de la feuille, ces mots étaient ajoutés à la main : « Prière d'apporter le livret de famille. »

Arlette fut bouleversée par cet appel. On n'aime guère, en général, entrer en relations de service avec ces messieurs de la police. Mais, depuis quelque temps, la pauvre gosse redoutait une mesure de ce genre ; l'assiduité à la suivre de l'inconnu qui s'attachait à ses pas, l'enquête poursuivie à son sujet, les questions posées à sa concierge, tous ces menus faits devaient avoir leur dénouement.

Cependant, comme la jeune femme se sentait irréprochable, elle s'efforça de ne pas s'affoler.

La convocation portait le mot « urgent » et elle jugea qu'il était préférable de ne pas remettre au lendemain. Quand un souci étreint l'âme, le mieux n'est-il pas d'en finir, le plus vite avec ce qui peut le causer ?

Tout d'abord, elle décida de voir les Montel au lieu de se rendre à son atelier. Avant de passer au commissariat, elle sentait la nécessité de consulter André.

Du bureau de poste le plus près, Arlette téléphona à M<sup>me</sup> Limay qu'elle ne pouvait aller à son travail ce jour-là et qu'elle la priait de l'excuser.

Pour expliquer son absence, elle dut fournir quelques détails.

Au bout du fil, sa patronne prit assez mal la chose, puisqu'il est d'usage de toujours considérer le pire quand il s'agit des autres.

– Oh ! oh !... Seriez-vous en conflit avec les lois et les règlements ? lui demanda-t-elle assez sèchement.

– Je ne le pense pas !... répondit en riant

l'ouvrière. Je ne vois pas du tout ce que l'on me veut.

– Vous vous serez mêlée de quelque mauvaise affaire.

– Certainement pas ! Je n'ai fait aucun mal jusqu'ici et je n'ai nulle intention d'en faire... Ma conscience est en paix.

Mais, contrairement à son affirmation, Arlette éprouvait une vive inquiétude et elle n'était pas aussi sûre qu'elle le disait d'être absolument sans reproche.

En sa mémoire, elle se représentait l'article de journal qui l'avait lancée sur la voie conduisant vers Anatole Lussan. Les étrangères dont il s'agissait n'avaient-elles pas été poursuivies et leurs mariages annulés ?...

Tout à son extravagant projet, la jeune fille n'avait pas suivi l'affaire ; elle ignorait donc et l'extension et les sanctions prises.

Une fois le but indiqué par ce qu'elle nommait un providentiel hasard, la poursuite de ce but s'était effectuée naturellement, lui semblait-il...

Alors ?...

Alors ?... Rien ne sert de tourner et retourner dans sa tête une série d'arguments contradictoires !... Tout au plus peut-on rechercher un avis autorisé, celui d'une personne compétente... plus éclairée tout au moins !

André Montel possédait des moyens d'appréciation... des lueurs sur les faits auxquels il avait été mêlé plus intimement. C'est pourquoi Arlette, tout de suite, avait tenu à aller le trouver.

Mis au courant de l'affaire, le dessinateur marqua d'abord du déplaisir.

– Je n'aime pas bien cela, dit-il, le sourcil froncé.

Puis, voyant l'inquiétude de la jeune veuve, il fit marche arrière et s'efforça de la rassurer.

– Oh ! Je suis persuadé que vous n'avez rien à redouter ! Mais les fouinasseries policières sont toujours ennuyeuses. Un conseil, Arlette : gardez votre sang-froid ; répondez avec calme et en toute sincérité aux questions qui vous seront posées, c'est le seul moyen de ne pas compliquer les

choses. Vous éviterez ainsi tous les ennuis que les hésitations et les contradictions apparentes font naître. Conte simplement votre histoire... sans plus... et n'en démordez pas ! L'évidence de votre bonne foi ne pourra manquer d'apparaître dans le ton même de votre voix.

L'orpheline ne discuta pas ces sages conseils ; mais elle n'était qu'à moitié rassurée quand, quelques heures plus tard, elle se présenta dans le bureau du commissaire.

Elle éprouvait cette sensation physique désagréable qui est particulière à ce genre de visite. Même lorsqu'on n'a rien à redouter, l'endroit semble hostile, comme s'il possédait une tristesse spéciale et une odeur de misère qui lui soient propres...

Le gardien de service la toisa et sans doute la jeune fille lui plut-elle, car il fit l'avantageux, tout en parcourant des yeux la convocation qu'elle tendait.

Ce fut M. le commissaire qui s'occupa, en personne, de l'affaire. Et, pour la pauvrete, cela n'était guère plus rassurant.



Arlette, en pénétrant dans la pièce où ce gros personnage se tenait, s'attendait à trouver son habituel poursuivant.

Ne le voyant pas, elle songea qu'il pouvait jouer son rôle sans être présent, ce jour-là... À moins qu'il ne se montrât au cours de l'entretien.

Malicieusement, elle avait échafaudé quelque scène ironique au cours de laquelle elle ferait ressortir la maladresse, le manque de discrétion, et même l'exagération du policier qui la filait depuis quelques jours...

Son attente devait être déçue ; l'interrogatoire commença et se poursuivit, sans que l'énigmatique personnage apparût.

– Voyons, madame, commença le policier. Vous êtes bien Arlette Dalimours, femme Anatole Lussan, née à Battenville, le...

Il énumérait tous les détails de son état civil.

– Oui, monsieur, c'est bien moi, répondit Arlette, impressionnée. Voici mon livret de famille.

Timidement, elle tendait le précieux cahier,

tant de fois feuilleté au début de son mariage.

– Bon !... Voudriez-vous me dire dans quelles circonstances vous vous êtes mariée... Pourquoi ?... C'est-à-dire, dans quel but ?

L'interrogée eut un battement de cœur, mais se rappelant les conseils de Montel, elle s'efforça de surmonter son trouble.

Son beau regard limpide fixait le commissaire avec crainte et respect.

– Ce sont des raisons d'ordre intime, monsieur, que vous me demandez là ; est-il nécessaire que j'entre dans de tels détails ?

– Il le faut, j'ai besoin de savoir comment vous vous êtes mariée.

– Tout simplement, monsieur, parce que j'ai voulu entrer en possession d'un héritage qui ne devait m'appartenir qu'à dater du jour où je me marierais... et aussi parce que, ayant dû quitter la maison de mes parents, ma mère affectait de voir en moi une dévergondée... J'ai voulu montrer que j'étais résolue à mener une existence digne...

– Vous êtes Française ? interrompit-il.

– Oui.

– Née en France ?

– Oui.

– Et Lussan ? Comment l’avez-vous connu ?

Subitement, Arlette entrevit toutes les complications qu’elle allait soulever, si elle disait la vérité... André pouvait être mêlé inutilement à l’affaire ; il en résulterait peut-être beaucoup d’ennuis pour lui.

Alors, bien que le dessinateur l’eût autorisée à ne rien cacher de son intervention, elle résolut de ne pas livrer complètement l’histoire de son mariage.

– Je connaissais Lussan, fit-elle hardiment. C’était un vieil ami et je ne lui avais pas caché tous mes ennuis... C’est lui qui a eu l’idée de cette union...

En affirmant une chose qu’elle savait être fausse, la jeune fille calculait que personne ne pouvait la prendre en défaut. Le seul être en état de le faire était mort et son indulgence, d’ailleurs, lui aurait été acquise, s’il avait été présent.

– Cher vieil ami, pardonnez-moi ? pensait-elle, avec une sorte de ferveur émue à l’adresse du disparu. Vous auriez bien compris, vous, n’est-ce pas ?...

Pendant quelques secondes, le silence régna dans le bureau.

Le commissaire parcourait le dossier d’Arlette, étalé devant lui.

– Voyons, est-ce bien tout ? Française, majeure, libre... résumait-il. Je cherche le délit...

– Comment... le délit ?... interrogea vivement Arlette, ahurie. Voyons !... Avais-je le droit de me marier ?... Et, le faisant, ai-je porté tort à qui que ce soit ?... Y a-t-il des lois qui fixent des limites aux femmes qui choisissent un époux ?... Je vous jure que je me suis renseignée et qu’on ne m’a indiqué aucune impossibilité. Dites-moi vite quelle faute j’ai commise ?

L’homme parut réfléchir. Au bout d’un instant, il reprit :

– Ouais !... Évidemment... Si tout s’est bien passé, ainsi que vous le prétendez... Bien sûr !...

Les âges peuvent paraître extravagants...

Puis, raffermissant sa voix :

– Vous comprendrez toutefois, madame, que mon devoir m'impose certaines vérifications... S'il y a lieu, je vous convoquerai à nouveau... Vous pouvez vous retirer... Je vous remercie.

En se rendant à son logis, Arlette se trouvait soulagée.

– Au fond, se disait-elle, je l'ai convaincu, cet homme ; j'en suis persuadée. Mais il ne peut, à la légère, avoir l'air d'abandonner une recherche. Je suis bien certaine qu'il ne me convoquera plus. Affaire Lussan, affaire classée !... Ouf !... Et, maintenant, il faut écrire aux Montel pour leur rendre compte de cette entrevue.

Arlette se dirigea vers un magasin de papeterie, pour acheter une pochette de papier à lettres. Lorsqu'elle en sortit, ses yeux se portèrent à quelques mètres d'elle, sur le bord du trottoir, et elle sursauta : l'inconnu était là !

– Lui !... fit-elle, toute frémissante d'émoi. Encore lui !... Alors, ce n'est pas fini, cette

enquête !... Oh !...

Toute sa quiétude tombait d'un coup.

La poursuite recommençait... L'énigmatique personnage était toujours là... semblant attendre...

Elle était si troublée qu'elle s'éloigna machinalement, sans plus penser au petit mot qu'elle voulait écrire aux Montel et pour lequel il était nécessaire qu'elle entrât au bureau de poste voisin.

Tout lui semblait tourner autour d'elle et, sa pensée abolie, presque dans l'inconscience, elle allait de l'avant, enfilant les rues l'une après l'autre, sans se rendre compte de son trajet.

« L'homme était revenu... Il marchait derrière elle... » C'était tout ce qui dominait dans son pauvre cerveau, surexcité par tant d'émotions, depuis le matin.

Elle marchait, ne voyant rien, n'entendant rien...

Un taxi s'arrêta pour la laisser passer et elle traversa la rue, sans se rendre compte qu'il avait freiné à temps pour ne pas l'écraser. Mais au

moment où elle le dépassait transversalement, une autre auto se présentait dans le même sens, doublant le premier véhicule...

Infailiblement cette seconde voiture, lancée à fond de train et ne pouvant stopper d'un coup, devait renverser la jeune fille.

À cette minute suprême, celle-ci vit le danger et, incapable d'un réflexe de recul, elle se raidit sur place.

– Ah ! fit-elle seulement, dans un cri d'effroi, en portant les mains à ses yeux pour ne pas voir venir l'horrible choc.

Mais une main forte s'était abattue sur son épaule et l'avait tirée en arrière, la renversant presque pour mieux assurer sa sécurité... Ce fut si précis que l'auto dangereuse la frôla, sans lui faire de mal.

– Eh bien ! la petite dame ! cria le chauffeur de taxi, émerveillé. C'est-il que vous avez des envies de suicide ? Pour une fois, vous pouvez vous vanter de l'avoir échappé belle !

Arlette n'entendait rien. Elle se laissait

ramener vers le trottoir, les jambes fauchées et presque inanimée.

Un banc se trouvait là, fort à propos. L'homme qui lui avait sauvé la vie l'y conduisit.

– Allons, madame Lussan, vous devriez faire attention. L'heure du châtement n'a pas encore sonné pour vous !

Elle ne distingua pas le sens des mots ; la voix ne lui rappelait rien et ses forces nerveuses étaient à bout.

Cependant, à son nom, elle avait ouvert les yeux... Elle vit un visage assez près du sien... Une stupeur lui lia la langue, bien qu'elle eût voulu crier son épouvante...

Elle reconnaissait l'homme qui venait de la tirer de ce mauvais pas, sans qu'elle eût conscience de ce qui s'était passé réellement.

Les yeux agrandis, elle le regarda la quitter, puis s'éloigner.

– Lui !... Ah !

Mais elle ne comprit pas qu'il lui avait sauvé la vie et elle éclata en sanglots, simplement parce



qu'il avait prononcé son nom en se penchant vers elle et qu'elle en était épouvantée.

À partir de ce jour, sans juger utile de cacher davantage sa poursuite, l'inconnu se trouva chaque soir à la porte de l'atelier au moment où les ouvrières en sortaient. Il ne prenait même plus la peine de se tenir sur le trottoir d'en face. Il guettait les jeunes filles sur le seuil même de l'immeuble où elles travaillaient.

Arlette en était quotidiennement bouleversée. Elle en arrivait à hâter le pas, et à courir presque, pour échapper à l'obsession que lui causait cette présence continuelle et inlassable.

Arrivée à la maison, elle se précipitait dans l'escalier et le gravissait comme si quelque diable fourchu l'eût poursuivie. Et même, à peine était-elle rentrée qu'elle fermait sa porte à clé, par crainte que l'énergumène ait le front de la suivre jusque chez elle et de vouloir entrer...

Décidément, la pauvre Arlette ne trouvait pas, sous son titre de madame, la sécurité et l'indépendance dont elle avait rêvé !

En dehors des menus avantages que son célibat effectif lui rapportait, elle ne rencontrait guère de satisfactions appréciables dans l'état de femme mariée. Peut-être n'eût-elle pas réfléchi à cette déception, sans le rappel constant et régulier de cet homme s'attachant à ses pas. Mais, en semblable circonstance, comment ne pas se rendre compte qu'une épouse sans mari n'est guère mieux avantagée qu'une femme célibataire ? Un nom ne suffit pas pour défendre une jeune veuve contre les importuns !

Un jour, elle crut avoir trouvé l'explication de cette présence d'homme derrière ses talons.

– J'y suis ! s'exclama-t-elle avec joie. Ma mère ou M. Lebredel ont chargé quelque agence de me faire épier... Et, comme cela se produit bien souvent, l'imbécile chargé de cette surveillance discrète met les pieds dans le plat.

La supposition était vraisemblable et Arlette ne put s'empêcher de rire.

Malheureusement, son esprit poursuivit le cycle de ses réflexions et son rire juvénile se figea en une grimace.

– Pour quelles fins me ferait-on filer ? se demanda-t-elle.

Ce ne devait pas être pour lui venir en aide...  
Vraisemblablement non !

– Alors !...

Plus elle suivait ce raisonnement, et plus elle comprenait qu'elle faisait fausse route. Seule, une chose demeurait certaine : on l'avait appelée au commissariat pour fournir des explications et on l'avait prévenue que ses réponses seraient vérifiées.

Donc, tout présageait que son poursuivant était un policier qui continuait l'enquête commencée.

Elle ne savait pas diriger ses suppositions dans un autre sens, puisque tout ce qu'elle envisageait d'autre s'avérait impossible.

Un policier !... C'était presque certain !

Pourquoi se tracasser, alors ? Quand le bonhomme aurait fini de la suivre, elle ne le verrait plus !

Mais il y a toujours une large marge entre une décision et sa réalisation.

Quoiqu'elle en dît, elle n'arrivait pas à vaincre la peur que l'inconnu lui inspirait. Les yeux durs qu'il posait sur elle la glaçaient totalement.

Sur le coup, terrorisée par sa présence, elle ne parvenait pas à se ressaisir et elle s'affolait. Puis, lorsqu'il n'était plus là, elle se révoltait.

– C'en est trop !... Il faut que cette poursuite prenne fin... Ou bien que je sache ce que cet homme me veut... Ensuite, je trouverai bien un moyen de me débarrasser de lui... Mais comment m'y prendre pour savoir ?

Et elle passait en revue les divers procédés que son cerveau en effervescence lui suggérait.

Il n'en était guère qui fussent vraiment à sa portée !

L'aborder, lui signifier ce qu'il y avait d'incorrect et d'intolérable dans son attitude ?...

L'attendre, ne point le fuir, afin qu'il se crût ainsi autorisé à faire connaître ses intentions, quelles que fussent celles-ci ?

Loin de lui, elle inclinait vers une solution énergique :

– Ce qu’une jeune fille ne peut faire, – adresser la parole à un homme, par exemple, – une veuve y est autorisée !

Elle se croyait décidée en ce sens.

– J’aborderai mon poursuivant et j’exigerai de lui des explications !

Néanmoins, son ardeur était freinée quand elle envisageait l’accueil qu’il pouvait lui faire...

Si elle se trouvait en présence d’un violent ?... D’un homme mal élevé ?... D’un policier sans vergogne ?... Ou pis, d’un de ces messieurs douteux qu’il est coutume d’appeler un gars du milieu !... Il y en a, paraît-il, dans la police secrète.

La pauvre se sentait soudain beaucoup moins vaillante et ses belles résolutions fondaient comme de la glace sous un soleil d’été.

Alors, ayant tourné et retourné le problème vingt et trente fois dans sa tête, elle fut sans courage pour conclure.

À tout cet effort... inutile peut-être ! elle préférait encore laisser faire... Timidement,

comme les faibles ou les hésitants, elle s'en remettait à la Providence du soin de l'éclairer, de la diriger et de la conduire en son destin !

C'est généralement de cette façon que les humbles, ayant peu d'ardeur au combat, laissent agir les malhonnêtes gens et sont victimes des audacieux. Combien de ces derniers ne font que profiter de l'apathie de ceux que la lutte effraie !

Un soir, les Montel se rendirent avec leur jeune amie à une fête de quartier.

Pendant deux heures, ils déambulèrent de baraque en baraque, écoutant les boniments, riant aux joyeuses reparties des parades, s'arrêtant devant les manèges aux lumières multipliées, prenant leur part enfin de ces mille réjouissances populaires qui, de tout temps, ont attiré les foules.

Arlette était gaie comme rarement cela lui arrivait, mais comme il aurait été naturel qu'elle le fût toujours à son âge.

Deux fois déjà, Francine l'avait entraînée avec les enfants sur les montagnes russes, aux courbes impressionnantes, et la jeune fille, qui n'avait

jamais été à pareille fête, babillait joyeusement.

Les soucis, pour l'instant, étaient abolis de sa mémoire et elle se livrait tout entière aux plaisirs du moment.

– Votre ressort de gaieté est remonté, petite fille ! avait observé André, qui se réjouissait véritablement de cette allégresse inusitée.

Ils étaient arrivés auprès d'un dancing en plein air, qu'un comité des fêtes, soucieux de distraire ses souscripteurs, avait installé à un carrefour, à proximité de quatre grands cafés dont les chaises débordaient jusque sur la chaussée.

Durant quelques instants, le petit groupe des trois amis assista aux trémoussements des couples. C'est généralement un spectacle assez pittoresque, chaque danseur ayant sa manière à lui de mener le pas et de comprendre le rythme.

Tout à coup, André se rappela qu'il avait auprès de lui deux jeunes femmes qui, peut-être, mouraient d'envie de participer à la danse.

– Ça te tente, Francine ? Si tu veux, faisons une valse ? proposa-t-il d'abord à sa femme.

Mais celle-ci se déroba :

– Oh ! ma foi, non ! J'ai les jambes lourdes ; nous avons déjà beaucoup marché... Tu sais, d'ailleurs, que je n'aime pas danser... Invite plutôt Arlette, c'est de son âge, à la pauvre gosse !

Le dessinateur, bon enfant, se tourna vers leur jeune compagne.

– Alors, petite madame... Voulez-vous me faire l'honneur ? Justement, on annonce un fox-trot.

– Danser ? répondit l'invitée, dont les yeux brillaient d'envie. Mais je ne sais pas, mon bon ami. Vous pensez bien qu'à Battenville, ma mère ne m'a jamais fait donner de leçons.

– Comment, tu n'es jamais allée au bal ? s'étonna Francine.

– Ma foi, non !... Maman n'aurait jamais permis que j'assiste à un bal ordinaire... Pense donc : la fille du pharmacien ! Et comme, d'autre part, c'est elle qui allait aux fêtes mondaines, je n'ai pas eu vraiment l'occasion d'apprendre à



danser correctement.

– Alors, raison de plus pour faire un commencement, insista André généreusement. Venez, je vous guiderai.

– Vas-y, ma mie, encouragea Francine. C’est encore une revanche qui s’offre à toi.

– Une revanche ?... Ah ! oui, en effet.

Et, prenant le bras que son compagnon lui présentait, elle ajouta :

– Tant pis pour vos pieds, André. Si je vous les écrase, mon pauvre ami, vous l’aurez voulu !

– Mais non, ça va très bien marcher. Vous allez voir !

Arlette était assez souple et André suffisamment fort pour que le fox-trot choisi fût exécuté convenablement.

Les yeux fermés, riant de ses maladresses, la petite ouvrière éprouvait une joie franche, cordiale.

Quelle détente agréable pour elle ! Et si nécessaire, après toute la grisaille des mois

précédents !

La danse terminée, le couple revenait vers Francine, lorsque la cavalière, subitement, devint lourde au bras qui l'entraînait. Ses pieds semblaient s'être arrêtés, cloués au sol.

Croyant à un étourdissement comme les femmes en ont souvent, après avoir tourné en dansant, André avait ralenti son allure.

Mais il la vit, pâle et atterrée. Ses yeux, agrandis, fixaient la foule dans une sorte d'hypnose.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? s'inquiéta-t-il.

– Rien !... Mais, venez, venez !... Partons vite !...

Surpris, il chercha au loin, instinctivement, dans la direction du regard de sa compagne.

Il ne vit rien qu'une masse compacte de spectateurs qui regardaient danser, le sourire aux lèvres, dans une attitude de détente indiscutable.

– Partons, partons vite ! répétait Arlette qui, cette fois, entraînait elle-même ses amis vers un autre coin.

– Alors, quoi, tu n’es pas contente ? s’étonnait Francine en la suivant, sans comprendre.

– Oh ! si ! C’était amusant ! Et j’étais si heureuse !... Trop ! Ça ne pouvait pas durer !

André, qui avait prolongé en vain son inspection, les rejoignit.

– Qu’est-ce qui vous fait fuir, Arlette ? interrogea-t-il, un peu soupçonneux. Vous avez eu peur ?... Quelqu’un était là que vous ne voulez pas rencontrer ?

En parlant, il scrutait son mince visage transi.

La jeune femme ne répondit pas tout de suite.

Elle gardait le souvenir de deux yeux sombres qui avaient foudroyé les siens et elle frémissait à l’idée d’avoir frôlé plusieurs fois, en dansant et sans le voir, le terrifiant inconnu qui la pourchassait.

Cependant, comme André insistait, elle dut lui répondre.

– Oui, avoua-t-elle, gênée, un inconnu me fixait avec insistance... Ce n’est rien, je le sais bien, mais j’ai craint tout à coup qu’il ne vienne

m'inviter... Je n'aurais pas voulu danser avec lui.

– À mon bras, petite fille, vous n'avez rien à redouter, reprocha le dessinateur, que l'explication ne satisfaisait pas. Dites-moi, quel est cet homme qui oserait vous inviter sans vous avoir été présenté ?

– Oh ! je n'affirme pas qu'il l'aurait fait ; je dis seulement que j'ai craint qu'il ne le fasse.

– Soit ! Mais ne jouons pas sur les mots, insista-t-il. Quel est cet homme ?

Il s'attendait à embarrasser la jeune fille et à la voir rougir. Il n'en fut rien.

L'étrange pâleur de celle-ci persista sur ses traits, pendant qu'elle le regardait, sans aucune gêne. Mieux même, elle put lui donner, sans hésitation, cette assurance formelle :

– Je ne le connais pas, André... Seulement, il ne m'est pas sympathique, voilà tout !

Et, comme le mari de Francine continuait de la dévisager avec suspicion, elle lui sourit amicalement :

– Ne vous mettez pas martel en tête, mon ami.

Je suis une grande sauvage et il y a, dans ces fêtes populaires, un tas de messieurs avec lesquels je ne voudrais pas danser.

– Évidemment, convint-il. Néanmoins, ce n'était pas une raison pour fuir, comme si vous aviez le feu à vos trousses. Vous m'avez inquiété, enfant terrible !

– Une autre fois, je serais plus réfléchie, promit-elle simplement, pour en terminer avec ce sujet qui l'horripilait.

Elle n'était pas très certaine d'avoir convaincu André ; mais ce qu'elle ne voulait pas, surtout, c'est que le mari de Francine connût l'histoire tout de suite... Vif et chevaleresque comme il l'était, il n'aurait pas manqué, courageusement, de rejoindre le quidam et de l'interpeller. Or, Arlette ne tenait pas à ce que son grand ami cherchât querelle à l'homme qui la poursuivait habituellement. Ce dernier était peut-être un vilain monsieur, capable de donner un mauvais coup et, en ce moment, il rôdait probablement autour de leur petit groupe. La jeune ouvrière préférait donc attendre d'être bien seule avec ses

amis pour leur raconter les incidents qui, depuis quelque temps, bouleversaient sa tranquillité.

Maintes fois déjà, elle s'était demandé si elle ne devrait pas mettre au courant les Montel de ce qui la tracassait si fort.

Ce soir-là encore, elle convenait qu'ils étaient pour elle un excellent point d'appui, et les seuls êtres sur lesquels elle pût faire vraiment fond.

Pourquoi donc tergiversait-elle tant pour en appeler au bon sens et à l'autorité d'André ?... Tout simplement parce qu'une angoisse la faisait reculer, chaque fois qu'elle était sur le point d'entretenir André de ce qui l'inquiétait.

– Non. Elle ne voulait pas mêler le mari de Francine à une histoire dont les suites étaient imprévisibles.

Et c'est pourquoi Arlette, si loyale généralement, avait menti à son camarade, ce soir-là, alors que, sans se rendre compte de l'importance de ses questions, il l'interrogeait justement sur l'homme dont elle n'osait pas lui parler.

Ce manque de franchise devait d'ailleurs être pour Arlette la cause d'assez désagréables moments. Mais n'anticipons pas...

Le dimanche, régulièrement, Arlette se rendait aux offices de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Elle aimait cette vieille église historique dont elle avait ânonné le nom à l'école, alors qu'elle n'était encore qu'une insoucieuse gamine, bâillant devant son Histoire de France et somnolant au récit des guerres de religion. Quand elle s'agenouillait dans la nef, au pied de quelque immense pilier de pierres séculaires, elle aimait à se dire que des générations de croyants s'étaient succédé à cette même place pour murmurer les mêmes prières et écouter d'identiques sermons, afin de réaliser l'état de perfection que le catholicisme prône à ses fidèles.

Et quand, l'office terminé, les cloches se faisaient entendre, ce n'était pas sans un peu d'émoi au cœur qu'elle écoutait leurs tintements qui, en d'autres temps, avaient sonné pour de plus graves instants : la Saint-Barthélemy et le massacre des huguenots !

Les minutes qu'elle passait dans le saint lieu étaient les meilleures de la semaine, en dehors de celles vécues en son gentil logis.

L'atmosphère de l'église était apaisante ; l'orpheline s'y sentait plus proche de ceux qu'elle aimait, vivants ou morts, et dont elle était séparée. Enfin, elle s'y croyait à l'abri de son persécuteur.

– Jamais, pensait la jeune femme, il n'oserait me suivre ici !

En quoi elle se trompait, une fois encore !

Il n'est jamais bon, d'ailleurs, de formuler de semblables appréciations ; quand par inadvertance le fait nous arrive, l'ironique hasard se plaît à nous fournir tout de suite un démenti... pour nous montrer, peut-être, qu'il est le maître d'en décider et que nous ne sommes ici-bas que de pauvres pantins, en face de lui.

Quoi qu'il en soit, le dimanche qui suivit son imprudente affirmation, la jeune femme eut, à l'église, alors qu'elle s'abîmait dans une pieuse prière, l'impression qu'une personne placée



derrière elle l'examinait... Cette impression qu'on a parfois sous l'insistance de certains regards trop appuyés.

Elle faillit se retourner pour vérifier l'exactitude de cette sensation, mais une gêne la paralysa et la pensée de son poursuivant l'arrêta.

Jusqu'ici, elle n'avait pas soupçonné qu'il pût être là... ni pendant le trajet de sa maison à l'église, ni durant la première moitié de l'office.

Maintenant, elle se sentait accaparée par le magnétisme des yeux posés sur elle.

Nous devons dire qu'à partir de ce moment, la pauvre fut moins absorbée par ses prières. En dépit de la sainteté du lieu, ses idées s'appesantissaient sur l'inconnu.

– C'est lui, bien sûr !... Mon Dieu, protégez-moi !... Comment a-t-il osé venir ici ?... Ayez pitié, Seigneur !... Il me fait peur... Faites qu'il s'en aille, bonne Vierge, pour que je puisse m'éloigner tranquillement.

Machinalement, Arlette mêlait ses prières à ses craintes !

S'apercevant de ses distractions et n'admettant pas que des pensées profanes vinssent la troubler dans la maison de Dieu, la jeune femme préféra s'en aller.

– Je reviendrai à un autre moment. Pour l'instant, je suis par trop troublée ; je deviens irréligieuse !

Après une profonde génuflexion, elle s'éloigna, les yeux baissés, vers le portillon de sortie...

Elle marchait sur la pointe des pieds, non seulement pour ne pas gêner le recueillement des autres fidèles, mais aussi pour passer inaperçue, en s'évertuant bien à ne pas regarder les personnes qu'elle frôlait, afin d'échapper aux prunelles redoutées.

Elle atteignit ainsi avec discrétion la sortie de l'église.

Au moment où elle s'approchait du bénitier pour plonger le bout de ses doigts dans l'eau sainte avant de se signer, une main forte, un peu longue et très soignée, se tendit vers la sienne.

Souriant pour remercier, Arlette approcha ses doigts.

Pourquoi, à ce moment, ses yeux relevèrent-ils leur pupille jusqu'au visage du si prévenant fidèle ?

Un choc au cœur, un frémissement soudain...

Elle avait eu un léger rejet de tout l'être en arrière...

L'inconnu était là... si près d'elle que, sauf après l'incident de la voiture où elle avait failli être écrasée, jamais encore ils ne s'étaient trouvés si rapprochés.

Ses prunelles de jais s'enfonçaient dans celles d'Arlette.

Une seconde, leurs yeux se prirent... se soudèrent. Ce fut à peine perceptible à leur compréhension ; cependant, la jeune femme était devenue toute rouge et l'homme avait pâli sous la sensation nouvelle qui venait de faire frissonner tout son être.

Pris par une sorte d'angoisse, l'étranger, mordant sa lèvre inférieure, recula légèrement

pour laisser passer Arlette... Il restait blême et ses yeux agrandis cherchaient encore instinctivement à accrocher ceux de la jeune femme... peut-être pour faire renaître l'impression ressentie, si troublante, si inattendue, qu'il n'en revenait pas lui-même.

Arlette aussi semblait avoir perdu son sang-froid.

Très rouge, très décontenancée, elle passa devant lui avec une imperceptible inclination de tête, qui voulait être un « merci » pour l'eau bénite offerte, et pour la place qu'on lui céda.

Dans un véritable émoi, elle s'éloigna, surprise de ne plus avoir peur de lui... inquiète surtout de cet étrange frémissement que les yeux masculins avaient mis en elle.

Quant à l'inconnu, il demeura debout devant le bénitier... ses dents continuaient de mâchonner sa lèvre, comme si quelque chose trompait son appétit et qu'une proie lui échappât... un désastre, en vérité, semblait-il !

Le saint temple de Dieu avait-il eu, sur les

rancunes intérieures de cet homme, un effet apaisant ? En cet instant, l'éclat de son regard était sans dureté et son âme semblait portée vers l'indulgence... vers un insoupçonnable pardon...

Il soupira profondément ; puis, lentement, il sortit de l'église.

Il restait grave, perdu dans l'abîme de ses pensées.

Sous le porche, il s'arrêta comme indécis...

Au loin, une petite silhouette noire s'éloignait... s'amenuisait... il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle disparût.

Alors seulement, il partit...

Est-ce l'émotion éprouvée à l'église, dans le regard échangé avec Arlette, qui autorisa, le lendemain, l'inconnu à aborder les camarades de l'orpheline, alors que celle-ci était encore avec elles ?

Il faut le croire, car l'homme avait moins d'assurance, cette fois, dans sa galante tentative.

Ce soir-là, justement, les quatre compagnes ne s'étaient point séparées à la porte de l'atelier.

Une importante commande de robes avait été passée dans la journée par une riche cliente qui mariait sa fille. Et les jeunes ouvrières, l'imagination montée par toutes les merveilleuses toilettes à confectionner, s'évertuait l'une l'autre à imaginer les façons et les garnitures les plus compliquées et les plus nouvelles.

Dans leur joyeuse ardeur, elles parlaient même assez haut... si haut, même, qu'une voix masculine, derrière elles, articula moitié railleuse, moitié empressée :

– Si nous l'arrosions d'un bon porto, cette magnifique robe de mariée !

Un peu surprises, elles se retournèrent. En reconnaissant celui qui, déjà une fois, les avait invitées, elles éclatèrent de rire.

– Tiens !... Bonjour, le monsieur, répondit Mauricette qui était la plus audacieuse du groupe. Sûr qu'un porto ne se refuse pas... et, pour vous être agréable, monsieur, que n'accepterait-on pas !

Prenant ses camarades par le bras, elle voulut

les entraîner.

Arlette, elle, s'était doucement déagée.

Bien que l'homme ne la regardât pas particulièrement, elle avait l'intuition que c'était pour elle surtout qu'il lançait son audacieuse invitation.

– Je suis pressée, moi, mesdemoiselles. Je vous quitte... À demain, dit-elle avec vivacité.

Peu à peu, elle s'écartait du groupe.

– Oh ! madame... ne me ferez-vous pas l'honneur de nous accompagner ? dit-il en s'adressant directement à elle, cette fois.

Mais elle se contenta, pour toute réponse, de hocher négativement la tête.

– Non, merci !... Je me sauve... À demain !

– Ah ! voyons ! Viens avec nous, insista Gaby qui devinait le sens particulier de l'invitation faite à toutes.

Elle était bonne fille et les histoires d'amour la rendaient tout particulièrement indulgente. Comme, pour elle, un monsieur qui s'intéresse à

une jeune femme ne pouvait pas être autre chose qu'un amoureux, elle s'apitoyait sur l'inconnu et elle en voulait un peu à Arlette de se montrer si impitoyablement réservée.

– Allons, viens donc ! Tu as bien un moment !...

Ennuyée de cette insistance, l'interpellée répondit un peu sèchement :

– Non, on m'attend !... Je file !

– Oh !... Tu es seule ! Tu es donc libre... si tu le veux !

Mais Arlette s'éloignait déjà en leur criant familièrement :

– Bonsoir, petites !... Amusez-vous bien... À demain !

Et elle s'enfuit, heureuse d'être délivrée, tandis que la petite troupe se dirigeait nonchalamment vers la terrasse d'un café.

Marie Minars traduisit sa réprobation, toutefois, par un :

– Faut-il être sotte pour refuser une offre aussi



aimable !

Ses camarades l'approuvèrent par un hochement de tête.

– Elle est fiérotte, la petite Lussan, constata Mauricette. Elle ne se mêle jamais à nous en dehors des heures de travail.

– Oh ! c'est pas ça... mais elle a des idées !...

Gaby ne précisa pas, chacun avait compris qu'Arlette était d'une autre mentalité, plus sérieuse et moins futile que la plupart des midinettes de Paris.

Jusqu'ici, l'inconnu ne paraissait pas avoir pris garde à leurs réflexions. Peut-être ses pensées avaient-elles suivi une autre direction ?

Tout à coup, il se mêla à la conversation :

– Elle disait être attendue, cette jeune femme... Elle est probablement dans sa famille ? ajouta-t-il avec le désir d'entendre parler de celle qui s'éloignait.

– Oh ! non ! Elle vit toute seule : ses parents sont en province, expliqua Mauricette.

– Mais... son mari ?... ou... son ami ?

– Non ! Arlette a toujours vécu seule... même avant son mariage...

– Ah !... Elle a un mari ?

– Non ! Plus maintenant. Il est mort !... Vous avez bien vu ; elle est encore en noir !

– Alors, c'est peut-être son deuil qui l'empêche de vous suivre, toutes les trois ?

Il disait « toutes les trois », bien qu'il n'eût pas le moindre doute : c'était lui qu'Arlette avait fui.

– Vous pensez !... Elle était drôlement mariée... Un monsieur qu'elle ne voyait jamais... qui était toujours en voyage. Et même quand elle l'a épousé, elle n'avait jamais parlé de lui auparavant. Ça s'est passé un matin... La veille, elle ne nous avait rien dit et, le lendemain, elle nous a annoncé qu'elle était mariée et que son mari avait tout de suite rejoint son emploi... en province. Ça devait faire un drôle de ménage, je vous assure ! Elle, ici, et lui, là-bas !...

Marie Minars développait toutes les

considérations possibles, heureuse de se sentir écoutée.

– C’est peut-être la meilleure façon de s’entendre dans le mariage ? remarqua railleusement l’inconnu, dont le visage était redevenu un peu dur.

– C’est bien possible ! Dans tous les cas, quand son mari est mort, ç’a été tout pareil : une journée pour aller l’enterrer dans je ne sais quel patelin de banlieue ; puis, le lendemain, vêtue de noir, elle a repris sa place parmi nous, aussi silencieuse mais aussi travailleuse que la veille... Il n’y avait rien de changé dans son existence... la même vie continuait...

– Et comment a-t-elle expliqué la mort de ce mari qu’elle ne vous avait jamais présenté ?

L’intérêt que marquaient ces mots, indifférents en apparence, n’échappa point aux jeunes filles qui le regardaient et qui, plus que jamais, étaient convaincues avoir en face d’elles l’amoureux d’Arlette.

– Un coup de sang, je crois, expliqua Gaby. Il

y avait longtemps qu'il était malade, paraît-il.

L'homme écoutait avidement tous ces détails qu'elles donnaient généreusement.

– Elle l'a pleuré ? s'informa-t-il.

– Non ! Pas devant nous !... Un drôle de mariage, je vous dis ! Et puis, elle n'est pas expansive, la petite Lussan !

– C'est une bonne fille, protesta Mauricette. Elle n'a pas pleuré, somme toute, un mari que sa famille l'avait contrainte à épouser... Non, elle a été digne ; elle porte le deuil ; elle ne cherche pas l'aventure ; même quand c'est seulement pour passer le temps... comme ce soir, avec nous.

– Pardi ! Elle est fiérotte, je vous dis ! répéta Marie Minars.

– C'est pas de sa faute, protesta généreusement Gaby. Elle a ça dans le sang !

L'étranger fronça le sourcil devant l'imprécision de la phrase :

– Comment, dans le sang ? s'inquiéta-t-il.

– Oui !... Ses parents sont des gens de la

haute... en province. Au fond, Arlette est une pauvre gosse qui n'a pas eu de chance ! Si elle avait voulu, elle aurait pu vivre sans travailler... Non, ne me regardez pas comme ça, monsieur ! Je vous dis la vérité : notre camarade est une jeune fille riche... même que son mariage lui a assuré une petite fortune... Seulement, elle a été en bisbille avec sa famille et elle a préféré gagner sa vie... C'est son affaire, hein ! si cela lui plaisait mieux ! Moi, j'en ai connu, des femmes comme ça, qui ne pouvaient pas rester chez leurs parents...

L'inconnu ne répondit pas ; mais, à partir de ce moment, il n'écouta guère le bavardage des ouvrières.

Sa pensée suivait une mince silhouette serrée dans un petit manteau teint en noir... Une silhouette qui s'éloignait, se rapetissait, disparaissait... Celle qu'il avait suivie longtemps des yeux, la veille, à la sortie de l'église...

Et quoiqu'il n'eût pas voulu la ressentir, et tout en s'en défendant comme d'une faiblesse inexcusable, une émotion, ignorée jusqu'ici, lui

serrait la gorge.

En contraste, soudain, lui apparaissait une nouvelle image de celle à laquelle il attachait ses pas journallement ; celle d'une jeune fille triste, sage, priant avec foi à l'ombre d'un grand pilier... Pourquoi fallait-il que cette malheureuse ait un jour, épousé un mari septuagénaire ?... Un mari qui... en gagnant une petite fortune...

Quand l'homme quitta les camarades d'Arlette, une sorte d'amère satisfaction gonflait sa poitrine ; il avait entendu parler, pendant deux heures, de celle qui l'obsédait.

Haine, mépris, ou simple méfiance, peut-on savoir ce qui l'avait fait agir jusqu'à ce jour ? Pourtant, une chose apparaissait, qu'il ne voulait pas encore reconnaître ; c'est qu'un regard de femme s'était incrusté en lui et, depuis, toutes les rancœurs qui aigrissaient son âme semblaient mystérieusement se dissoudre peu à peu.

Il dut les énumérer pour les faire revivre, et c'est pourquoi, acerbe, le front plissé, l'œil dur, il monologuait sans aménité :

– Ah ! celle-là, par exemple, il faudra qu'elle s'explique... Si elle croit, avec son sourire réservé et ses grands yeux innocents, qu'elle en sera quitte à si bon compte, elle se trompe !... Avec moi, ma petite, tout se paye, et ça ne sert à rien de se dérober... Sale même !... Pour payer... tu paieras, la gosse !

Mais toute cette rage était peut-être plus dans son désir et dans ses paroles que dans son cœur, véritablement !

Un soir, Francine Montel vint voir chez elle la petite M<sup>me</sup> Lussan.

– Que deviens-tu ?... Tu nous laisses tomber ?... Plus de visite, pas de nouvelles !... Nous étions tourmentés. « Va donc t'informer, m'a dit André ; elle doit être malade... » A-t-on idée de laisser ainsi ses amis dans l'inquiétude !...

Arlette sourit, contente de la sentir là et de l'entendre.

Cependant, elle restait songeuse, presque mélancolique.

– Non, heureusement, la santé est bonne,

assurait-elle. J'ai manqué d'entraîner tous ces jours-ci... Un peu de lassitude, ce n'est rien.

– Ne va pas t'amuser à être malade, surtout !

– Oh ! loin de là ! Je suis d'aplomb !... Des idées noires, plutôt !

– Encore ?

– Bah !... L'effet de la solitude, de la concentration. Tu sais, quand on est seule, ça vient périodiquement... Ça passe de même !... Toutes les femmes connaissent ces moments de dépression qui naissent dès que quelque chose va de travers.

Francine approuva de la tête, tout en sondant le jeune visage. Sur les traits fins et mobiles, une sorte de langueur s'incrétait. Quel muet chagrin se dérobaît sous la placidité et le sourire de commande ?

La visiteuse n'osa pas formuler l'inquiétude qui naissait en elle.

– Et à ton atelier ? demanda-t-elle. Toujours satisfaite ?... Peut-être qu'il est des choses qui ne vont pas ?



– Non, tout va jusqu’ici, fit la jeune fille avec un haussement d’épaules qui voulait dire qu’on ne doit pas demander l’impossible... M<sup>me</sup> Limay est contente de moi... Elle m’a même augmentée.

– Alors, c’est parfait !

– Je n’ai pas à me plaindre, approuva modestement l’ouvrière... Surtout que, depuis la mort de mon pauvre Lussan, mes gains m’appartiennent en entier.

– Heureusement !... Ce vieillard était une grosse charge !

Mais Arlette haussa les épaules ; il ne lui apparaissait pas qu’on pût regretter une dette volontairement contractée.

– Je m’en suis tirée... grâce à vous ! affirma-t-elle. J’ai même là une petite somme que je vais te donner pour remettre à André.

– Cela ne presse pas.

– Si. Je préfère vous rembourser peu à peu... Ça semble moins lourd... Je tiens aussi à montrer à ton mari qu’il n’a pas obligé une insouciant dépen-sière. Surtout que je viens de faire des

folies !

Elle se leva et montra un carton étalé sur la table.

– Regarde. Je me fais un « trois pièces » gris... pour mon demi-deuil.

– Oh ! mais ! M<sup>me</sup> Lussan devient coquette !... Est-ce que, par hasard... ?

Le ton amicalement railleur de Francine mit une rougeur au front d'Arlette.

– Non ! n' imagine rien ! fit-elle en souriant. Tout se réduit à ceci : j'ai dû faire teindre ma robe en noir et l'étoffe ne tient plus. D'autre part, mon manteau est usé jusqu'à la corde. Comme les beaux jours vont venir, j'ai trouvé qu'un tailleur me serait plus utile, pour l'instant, qu'un nouveau vêtement chaud... Tout se réduit, tu vois à une sage nécessité.

Elle ne disait pas qu'un sentiment d'amour-propre la poussait à ne pas paraître plus longtemps, sous le même costume défraîchi, devant l'homme mystérieux qui s'acharnait après elle.

Raisonnement ou calcul ?

– Non !... Simple respect de soi-même, s'affirmait-elle.

– Même si c'est un policier, pensait-elle, je ne veux pas avoir l'air d'une malheureuse. Je gagne bien ma vie, j'ai mon petit mobilier. Il y en a de plus à plaindre que moi.

Mais, ce dont elle ne se rendait pas compte, c'est que ce souci de toilette lui était venu récemment... depuis qu'une rencontre à l'église semblait avoir apprivoisé des yeux si durement implacables jusqu'ici...

En effet, quand la pensée d'Arlette se tendait sous l'effet de la réflexion, à propos de son énigmatique suiveur, la jeune ouvrière ne s'affolait plus autant, à présent.

– Sûrement, il travaille pour le compte du commissariat, se disait-elle sans trop d'amertume. Il s'efforce de me prendre en défaut... C'est son rôle ! Ces gens de la police supposent toujours le pire... C'est leur métier qui le veut ! Comme ma vie est nette et sans mystère,

ils peuvent me filer, je ne crois pas qu'ils trouvent jamais, dans ma conduite, matière à réprobation... Mon poursuivant a dû s'en rendre compte et il s'amadoua un peu !

Cette supposition lui était douce et ses rêveries se plaisaient à la développer...

Mais revenons à la visite de Francine.

Les menus propos d'arrivée échangés, celle-ci aborda un sujet qu'elle avait amorcé avec André, une heure auparavant, avant de le quitter, à propos d'une lettre qui venait de leur parvenir.

– Tu n'as jamais eu des nouvelles de Battenville, jusqu'à ce jour ? interrogea-t-elle pour entrer en matière et s'enquérir des dispositions d'esprit de son amie à l'égard de son pays natal. Je parle de lettres provenant des habitants de là-bas, ou des proches de ceux-ci ?

– Jamais ! fit Arlette, étonnée que sa compagne entamât ce sujet qui éveillait toujours pour elle une inutile tristesse. Si j'avais appris quelque chose, je te l'aurais dit.

– Le hasard aurait pu... Par M<sup>me</sup> Lobligeois ?

– Non... Personne ne pense à moi. Tout le monde m'a abandonnée.

– Abandonnée ?... Pas tant que ça ! Détrompe-toi bien vite !

Une émotion altéra le visage de la jeune femme.

– Mon Dieu ! Que sais-tu ?... On t'a dit quelque chose ?... Ah ! parle !

Ses grands yeux clairs exprimaient une curiosité avide.

– J'ai eu des nouvelles, en effet !... Oh ! ce n'est rien d'extraordinaire, mais c'est assez intéressant tout de même.

– Des nouvelles ! s'exclama-t-elle... Enfin !... Et... dis-moi d'abord... Est-ce que je puis être tranquille ?... rassurée ?... Pas de malades, pas de chagrins, tu es sûre... ?

Le cœur battant d'émotion, c'est de sa mère et de la santé de celle-ci qu'elle s'inquiétait avant tout.

– Oui... oui... oui... affirma fortement Francine. Les santés sont parfaites, si les

cerveaux divaguent un peu...

– Oh !... ceci est secondaire !

Elle s'arrêta pour reprendre aussitôt, avec un sourire sans illusion :

– Si l'on divague, c'est que l'on me charge de beaucoup de choses... J'ai tous les vices, plus que jamais, n'est-ce pas ?

Elle eut subitement un mouvement découragé et ses larmes coulèrent. À quoi donc avait servi son mariage insensé, puisqu'on potinait toujours sur elle ?

Son amie la gronda gentiment :

– Voyons, Arlette... Tu es folle d'imaginer tout de suite le plus mauvais. Écoute-moi d'abord et laisse-moi parler !... Ai-je donc l'air si funèbre que cela... Alors ?...

L'ouvrière s'essuya les yeux, nerveusement.

– Oui, je suis sotte ! Tu as raison. Mais vois-tu, bonne amie, j'ai tant souffert de l'odieuse supposition faite par maman, surtout accompagnée de l'infâme accusation dont je ne pouvais pas me disculper, que, malgré moi, tout

me remonte au cœur... Mais c'est fini, tu vois...  
Parle maintenant, je serai sage.

Francine reprit son exposé.

– Il faut d'abord que tu saches ce que nous avons décidé, André et moi, de faire... Nous avons toujours des amis et de la parenté à Battenville, et mon mari voulait savoir où les choses en étaient à ton sujet ; alors, discrètement et sans vouloir te le révéler avant d'obtenir des renseignements suffisamment complets, nous avons écrit... chacun de notre côté... de façon à entretenir beaucoup de relations épistolaires... En parlant de tout le monde, avec chacun... sauf de toi, naturellement ! Il ne fallait pas donner l'éveil et qu'on sache que nous te voyions régulièrement. Un jour, il a été question de ton départ brusque...

– Ça devait venir, au milieu de tous les cancons.

– Justement.

– Et alors ?... Qu'a-t-on dit ?

Déjà, elle s'impatientait dans son besoin

d'apprendre la vérité.

– Ce que tu soupçonnes probablement... Rien de plus !... L'opinion publique a suivi les Lebredel et a proféré ses malédictions, tel le chœur antique.

Arlette soupira :

– Il ne pouvait en être autrement !... Après ?...

– La nouvelle de ton mariage a été comme un coup de tonnerre. Tout le pays l'a su !... Il fallait s'y attendre !...

– J'ai moi-même répandu, le plus que j'ai pu, la mirobolante nouvelle. Je m'étais mise en frais ! Mes faire-part ont produit leur effet.

– Plus que tu ne peux te l'imaginer.

– Oh ! Oh !... C'est parfait !

– Et je te donne en cent !... en mille !... de deviner ce que l'on a dit...

Arlette hésita.

– Que j'étais folle ? suggéra-t-elle.

– Non !



– Que j’avais séduit un homme marié ou que je m’étais laissé séduire par lui ?

– Non !

– J’y suis... On aura dit que j’avais eu un enfant tout de suite !

– Pas du tout !

– Ah !... Alors, c’est autre chose... de plus extraordinaire !

– Oui ! Et bien différent !

– Parbleu ! Je n’y pensais pas : j’ai quitté mon mari pour entrer au couvent ?

– Non ! Ce n’est pas ça encore ; ne cherche pas, c’est inutile. Tu ne trouveras pas !... Donne ta langue au chat

– Oh, volontiers, je la donne ! Alors, qu’est-ce que c’est ?

– On a dit que M<sup>lle</sup> Arlette Dalimours avait épousé un richissime personnage... Un homme du meilleur monde... Un monsieur dans les ambassades...

– Ah ! Un beau mariage ! fit l’orpheline,

saisie.

Elle ajouta avec un pauvre sourire, en hochant piteusement la tête :

– Ça, c’est l’amour-propre de maman...

– C’est probable !

– Elle serait bien humiliée, ma chère grande, si les gens connaissaient la vérité !

– Pourquoi la connaîtrait-on ? Ne déplume pas les canards. Laisse aux Battenvillois leurs illusions.

– Évidemment... Je songe seulement que voilà encore un rêve de ma mère que je ne puis pas réaliser !... Un beau monsieur... Je prends tout à fait le chemin d’épouser un beau monsieur !

– Oui. Et tu ne sais pas le plus joli ?...

– Non.

– Cet homme a emmené sa jeune femme aux colonies où il occupe un poste de premier ordre... L’administration d’une province !

– Rien que ça !

– Mon Dieu !... Tant qu’à faire !

– Oui, parbleu ! Et où m’a-t-il emmenée, ce mirifique personnage ?

– Eh bien ! par là-bas !... Quelque part en Cochinchine ou en Indochine... On ne précise pas !

– Ça vaut mieux !

Francine se mit à rire.

– Hein ! ma Lilette, tu en as fait du chemin depuis que tu as quitté ta famille !... Ça ne te fait pas rire d’apprendre ce que tu es devenue ? André était radieux, lui !... Il a pris une pinte de bon sang, je t’assure !

– En effet, c’est comique !

Et, railleuse, s’animant :

– Doit-on en donner des détails aux Battenvillois... Imagine un peu ! La petite M<sup>me</sup> Lussan dans un château... ou dans un temple, un palais de quelque Angkor... Des boys sont attachés à sa personne et si l’un d’eux manque de satisfaire au plus petit de ses désirs, sur un signe de Sa Majesté offensée, le malheureux est empalé publiquement afin que le châtiment de son crime

porte tout son effet sur le personnel esclave !... Je dois être ravie !

Arlette avait mis une telle verve moqueuse à peindre l'existence imaginative créée par ses concitoyens que Francine ne put se retenir d'éclater de rire. Et toutes deux, à l'unisson, dans le grave et dans l'aigu, se réjouirent un instant.

Ce fut même une heureuse soirée pour la jeune femme qui, depuis longtemps, n'avait pas autant ri.

Au surplus, les bonnes nouvelles apportées par son amie au sujet de la santé de M<sup>me</sup> Lebredel soulageaient la délaissée.

– Maman a supporté très bien mon départ, se disait-elle avec une émouvante satisfaction. À présent, elle pense à moi sans trop d'amertume, puisqu'elle brode sur mon brillant mariage et ma mirobolante situation... Pauvre chère grande ! Ce n'est pas encore tout de suite que je pourrai la satisfaire et retourner la voir... La petite ouvrière de M<sup>me</sup> Limay n'est pas digne de paraître là-bas !

Au moment où Francine s'apprêtait à la quitter

pour rentrer chez elle, la femme d'André se rappela subitement qu'elle avait encore quelque chose à dire à son amie.

– Ah ! que je n'oublie pas ! s'écria-t-elle tout à coup. Il y a un bonhomme... un monsieur très bien, d'ailleurs... qui t'a suivie, un jour, jusque chez nous. Figure-toi que, pendant ta présence à la maison, il est allé questionner la concierge. Il s'est informé de nous... d'André, surtout... et encore plus de toi... Mon mari n'était pas content.

Arlette avait été surprise et heureuse de cette confidence.

En l'écoutant, elle s'était dit que, joyeuses comme elles l'étaient toutes deux, ce soir-là, le moment était bien choisi pour tout dire à son amie et lui raconter les petits embêtements de cette poursuite singulière qu'on ne pouvait plus attribuer à l'influence de sa famille.

La dernière phrase de son amie vint glacer son enthousiasme : André n'était pas content !

Quel sens attribuer à ces mots ?

Le brave garçon songeait-il à quelque frasque

de la jeune veuve qu'il ne voulait pas tolérer ? Soupçonnait-il quelque recherche policière et en était-il inquiet autant qu'ennuyé ?...

Dans le doute, elle n'osa plus ouvrir l'ère à des confidences en réserve, mais il lui semblait qu'elle devait rassurer ses amis, tout en gardant un silence prudent sur certains points.

– Oui, je crois comprendre... répondit-elle en restant dans le vague. Il m'arrive une drôle d'histoire, en effet ! Un bonhomme, comme tu l'as décrit, s'acharne à me suivre... Je me demande bien pourquoi, par exemple ! Je dois te dire aussi que je ne fais rien pour l'encourager... au contraire ! Cependant... il persiste. Je sais qu'il a questionné mes camarades de l'atelier... ma concierge aussi... Un maboul, peut-être, car il n'a rien d'un amoureux !... Bah !... cela passera ! Quand il verra qu'il en est pour sa peine, il ne persévéra pas longtemps.

Cette longue explication permettait à la brave Arlette de ne pas mentir, tout en se tenant dans l'imprécis.

Elle reprit, d'ailleurs, avec plus d'assurance :

– Excuse-moi auprès d’André. Je suis navrée de cette histoire, bien que je n’y sois pour rien. Mais je conçois tout ce qu’il y a de désagréable pour vous deux dans cet interrogatoire intempestif... Cet individu est vraiment audacieux !

Elle prenait l’incident tant à cœur que Francine, généreusement, la rassura.

– Cela est réglé !... N’en parlons plus. J’expliquerai à André. Et tu sais, s’il le fallait... il interviendrait !... Une paire de calottes, un coup de soulier bien appliqué, voilà qui suffit à rappeler au respect de l’indépendance d’autrui...

Comme Arlette souriait en roulant des yeux effarés, l’autre insista :

– Si tu as besoin, ne te gêne pas... Il est des commissions que l’on ne peut faire soi-même, quelque désir que l’on en ait !

Pendant qu’elle s’éloignait en riant encore de sa boutade, l’orpheline essayait d’imaginer la scène : André administrant une correction au trop curieux étranger.

L'image évoquée lui fut désagréable.

Bien qu'il s'acharnât après elle et que sa victime eût souhaité bien souvent l'envoyer à tous les diables, celle-ci ne le voyait pas mêlé à une scène de rue. Il était trop correct, trop réservé... En vérité, il l'avait en quelque sorte respectée jusqu'ici ; c'est une attention qu'une femme ne confond pas avec d'autres.

Un lourd soupir gonfla sa jeune poitrine, après tant de réflexions diverses. Et soudain, amollie par elle ne savait quelles considérations :

– Ah ! pourquoi ses yeux noirs ont-ils tant de dureté par moments ? se disait-elle. Et pourquoi, surtout, cet homme ne s'attache-t-il à mes pas que pour pouvoir me prendre en défaut et me perdre ?...

Il est des « pourquoi » que l'on n'ose pas essayer de résoudre... On les formule, et c'est beaucoup, car, déjà, ils font l'effet d'un déchirement en pleine chair.

Pendant quelques jours, Arlette eut l'impression que l'inconnu relâchait sa



surveillance.

S'il était là, toujours, il ne l'approchait plus, car elle fut huit jours sans l'apercevoir.

– Peut-être, pensait-elle, rôde-t-il au loin... sans que je le distingue. Et comme son regard, à distance, perd de sa puissance, me voilà délivrée de lui !

Libérée d'une suggestion indéfinissable, sans signification compréhensible, la jeune femme se sentait plus légère, sans, pour cela, être plus gaie. Évidemment, elle éprouvait une sorte de délivrance à ne plus sentir planer sur elle la menace quotidienne d'une poursuite judiciaire, mais, si elle respirait mieux, elle ne reprenait pas sa mine insouciant de jadis... celle dont elle avait joui durant les quelques semaines de détente vécues après son veuvage... avant de connaître l'indésirable personnage.

Une semaine s'écoula.

L'extraordinaire aventure évoluait-elle vers un dénouement normal par amortissement ? On pouvait le présager sans grande crainte d'erreur et

l'intéressée le croyait bien.

– Allons ! tourmente-chrétien a terminé sa mission, disait-elle pittoresquement. Ses recherches, sa filature n'ont pas dû lui apporter ce qu'il attendait. Échec... et bientôt mat, mon beau jeune homme !

Et elle essayait de se réjouir, avec un peu d'ironie pour elle-même et ses terreurs passées !

– Voilà bien le seul homme qui, jusqu'à ce jour, ait réussi à m'intriguer et à m'inquiéter. Se doute-t-il, le monsieur, à quel point il m'affolait ?... À quel point j'ai pu être stupide ?... Enfin !... me voici au bout de mes peines !

Une sorte d'amère satisfaction la soulageait pendant quelques instants ; mais, bientôt elle reconnaissait qu'il est d'autres fins à une femme de son âge.

– Après tout, je préférerais encore avoir eu affaire à un véritable amoureux... Celui que mes compagnes croyaient voir en lui. Cela serait plus rigolo !... Plus doux aussi, peut-être ! ajoutait-elle avec un vague regret qu'elle n'aurait su, au juste,

comment définir.

Maintenant, quand elle quittait l'atelier, Arlette flânait dans la rue, tout en poursuivant son rêve de bergère qui espère en un Prince Charmant.

Les jours devenaient plus longs et, peu à peu, se débarrassaient des frimas de l'hiver.

Le printemps s'annonçait et tout Paris rayonnait sous l'éclat d'une révolution qui faisait ouvrir les bourgeons et rendait les femmes plus jolies.

Vêtue de son élégant tailleur gris, heureuse parce qu'elle avait eu de bonnes nouvelles de Battenville, rassurée malgré tout parce qu'elle ne sentait plus peser sur elle la froideur de certains regards qui la paralysaient, la jeune femme s'épanouissait.

Jamais encore, depuis qu'elle avait quitté sa mère, elle n'avait montré une mine si fraîche et des yeux si brillants.

Devenue brave et plus insouciante, puisque ses ennuis d'argent se faisaient moins sentir, elle ne

rentrait plus aussi tôt à son petit logis. Les grands magasins l'attiraient, ainsi que les étalages, et la jeune femme combinait des toilettes qui étaient encore à acheter, mais dans lesquelles elle prévoyait qu'elle serait ravissante.

Quelquefois, machinalement, elle allait se poster devant une vaste vitrine et, après un coup d'œil rapide à son image, que les glaces renvoyaient, elle cherchait sur la surface réfléchie une silhouette masculine qu'elle n'avait pas encore eu le temps d'oublier et que, d'instinct, elle craignait toujours de dénicher.

Personne !

C'était une certitude qui lui enlevait chaque jour un peu de ses minces illusions :

– Hein ! c'est heureux que je ne me sois pas monté le bourrichon ! Si je m'étais figuré que c'était pour mes beaux yeux que le personnage me suivait, je serais bien avancée maintenant !

Et, petit à petit, elle s'habitua à ne plus l'apercevoir.

Ce jour-là, cependant, assez loin dans la foule,

il lui parut reconnaître une haute taille... Elle douta un instant d'avoir conservé toute sa rectitude de jugement

– Mais non !... Je suis hallucinée !... C'est une manie, je le vois partout !... Il était temps que cette histoire finisse, j'en serais devenue dingó !

Elle épia mieux... Non... ce n'était pas lui !

– Pourtant ?

Tout à coup, elle tressaillit.

– Mais si ! C'est lui !... Voilà mon bourreau revenu... Même qu'il me cherche du regard, lui aussi !

Aucune hésitation n'était possible... C'était bien l'inconnu une nouvelle fois sur ses traces.

Alors, sans réfléchir, pour ne pas lui donner le temps de la reconnaître, elle se retourna et, remarquant un autobus qui chargeait des voyageurs et allait bientôt démarrer, elle traversa le trottoir, escalada le marchepied et se faufila dans l'intérieur.

Le lourd véhicule se mettait en route quand Arlette, essoufflée, s'effondra sur les banquettes

de la première classe.

Sa fuite n'avait pas été calculée ; elle s'attendait si peu à voir l'inconnu, ce jour-là ! Elle avait agi instinctivement, dans le saisissement que lui procurait toujours la vue de ce mystérieux poursuivant.

Assise, elle lutta pour retrouver le souffle et la conscience exacte de ce qui l'entourait.

Dans la précipitation qu'elle avait mise à sauter dans l'autobus, elle n'avait pas envisagé un instant la dépense inutile qui en résulterait pour elle. Une seule idée, un seul but avait dicté tous ses mouvements : un besoin d'échapper à son suiveur.

Maintenant, elle songeait qu'il lui serait onéreux d'aller bien loin. Déjà, elle était montée près d'une limite de section et, de ce fait, en paierait une de trop... D'autre part, la voiture l'éloignait de son logis... Les frais de ce petit voyage allaient égaler ceux de son principal menu, au repas du soir !

Elle croyait bien, d'ailleurs, que celui qu'elle

fuyait ainsi ne l'avait pas aperçue. Pendant qu'elle roulait vers la porte d'Orléans, l'homme devait là-bas, rue Réaumur, se morfondre sur le trottoir.

Et, pourtant, elle évitait de tourner la tête, n'examinant que les voyageurs qui lui faisaient face, comme si elle avait peur, en se retournant, d'apercevoir à nouveau celui qu'elle voulait éviter.

– Je l'ai semé, cependant... et bien semé ! Seulement, voilà, il m'impressionne tant que je m'imagine toujours le voir derrière moi !

Mais était-elle tellement sûre qu'il ne fût pas là, en vérité ? En elle, il y avait à la fois le besoin de lui échapper et une sourde irritation d'en être réduite, elle, la sage et raisonnable petite fille, à fuir devant un inconnu... simplement parce qu'il la regardait et s'attachait à ses pas...

– Ah ! le vilain monsieur ! pensa-t-elle avec colère. Quand donc me laissera-t-il tranquille ?

Bientôt, elle tira de son sac à main une petite glace et, pour se reconforter, s'assurer de toute sa

liberté d'esprit, elle fit la nique à la portion de son visage qui s'y reflétait... gaminerie qui lui permettait aussi d'examiner les bustes réfléchis dans le petit miroir.

Un à un, elle put ainsi, sans se retourner, détailler la foule des voyageurs véhiculés.

Un mouvement brusque, un bruit sec...

Dans une énergique et violente contraction de tout son être, elle avait relevé la tête, fermé les paupières, et ses doigts avaient brisé machinalement le verre qui lui servait d'observatoire indirect.

L'homme était là, sur la plate-forme !

La chasse recommençait... chasse émouvante où une femme seule et sans défense était le gibier humain !

Des larmes mouillèrent les yeux de la pauvrete... larmes de dépit, de rage... ou larmes de souffrance ! Qui le dira ?...

Ce n'était plus la peur qui l'étreignait, c'était autre chose... comme un instinct venu du tréfonds d'elle-même... comme une torture qui atteignait



son âme.

Il était là !...

Ah ! pourquoi, justement, cet homme-là faisait-il un pareil métier ?

De tout temps, les gens de la Sûreté ont été apparentés, dans l'esprit public, aux espions ; pour Arlette, après qui celui-ci s'acharnait, pouvait-il être mieux qu'un épervier guettant sa proie afin de l'hypnotiser et de la perdre ?

Sans attacher d'importance aux arrêts réguliers de la lourde voiture, l'orpheline la traversa en long, et malgré les avertissements du conducteur, elle descendit au premier ralentissement du véhicule. Sa sourde irritation, une fois de plus, lui donnait envie de fuir, de marcher, de se fondre dans la foule pour mieux disparaître.

Elle avait passé devant l'inconnu sans paraître le voir, mais ses yeux avaient pris un reflet hautain pendant que son visage se crispait dans une expression dédaigneuse. Ne fallait-il pas faire sentir à ce bonhomme-là qu'il était profondément antipathique !...

Sur le trottoir, elle s'orienta. Elle se trouvait à proximité des magasins du Bon Marché.

Sans plus de réflexion, elle s'y rendit...

Au milieu des propositions, elle dérouterait facilement son suiveur. Une femme ne sait-elle pas mieux qu'un homme se faufiler entre les rayons et les comptoirs des grands magasins ?

Il était l'heure de la fermeture et les employés s'affairaient pour rentrer les étalages extérieurs. Acheteurs et vendeurs se bousculaient à l'envi.

La jeune femme se glissa entre eux, fonçant en avant.

Derrière elle, son persécuteur s'efforçait de la suivre.

Il était à peine à quelques mètres d'elle quand, tout à coup, il ne la vit plus.

Là-bas, dans la glace, n'était-ce pas son chapeau qu'il apercevait ?

Dix corps humains s'opposaient à ce qu'il la rejoignît directement... Maintenant, il ne la distinguait plus et il avait beau chercher : aucune forme féminine ne ressemblait à Arlette.

Cette dernière, comme elle s’y attendait, avait égaré l’importun.

De zigzag en zigzag, elle avait gagné la sortie et, à pied, prenant une petite rue, puis une autre, coupant une avenue, traversant un pont, franchissant une longue distance qui épuisait ses jambes, elle avait fini par arriver devant son domicile.

Cette fuite l’avait mise en gaieté. Elle riait sous cape à l’idée du « beau jeune homme », comme il lui arrivait parfois d’appeler son poursuivant, tournoyant là-bas, dans le magasin encombré, à la recherche de celle qui le déjouait.

– Quelle bonne farce je lui ai faite ! pensait-elle.

C’était amusant, en effet ! Mais au moment de traverser le trottoir, en face de l’entrée de sa maison, la jeune femme eut un sursaut : l’étranger faisait les cent pas devant son logis !

D’abord, elle eut un sourire de triomphe.

– Hein !... Je vous ai eu ! semblaient dire ses yeux railleurs.

Dans sa satisfaction, elle aurait voulu pouvoir lui lancer au visage mille réflexions ironiques :

– Pour vous ennuyer, j’aurais pu ne pas revenir ici... Ou vous faire courir après moi toute la nuit et même toute la journée de demain.

Mais il la regardait... et l’acuité de ce regard dur, glacial, figea son rire.

L’homme ne semblait pas admettre qu’elle se moquât de lui.

– Tu n’as pas le droit de te livrer avec moi à ce petit jeu-là, paraissait-il lui dire agressivement.

Et la jeune ouvrière, subitement transie, baissa la tête en passant devant lui, pour pénétrer sous le porche de sa maison...

Un petit frémissement faisait trembler sa lèvre et sur son visage assombri une détresse se mêlait à un agacement :

– Ah ! qu’il ne reste pas là à triompher d’elle !... Qu’il s’en aille ! Qu’il ne revienne plus jamais !... Elle était si tranquille avant qu’il ne fût là !

Et, dans un élan brusque, elle franchit quatre à

quatre les degrés de l'escalier qui semblaient décupler en hauteur la distance séparant son logis de celui qui, plus que jamais, lui apparaissait comme un odieux personnage.

C'était le jour de la mi-carême.

Les rues étaient bruyantes et animées.

Il y avait du soleil dans l'air et le visage des promeneurs reflétait la gaieté que procurent les premières journées du printemps.

Arlette ne travaillait pas, ce jour-là. Errant sur les trottoirs après une courte visite à l'église, s'arrêtant devant les menus affichés aux portes des restaurants, la jeune veuve songeait :

– Aujourd'hui... un an et demi de mariage !...

Six mois de veuvage ! Comme le temps a passé vite depuis l'époque où mon désir s'est réalisé !... J'hésite à établir mon bilan... Ai-je perdu ? Ai-je gagné ?... Et puis, qu'importe !... Il me semble que ma vie va recommencer... Est-ce l'éveil de la nature qui met en moi cette allégresse ? J'ai l'impression, après les tourments qui m'ont été infligés ces derniers mois, que tout

va s'arranger... J'ai bien droit à quelque compensation !

Et, toute guillerette, sans plus s'attarder, elle entra dans un restaurant. À la porte, deux prix écrits en chiffres immenses assignaient des limites précises à la dépense des gens qui, en toute occasion, sont astreints à compter avec leur bourse. La promeneuse était donc rassurée de ce côté-là.

– Je déjeune en ville, aujourd'hui ! se railla-t-elle. Madame en a assez de sa propre cuisine, l'œuf sur le plat, la saucisse sautée et le morceau de gruyère !... Ah ! le chic menu que je vais me payer !

En vérité, c'était une vraie fête qu'elle se proposait là ; manger des mets qu'on n'a pas préparés, rester assise tout le temps du repas, être servie, comme les riches, par un garçon qui veille sur vos désirs, c'est un luxe pour les petites gens !

Déjà, de nombreuses tables étaient occupées. Le gérant, en habit noir, serviette sur l'épaule, s'avança au-devant de la cliente :

– Vous êtes seule, madame ?... Alors, mettez-vous donc ici ; dans ce petit coin, vous serez très bien.

Elle se trouva bientôt installée devant une petite table d'un seul couvert, chargée de hors-d'œuvre variés, mis à sa disposition.

Elle s'escrimait à décortiquer des crevettes, lorsqu'une ombre traversa la nappe comme un coup de pinceau rapide. Quelqu'un s'installait à la table la plus proche, lui faisant face. Elle leva instinctivement les yeux... Le petit crustacé resta suspendu entre ses doigts et un froncement de sourcil crispa son fin visage.

– Oh ! pensa-t-elle, révoltée. Lui !... Ce n'est pas fini, alors ?

C'était l'inconnu, en effet... toujours lui !

Elle le toisa une seconde avec hauteur. Parce qu'elle sentait le regard masculin devenir moins hostile, la jeune fille éprouvait le besoin de marquer davantage son dédain et son irritation.

– Ce vilain individu commence à m'excéder, se disait-elle avec plus de colère que de sincérité.

On comprend, néanmoins, que le repas d'Arlette perdit toute saveur et tout agrément. On devine aussi qu'elle n'eut plus qu'un désir : absorber au plus vite les aliments, payer l'addition et se retirer.

– Pour échapper aux promiscuités douteuses, s'affirmait-elle, toute rageuse.

Cependant, trop de précipitation pouvait révéler à l'étranger la frayeur qu'il causait à sa victime, et celle-ci ne voulait pas lui laisser percevoir qu'il pouvait lui faire peur ! Il convenait donc de se hâter, sans trop le montrer. Chose bien difficile à réaliser, d'ailleurs, puisque l'homme ne la quittait pas des yeux et que sa perspicacité entraînait en jeu.

En dépit de sa volonté, Arlette regardait de temps à autre devant elle ; et sa prunelle, courroucée mais involontairement inquiète, venait s'offrir aux pointes acérées que lui lançaient les yeux de l'énigmatique personnage.

Ainsi, ce repas, qui devait lui apporter tant de joie et qui représentait un sacrifice pour sa petite bourse, fut-il pour l'orpheline une corvée plutôt



pénible, en vérité. Comment aurait-elle pu garder quelque appétit, alors que son vis-à-vis persistait à la tenir sous le fluide hypnotique de son regard et que, parfois, même, il laissait courir sur ses lèvres un sourire un peu agaçant ?

Oui ! très agaçant !

Qu'est-ce donc qui lui prenait maintenant de sourire quand, jusqu'ici, il s'était montré si malveillant ? Allait-il se moquer d'elle, par-dessus le marché ?...

Aussitôt l'addition payée, Arlette se leva ; elle s'efforçait au calme, aux gestes naturels, à une sorte de lenteur, y ajoutant un visage fermé et un air profondément détaché. Toutes choses sous lesquelles elle comptait dissimuler son émoi intérieur.

Mais l'inconnu avait réglé son allure sur la sienne, si bien que ce fut lui qui fit tourner pour elle le tambour de la porte. Elle passa devant lui sans même le remercier. Elle n'avait pas fait trois pas sur le trottoir qu'une voix un peu grave l'interpellait.

– Vous êtes bien pressée, madame Lussan.

Arlette s’arrêta, les pieds rivés au sol.

Depuis un moment, elle prévoyait que l’homme allait lui parler.

Une femme ne se trompe guère sur le sens de certains regards masculins. Tout, dans l’attitude de celui qui était venu déjeuner en face d’elle, indiquait qu’il n’attendait que l’occasion de lui adresser la parole.

Cette quasi-certitude faisait que la jeune femme, ayant prévu d’avance ce qui allait se passer, savait quelle contenance elle devrait adopter.

À l’interpellation de l’étranger, elle répondit tout de suite, avec assez d’aisance :

– Vous me parlez, monsieur ? Mais... je ne vous connais pas !

– Belle occasion, alors, de faire enfin connaissance, répliqua-t-il ironiquement. Je ne vous gêne pas, au moins ?

Sa voix était plutôt arrogante... Certainement, elle n’était pas bienveillante !

Arlette eut une moue pour marquer une indifférence qu'elle était loin de ressentir.

– Cela dépend, monsieur, de ce que vous désirez.

– Vous dire quelques mots simplement, madame !... Nous prendrons le café ensemble, si vous y consentez !

Elle leva les yeux, décidée à refuser ; mais, dans les prunelles qui se rivaient aux siennes, la jeune femme eut de nouveau l'impression qu'une volonté inflexible la dominait et que toute résistance ne servirait à rien. Le mieux était qu'elle parût acquiescer... À quoi bon se révolter inutilement ?...

Elle détourna son regard avec indifférence.

– Soit ! dit-elle, prenant son parti des événements et se drapant dans une sérénité plus apparente que réelle. J'ai peut-être, moi-même, un renseignement à obtenir de vous.

Il eut un sourire d'homme supérieur.

– Bien, fit-il simplement. Allons, installons-nous ici, à l'intérieur de ce café... en arrière de la

terrasse... Places de choix... Peu de monde encore... Voilà qui est bien !

Elle ne discutait pas. Elle obéissait, mais sans vouloir s'avouer qu'elle était profondément émue pour d'autres raisons que la peur.

Ils s'étaient placés face à face, en adversaires qui s'affrontent.

L'homme n'avait pas eu encore une parole plus cordiale, ni un geste moins raide. Il restait poli, correct, mais sec et dominateur. C'est à peine si ses yeux cherchaient à rencontrer le regard orgueilleux qui marquait tant de mépris.

Tout d'abord, il parla du beau temps et de la pluie, sujets éternellement de circonstance avant d'en aborder de plus graves. Il était visible que l'entrée en matière banale était voulue et que la conversation ne pouvait se maintenir sur ce terrain commode.

De son côté. Arlette répondait en s'efforçant de jouer l'insouciance. Elle se sentait en sécurité au milieu de la foule qui remplissait les rues ; elle se disait aussi qu'elle n'avait qu'à tenir

bravement son petit rôle d'interlocutrice  
bénévole.

Une chose aussi lui apparaissait acquise, c'est  
que l'inconnu l'effrayait beaucoup moins de près  
que de loin.

L'impression ressentie à l'église Saint-  
Germain-l'Auxerrois n'était pas oubliée et  
pouvait renaître. Il lui semblait qu'elle n'aurait eu  
qu'à rencontrer le regard de l'autre, à plonger  
longuement ses yeux dans les siens, pour voir la  
superbe de l'individu vaciller.

Sa force à lui, en somme, n'était faite que de  
sa volontaire faiblesse à elle. Sans s'expliquer  
cette anomalie, l'orpheline en avait l'intuition ;  
mais elle ne cherchait pas à s'en faire une arme,  
car ce trouble qu'elle pouvait faire naître chez  
son interlocuteur se doublerait, elle s'en rendait  
compte, d'un trouble identique chez elle... Et,  
pour ne pas la ressentir, cette sensation  
amollissante qui lui avait fauché les jambes,  
l'autre jour, la prude jeune fille préférait subir les  
grands airs du monsieur et paraître plier devant  
son ascendant.

En définitive, c'était l'instinctive pudeur de ses sens en éveil qui se révoltait et, dans l'état de pureté où elle avait vécu jusqu'ici, il lui eût été impossible de ne pas en tenir compte.

Donc, elle demeurait bien sage, bien raisonnable, en face de lui, qui la dominait et cherchait à l'envoûter.

Brusquement, après quelques phrases insignifiantes, l'étranger orienta différemment la conversation.

– Je sais que vous vivez seule et que vous travaillez pour pourvoir à vos besoins... Pas de mari, pas de liaison... Je suis assez bien renseigné en ce qui vous concerne, vous voyez !... Nous pouvons jouer cartes sur table...

Elle ne le laissa pas achever. Une fièvre batailleuse l'envahissait soudain, et cette ardeur était faite autant du besoin de savoir pourquoi il s'acharnait à la suivre, que de révolte devant les prétentions de cet homme qui semblait arguer du droit de s'occuper d'elle.

– Pardonnez-moi de vous arrêter tout de suite,

monsieur, fit-elle avec vivacité. Vous êtes bien renseigné en ce qui me concerne, avez-vous dit... Voulez-vous m'expliquer, alors, en quoi ce qui me touche peut être attrayant pour vous ?...

Les yeux noirs de l'inconnu parurent chercher à la faire rentrer sous terre.

– Ne craignez rien, vous le saurez ! répliqua-t-il assez sèchement. Vous pensez bien que je ne perdrais pas mon temps à vous épier si des motifs impérieux ne me contraignaient pas à cette poursuite.

Elle rougit un peu.

Il convenait l'avoir épiée... l'avoir poursuivie.

Ses yeux eurent le vacillement d'une bête traquée. Ce ne fut qu'un éclair ; elle se ressaisit assez vite pour affirmer fièrement aussitôt :

– Je n'ai rien à cacher de ma vie... Toute mon existence se passe au grand jour...

– En apparence, du moins, rectifia-t-il.

– Oh ! en réalité aussi ! fit-elle avec un éclair d'orgueil dans ses grands yeux frondeurs. Je défie qui que ce soit de trouver quelque chose

d'irrégulier ou d'inconvenant dans ma vie !

Elle s'attendait à ce qu'il lui jetât son mariage à la tête... N'était-elle pas persuadée qu'il ne la suivait qu'avec l'assentiment de la police et seulement pour s'assurer de ses mœurs et des suites données à son union avec Lussan.

Il n'en fut rien.

L'homme ne releva pas sa protestation. Alors, ce fut elle qui attaqua :

– Je ne comprends pas du tout quel intérêt vous pouvez porter à ma vie... Vous vous attachez à mes pas sans aucune raison apparente.

– Évidemment, railla-t-il, ce doit être chose extrêmement rare qu'un homme de mon âge suive une femme du vôtre.

Une flamme rosit le visage d'Arlette.

– Non, riposta-t-elle, ça pourrait être assez naturel s'il s'agissait d'une poursuite intéressée...

– Intéressée ?

– Mettons... sentimentale, le mot est plus juste.

– Et vous avez deviné, tout de suite, en me



voyant derrière vous, qu'aucun sentiment ne dictait ma conduite ?

– Aucun sentiment ? releva-t-elle crânement... peut-être pas ! Car si aucune douceur cachée ne se révèle dans votre attitude, une haine visible, en revanche, semble vous animer.

Un sourire amer crispa les lèvres masculines avant qu'il observât :

– Et la haine vous a paru normale venant d'un inconnu et vous atteignant personnellement ?

À cette remarque, les grands yeux de la jeune femme s'immobilisèrent dans le vague. L'homme avait visé juste ; tout de suite, elle avait suspecté les mauvais desseins de son poursuivant ; jamais il ne lui était venu à l'idée qu'il pût avoir vis-à-vis d'elle de bonnes intentions.

À mi-voix, elle en convint.

– En effet, je vous ai catalogué dès le premier regard ; vous étiez de ceux qu'il vaudrait mieux ne jamais rencontrer sur sa route !... Et c'est cela qui est grave de vous à moi, c'est que je n'ai jamais eu la moindre illusion sur vos

agissements ; instinctivement, vous étiez celui qui me vouliez du mal.

– Instinctivement, avez-vous dit ? C'est donc que, dans votre vie, il était un point vulnérable et que je pouvais atteindre ? Car, enfin, un inconnu ne peut pas présenter un danger pour qui est à l'abri de tout reproche.

Si quelque étranger se fût permis une telle observation désobligeante, il est certain qu'Arlette l'eût vertement remis à sa place. En présence de cet inconnu qui, à force de la suivre, n'était plus un inconnu pour elle, ses réactions étaient mises en tutelle ; aussi, malgré sa surprise, répondit-elle sans trop d'aigreur :

– Je n'ai rien qu'on ne puisse exhumer dans mon passé, vous dis-je. Ma vie fut toujours irréprochable ! Il n'en est pas moins vrai que votre poursuite m'obsède et que je voudrais bien savoir pourquoi vous vous attachez à mes pas avec tant d'insistance.

– Imaginez que je m'intéresse à vous... que j'agis par amour.

Elle haussa les épaules.

– Non ! Je suis assez sensée pour ne pas me leurrer d'une invraisemblance.

– Je suis homme, cependant ! insista-t-il, légèrement amusé. Vous êtes jeune et jolie...

– Cessez ce jeu ! protesta-t-elle. Il est indigne de l'adversaire courtois que je devine en vous.

À ce compliment justifié, l'inconnu eut un sourire et ses yeux effleurèrent avec plus de douceur le jeune visage dressé vers lui.

– Je reconnais, admit-il, que je m'attendais à trouver en vous une toute autre femme !...

– À trouver ? releva-t-elle, reprise d'inquiétude devant ce rappel du mystère qui attachait le poursuivant à ses pas. Enfin, que cherchez-vous au juste ? Quelle femme imaginiez-vous que j'étais ? Et pourquoi moi, justement ?

– Parce que c'est vous et non une autre qui m'intéressez...

– Moi ? Moi seule ?

– Oui.

– Vous me connaissiez donc avant de m’avoir vue ?

– Non, puisque je viens de vous avouer que j’ai été surpris de vous voir telle que vous êtes et que c’est pourquoi, instinctivement, – car chez moi aussi, vous l’admettez, l’instinct peut parler ! – c’est pourquoi ma courtoisie vous a été acquise dès l’instant où je vous ai connue.

– Et cependant, l’homme correct que vous reconnaissez être n’a pas compris qu’il dépassait les bornes de l’indiscrétion en s’acharnant à suivre une jeune femme sérieuse qui vivait sagement entre son logis désert et son atelier ?

– Ah ! voilà le hic ! Ma correction naturelle s’est heurtée à quelque chose de plus fort auquel je ne pouvais résister.

Arlette, qui pesait tous les mots de son interlocuteur, releva la dernière phrase :

– Quelque chose, avez-vous dit ? De quelle chose parlez-vous ?

– Mais, de la haine, puisque vous n’admettez

pas que ce puisse être de l'amour, répondit-il en riant.

– Oh ! fit la jeune femme avec indignation. Avec quelle subtilité vous dérobez-vous à toutes mes questions ! Voici une demi-heure que nous échangeons des paroles inutiles et nous ne sommes pas plus avancés qu'au début...

– Nous faisons connaissance, petite madame.

Elle secoua la tête, agacée par cette espèce de marivaudage qui ne rimait à rien.

– Oui ! Eh bien ! moi, je ne tiens pas du tout à parler plus longtemps avec un inconnu. Vous m'avez dit que ma vie vous intéressait, que vous étiez renseigné sur tout ce qui me concernait...

– C'est exact, je ne vous en fais pas mystère.

– Mais je ne vois pas, moi, en quoi tout ceci vous concerne et je vais vous quitter, sans plus de parlottes, si vous ne me dites pas, à l'instant, qui vous êtes et pourquoi vous êtes si curieux ?

Il se mit à rire de nouveau, mais son rire sonnait faux et agaçait Arlette.

– Ma curiosité n'a d'autre cause que l'intérêt

que je vous porte, ironisait-il sans plus s'excuser.

– J'en suis infiniment touchée ! riposta notre héroïne. Mais vous trouverez peut-être bon qu'en retour j'en use pareillement avec vous ?

Le regard masculin s'immobilisa dans le lointain, en l'attente de quelque chose d'inattendu.

– C'est-à-dire ? questionna l'homme.

– Mon Dieu, je vous demanderai simplement votre nom, monsieur... et aussi votre profession ! Vous connaissez les miens... Toute ma vie, avez-vous dit... Peut-être aurait-il été bon, avant de vous intéresser si fort à moi, de vous présenter tout d'abord.

Jamais la timide Arlette n'avait montré une telle fermeté, ni prononcé d'aussi désobligeantes paroles.

Renversement des rôles ! Sous l'empire d'une réprobation intérieure, provoquée par l'audace systématique de l'inconnu, la fille du professeur Dalimours retrouvait son assurance de jeune fille du monde. Et même, comme elle estimait que son

interlocuteur ne satisfaisait pas assez vite à sa demande, elle insista, raillant à son tour et assez mordante :

– Mais peut-être, monsieur, avez-vous oublié votre nom... Quant à votre profession... vous ne tenez pas, sans doute, à en parler.

L'homme sursauta. Ses yeux s'étaient agrandis de surprise.

– Hein ! fit-il ahuri.

En même temps, il la dévisageait.

– Qu'est-ce que vous vous imaginez ?... Je me nomme Pierre, ce qui est bien, j'estime, un des noms les plus communs en France. Quant à ma profession, j'aimerais assez, madame, que vous la désigniez vous-même, puisqu'il vous plaît de penser que je ne tiens pas à en parler !

Elle ne se laissa pas démonter.

– Vous êtes policier, fit-elle crânement

L'autre éclata franchement de rire.

– Non, pas du tout policier, je vous l'assure !

Il ajouta, après une courte réflexion :

– ... Du moins, pas dans le sens péjoratif que vous donnez à ce mot.

Arlette, ne comprenant pas sa restriction, fronça le sourcil.

– Est-ce à dire, observa-t-elle avec aigreur, que vous êtes de la police sans en avoir le titre... ou bien que vous faites ce métier en cachette... pas officiellement... en amateur ?

– Mais, je ne fais pas ce métier, comme vous dites ! protesta-t-il. Qu'est-ce qui vous le fait croire, madame ?

– Votre insistance à me suivre, monsieur... tout simplement !

– Oh ! un homme peut s'intéresser à une femme et la suivre sans, pour cela, faire partie de la police.

– Dans ce cas, répliqua-t-elle fermement, j'attends que vous me révéliez quelles raisons vous y poussent... J'attends aussi que vous me disiez quelle est votre profession... la véritable... Pierre n'est qu'un prénom... Alors, en fait de présentation... vous êtes avare de



renseignements !

Il la regardait, évidemment surpris. Les vertes répliques qu'elle lui servait avec tant d'assurance le désarçonnaient à son tour.

Jusqu'ici, la petite ouvrière de M<sup>me</sup> Limay lui était apparue craintive et effacée... c'est-à-dire pas bien méchante... ni bien malicieuse... Ses camarades d'atelier la disaient sauvage et timide. Et voilà que, soudain, elle se révélait comme une adversaire spirituelle et posée qu'il ne devait pas dédaigner.

Son front se rembrunit.

– Pierre est mon nom, riposta-t-il assez sèchement. J'arrive des colonies, où je suis resté quatre ans à remplir une mission de confiance... Je ne suis à Paris que depuis trois mois... en congé, naturellement. Peut-être resterai-je ici, celui-ci écoulé, peut-être repartirai-je... Dieu seul le sait pour le moment !

– Qui en décidera donc ?

– Mes chefs, naturellement.

– Et... qui sont ces chefs ?

Cette question formulée du bout des lèvres, avec dédain, comme si la jeune femme englobait l'homme et tout ce qui le concernait dans le même mépris, le rendit rogue.

– Le nom de mes chefs ne vous dirait rien, s'écria-t-il en s'animant peut-être plus que ce n'était nécessaire. Cette question est sans intérêt et n'a rien à voir entre nous, je vous l'affirme.

Continuons de faire connaissance, plutôt ! Plus tard, vous saurez qui je suis, n'en doutez pas... Pour l'instant, parlons de vous, de votre famille, de votre mari.

Arlette eut un léger sursaut... Chaque fois qu'une allusion éveillait en elle le souvenir d'Anatole Lussan, elle était désarçonnée. Était-ce avec intention que l'étrange personnage avait prononcé le nom de son vieil époux ?

Elle aurait voulu pouvoir s'en assurer. Pour ce faire, ne valait-il pas mieux abonder momentanément dans son sens ?

– Soit ! fit-elle, conciliante. Parlons de mon pays ; je suis de Normandie.

- La campagne est fort belle, par là, je crois ?
- Elle me semble magnifique, à moi... Cela dépend de celui qui la regarde.
- Affaire de volonté ou de foi, peut-être ?
- Non. Mais tel d'entre nous aime la mer bleue, tel autre l'océan agité ; l'un préfère les torrents et les ravins, l'autre les cimes arides et neigeuses. En sorte qu'il est difficile de formuler un jugement répondant aux goûts de celui qu'on renseigne.

Il vit qu'elle s'efforçait de rester dans les généralités et ne formulait qu'avec soin ses réponses. Il n'en fut pas surpris ; depuis le début de cette conversation, il se rendait compte qu'elle se tenait sur ses gardes. Et cette prudence inattendue la lui rendait d'autant plus suspecte.

– Vous ne vous livrez pas beaucoup quand vous parlez de votre pays, remarqua-t-il sans ménagement. Auriez-vous donc laissé de mauvais souvenirs en Normandie ?

Elle haussa les épaules, énervée déjà de cet interrogatoire oiseux.

– Oh ! pas du tout ! affirma-t-elle. Seulement, je ne crois pas qu’il me soit nécessaire de crier sur les toits l’amour que j’ai pour ma province natale.

– Ah ! tout de même, vous aimez votre Normandie ?

– Évidemment, je l’aime ! Ça va sans dire... Je l’aime parce que j’y suis née, parce que j’y ai vécu... et vécu pas toujours heureuse, pourtant !... Je l’aime pour ses beaux paysages, son calme bienfaisant, je l’aime parce que les miens y reposent.

– Tous les vôtres ? questionna-t-il brusquement, comme s’il cherchait à l’embarrasser.

Mais elle ne parut pas s’en rendre compte.

– Presque tous... oui, bien sûr !... Mon père... mes grands-parents... Plus tard, moi, peut-être... Et tous les miens, probablement !...

– Votre mari aussi, sans doute ?

Involontairement, Arlette rougit.

Ce rappel direct, lui évoquant une nouvelle

fois son mari mort, la saisissait d'autant plus qu'il confirmait ses doutes ; c'était bien, décidément, à propos de son mariage que l'étranger s'intéressait à elle.

Il est vrai que n'importe qui aurait pu s'étonner qu'elle accordât si peu de place dans sa vie au pauvre Lussan. Ne négligeait-elle pas de le compter parmi les personnes de sa famille ?

Elle pensa que son interlocuteur ne pouvait ignorer sa vraie situation. De ceci, elle était maintenant certaine ! Néanmoins, il lui avait lancé un tel regard réprobateur qu'elle ne savait plus que supposer.

Et voilà qu'avec une ironie encore plus accentuée il reprenait ses questions sur le défunt :

– Il est aussi en Normandie, votre mari ?... Enterré avec tous ceux que vous avez aimés ?

– Non, fit-elle enfin. Il est enterré en banlieue. Mes moyens ne m'ont pas permis de faire davantage pour le moment.

Qu'aurait pu dire l'inconnu, après un aussi pénible aveu ? Rien, évidemment.

Il garda le silence, sourcils froncés et visage dur.

Quelque chose faisait bouillonner en lui une soudaine colère qui prenait sa source on ne sait en quel coin mystérieux de ses réminiscences.

Cette petite dame, aux grands yeux innocents et enfantins, le tenait en échec, véritablement. Elle avait réponse à tout ! Mais ne savait-il pas qu'un commissaire de police n'avait pu, lui non plus, la prendre en défaut sur le même sujet ?...

Il fallut à l'homme quelques instants pour détendre ses traits et retrouver son calme.

Son ton s'en ressentit, bien qu'il s'excusât :

– Je viens d'être indiscret, à propos de votre mari... J'ai mérité que vous me remettiez à ma place, concéda-t-il. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

Elle eut un petit rire ambigu comme si elle voulait marquer un avantage.

– Parce que j'estime qu'il n'y a aucune humiliation à avouer qu'on est très pauvre et que la bonne volonté ne suffit pas toujours à

permettre certaines dépenses.

– Êtes-vous réellement si pauvre ? observa-t-il, comme malgré lui.

– Je n'ai que mes modestes gains pour toute fortune, fit-elle fièrement.

– Oh !... oh !... je n'aurais pas pensé !... Comment ! votre mari ne vous a rien laissé ?

Arlette eut un léger sursaut.

– Cette fois, remarqua-t-elle d'une voix moins assurée, vous devenez... singulièrement indiscret !... Je déplore, monsieur, votre insistance...

Il se mit à rire :

– Ne me faut-il pas justifier la profession de détective que vous m'avez gratuitement octroyée ?

– Alors, tant pis pour nos relations futures, riposta-t-elle d'un ton sec. J'ai horreur des curieux, des mouchards et des espions, tenez-vous-le pour dit si vous désirez me parler plus longtemps.

– N’ai-je pas supposé, tout à l’heure, que seule l’innocence ne redoutait pas la curiosité ?

– Comme il vous plaira, cher monsieur ! Je ne désire nullement vous convaincre de quoi que ce soit. Et, sur ce, brisons là-dessus et prenons congé.

– C’est plus commode de s’éclipser que de poursuivre un entretien périlleux. Vous êtes prudente, madame Lussan !

Cette passe de pointes, presque sarcastiques, avait répandu un peu de chaleur dans l’atmosphère. Il y avait de l’animation dans les reparties, de la vivacité en les yeux et du rose sur les joues.

Après la réplique assez nette du jeune homme, un silence peuplé de ressentiments vint jeter entre eux son abîme de ténèbres. Du coup, les deux interlocuteurs se trouvèrent replacés d’office sur leurs positions premières.

Cette prise de contact, acceptée par les deux parties, semblait devoir amener pour ces dernières des éclaircissements qu’une



bienheureuse détente aurait pu suivre. Brusquement, le charme fut rompu. Les deux jeunes gens se retrouvèrent sur le plan d'hostilité où ils évoluaient depuis quelque temps.

Mais pourquoi tous deux se repliaient-ils ainsi ?...

Une explication nette, claire et franche, voilà qui remet bien les choses en place ! Or, l'homme se raidissait, s'affublait à nouveau de son air tragique et impassible, tandis qu'Arlette se faisait plus lointaine, moins accessible, moins assurée aussi ! Chacun fuyait l'explication que l'autre désirait... Parce que, sans doute, ni l'un ni l'autre n'avaient le courage de la réclamer ou de la donner comme il l'eût fallu !

Et du fléchissement de la volonté de celle-ci, celui-là s'efforçait de raffermir la sienne d'autant. Jeu de bascule où les âmes étaient secouées, cahotées...

Quand l'équilibre serait-il trouvé ?

À présent, le silence était lourd, étouffant, et ils évitaient de se regarder, puisqu'ils n'étaient

plus que deux adversaires remplis de malveillance.

À la fin, agacé, rendu nerveux par la situation trop vite tendue vers eux, l'inconnu se leva et régla les consommations.

– Je vous quitte, car je suis attendu, s'excusa-t-il correctement, chapeau à la main. Mais nous nous rencontrerons encore... À demain, madame...

Il la salua et se retira, assez cavalièrement... Plus qu'il n'était convenable, semble-t-il, après cette heure de conversation.

L'orpheline demeura quelques instants songeuse. Elle n'avait pas eu le temps de placer un mot dans son si bref adieu.

– Quel sauvage !... soupira-t-elle enfin. J'ai eu l'impression que nous allions pouvoir éclaircir le mystère de cette surveillance qui finit par me rendre folle... Et puis, crac !... Plus rien ! Un ballon dégonflé devant moi !... Allons, mon beau jeune homme, il paraît que je vous embarrasse autant que vous m'ennuyez. Et pourtant...

J'aurais tout fait pour satisfaire votre curiosité... Sous réserve bien entendu, que vous ne vous dérobiez pas à la mienne !... Et, réellement, je ne vois pas du tout à quoi riment vos questions !...

Elle se leva à son tour et sortit, en se dirigeant vers les jardins des Tuileries.

Des enfants s'ébattaient auprès de leurs mères ou de leurs nourrices et l'isolée jetait sur eux des regards qui se faisaient tendres.

L'un de ces petits, poursuivant un cerceau, vint se jeter dans ses jambes.

Dans un besoin d'expansion subite, la jeune femme le prit sous les bras, l'éleva jusqu'à la hauteur de son visage et l'embrassa plusieurs fois sur ses joues fraîches et rebondies, avant de le reposer à terre.

– Va, mon chéri ! Ta maman est bien heureuse d'avoir un beau bébé comme toi !

Elle n'aurait su dire pourquoi, tout à coup, elle avait le cœur gonflé de tendresse, mais ce court intermède lui procura une immense et bienfaisante détente. Elle put poursuivre sa

promenade avec plus de liberté d'esprit.

Pour cette demi-journée, n'était-elle pas, d'ailleurs, débarrassée de son agaçant suiveur ?

Heu ! heu ! Il ne lui paraissait plus aussi dangereux, le monsieur, maintenant qu'elle lui avait parlé ! Et comme il avait pu se rendre compte qu'elle n'était pas une ingénue prête à se laisser manger sans réagir, il allait probablement la laisser tranquille désormais !

Mais, dès le lendemain, elle dut subir à nouveau sa présence.

Il était toujours là dès qu'elle quittait son travail et il affectait de marcher à sa hauteur, comme s'il l'accompagnait. N'étaient-ils pas, lui et elle, de vieilles connaissances, à présent qu'ils avaient pris une consommation, ensemble, dans un café. C'est toujours l'entrée en matière qui est difficile à trouver. Mais une fois les premiers mots échangés, le lien est créé d'où sortira l'habitude. Et c'est pourquoi les jeunes filles font bien d'éviter ce premier contact, quand elles ne veulent pas courir des risques inconnus.

Donc, l'énigmatique M. Pierre s'incrustait dans sa vie.

Plus que jamais, ses camarades taquinaient Arlette sur son amoureux, surtout que, tout en la suivant, celui-ci ne se gênait pas pour lui adresser la parole.

Comment nos trois midinettes eussent-elles pu conclure différemment, en présence de la conduite nouvelle de leur compagne ?

– Il te fait la cour ? avait demandé Mauricette.

– Pas du tout ! avait protesté Arlette, sans obtenir autre chose que de l'incrédulité devant une telle affirmation. Nous parlons de la pluie et du beau temps...

– Oh ! là là !... Quelle bonne blague !... Non, mais tu ne nous as pas bien regardées en face ! s'était indignée Marie.

Et Gaby d'ajouter :

– Allons, madame la cachottière... Gardez vos secrets... et pardonnez à vos amies leur indiscretion, puisque celle-ci vous gêne...

– Mais je vous assure que...

– Allons, inutile ! interrompit Marie, outrée. Nous ne te tourmenterons plus, puisque tu ne veux rien nous dire... Vous avez bien entendu, Gaby, Mauricette, il faut laisser en paix la dame Arlette.

La jeune femme était pourtant dans le vrai. Rien, toujours, ne lui permettait de supposer que l'inconnu fût un amoureux.

– Elles ont raison, se disait-elle. J'ai l'air de l'encourager... Il me compromet, cet affreux policier !... Le pis, c'est que je ne puis l'empêcher de marcher à côté de moi, le trottoir est à tout le monde... C'est comme ses paroles !... J'ai beau, les trois quarts du temps, ne pas lui répondre, il s'obstine à me parler !

Elle aurait cependant voulu percer le mystère de cette filature qui ne se lassait pas ; mais c'est en vain qu'elle étudiait chaque mot de l'individu.

– Rien !... Il ne me dit rien, cet accompagnateur réfrigérant que j'ai toujours sur mes talons ! Elles peuvent se moquer, les autres, et prétendre qu'il me fait la cour ; je suis persuadée, moi, que ce bonhomme-là n'a rien

d'un amoureux !

En effet, la plupart du temps, ils échangeaient des paroles banales dont Arlette ne pouvait tenir compte. En revanche, maintes fois, les remarques du garçon s'entremêlaient de questions qui dirigeaient toujours l'orpheline sur son passé. La méfiance de celle-ci s'endormait ; elle ne se surveillait plus autant que les premiers jours et elle donnait parfois inconsciemment des détails que l'autre enregistrerait.

D'ailleurs, sous son air correctement indifférent, son interlocuteur savait adroitement provoquer les réflexes féminins et procéder à des sondages.

Son attitude, toujours hautaine et même agressive, provoquait de vives répliques chez l'impulsive jeune fille... Il obtenait ainsi des renseignements dont il ne pouvait mettre en doute la véracité !

Quand elle s'apercevait ensuite de ses étourderies, Arlette était furieuse envers elle, qui n'avancait pas dans sa contre-enquête alors qu'elle livrait sa vie, au contraire, à l'inquisition

de son adversaire.

Elle imaginait ensuite les pires choses au sujet du bonhomme qui se trahissait si peu ; et, des quelques précisions qu'elle avait obtenues de lui, le premier jour, elle tirait mille arguments à son encontre :

– Des colonies !... réfléchissait-elle. À beau mentir qui vient de loin !... Aux colonies, il y a un bagne ; il y a les bataillons d'Afrique ; il y a un soleil méchant pour les humains ; il y a les stupéfiants et les alcools... Pourquoi y était-il, aux colonies, le beau jeune homme ?

Autre chose encore ; cet étranger aux allures énigmatiques, au ton autoritaire, au regard qui en impose aux femmes au point de les terroriser... n'appartenait-il pas à ce qu'on appelle le milieu ?... Et que voulait-il, alors, sinon asservir la jeune fille ?...

Il pouvait être aussi un espion ?

Non ! Car de quelle utilité eût-elle été pour lui ?...

Ou encore un aventurier quelconque ayant



besoin de la présence d'une femme, ne fût-ce que pour lui fournir un alibi ?... Plutôt !... Tout était possible, après tout, puisque l'étrange individu la rassurait et l'inquiétait en même temps, malgré sa correction et ses manières empressées.

Et c'était toujours par le même refrain que se terminaient ses méditations :

– Pour quelles fins ce bonhomme-là s'acharne-t-il à me suivre ?... Cela devient intolérable !

Un dimanche matin, on frappa à la porte de la chambre occupée par la jeune femme.

Pensant que c'était sa concierge qui lui montait le courrier, comme elle le faisait quelquefois. Arlette ouvrit sans défiance.

Elle sursauta aussitôt :

– Ah !

Jamais elle n'aurait cru que cela fût possible : l'énigmatique M. Pierre était là !

Cette apparition causa tant d'effroi à la jeune femme qu'elle voulut refermer sa porte, mais l'étrange visiteur avait mis son pied dans

l'entrebâillement, et force fut à Arlette de le laisser pénétrer chez elle.

Un instant, l'orpheline eut envie de crier, d'appeler au secours. Mais le regard du visiteur... son singulier regard la domina une fois de plus... Et, pourtant, avec quel respect il l'avait saluée !

Pâle, les yeux agrandis d'une secrète terreur, elle le vit refermer l'huis.

Machinalement, il avait mis les deux mains dans ses poches et, sans même songer à expliquer sa venue, il inventoriait du regard le petit mobilier : le lit-divan coquettement surchargé de coussins, la commode surmontée d'une glace ovale, la petite table ronde recouverte d'un carré de dentelle... Tout ce modeste ensemble, net, propre, personnel, malgré son extrême simplicité.

Ce ne fut qu'après un examen attentif, quand ses yeux se furent posés sur chaque chose, et particulièrement sur l'étoffe de cretonne qui recouvrait le divan, qu'il dit :

– Alors, c'est là que vous habitez, petite madame ?

Arlette s'était raidie, prête à faire face à cet homme dont l'audace invraisemblable ne semblait pas connaître de bornes.

– Mon Dieu, oui !... répondit-elle avec assez d'assurance. Ce logis est le mien... Cela vous étonne ?

Il lui décocha un nouveau regard qui parut faire rentrer en elle toute velléité de révolte.

– Vous demeurez ici depuis votre mariage... Ce mariage !... L'effarante vision : avril et les frimas !... Et voici la chambre nuptiale, n'est-ce pas ?

– Mais... monsieur...

– Je veux croire que ma question, en elle-même, n'est pas embarrassante.

– Oh ! pas du tout.

– Vous hésitez, cependant !... Quelque chose que vous devez dissimuler, peut-être ?...

Arlette s'indigna, et ses joues, blêmies sous l'influence du flux magnétique dardé par les yeux inquisiteurs, devinrent roses, puis rouges, tant la colère bouillonnait en elle.

– Je n’ai rien à cacher... protesta-t-elle avec fermeté. Combien de fois me faudra-t-il vous le dire ? Mon existence a toujours été correcte et votre question ne me gêne pas. Cependant, j’estime que vous n’avez rien à voir dans ma vie privée et je me refuse à vous fournir des renseignements qui ne vous regardent pas... Pour commencer, d’ailleurs, sortez de chez moi : je n’ai rien à faire avec vous et je n’accepte pas votre intrusion ici !

C’était péremptoire, mais l’homme ne parut pas y faire attention. Il avança de quelques pas dans la pièce ; puis, songeur, se tourna vers Arlette.

– Si indiscret que je puisse vous paraître, madame, je vous affirme cependant que je ne vous veux pas de mal... Peut-être même, dans votre intérêt, pourriez-vous me donner quelques renseignements... Il vaut mieux ne pas vous dérober.

– Je ne comprends pas, fit-elle en s’affolant de la menace sous-entendue. Si seulement vous me disiez de quoi il s’agit !... Même en justice, on

donne un défenseur aux accusés... Que me reprochez-vous, en vérité ?

Très pâle, et désemparée tout à coup, elle s'était mise à pleurer.

Il vint à elle, les yeux sombres.

– Je vous en prie, ne pleurez pas, fit-il, la voix subitement changée. Les larmes des femmes prouvent leur faiblesse, mais non leur innocence.

– Innocente ou inculpée, je veux savoir de quoi vous m'accusez !

– Je ne vous accuse pas.

– Cependant, je sens, autour de moi, une ambiance de suspicion... Vous ne vous laissez pas de me suivre... C'est effrayant, quand on n'a rien à se reprocher !

Il eut un geste pour la rassurer et, durant quelques instants, son regard s'adoucit considérablement.

– Non ! fit-il d'un ton altéré. Ne pleurez pas... et ne craignez rien de moi... Je vous jure que je voudrais pouvoir mettre votre personnalité en dehors de l'affaire qui m'oblige à m'occuper de

vous... Ne craignez rien de moi... même si vous étiez coupable.

Une émotion lui coupa la parole, et c'est d'une voix plus basse, plus rauque, qu'il acheva :

– Soyez indulgente, madame... Ne m'accablez pas de votre hostilité – Si vous saviez comme il m'en coûte, maintenant, d'avoir à vous suspecter !

– Voyez, vous me suspectez... vous l'avouez !...

– Je ne suis pas maître qu'il en soit autrement  
– La tâche que j'ai à remplir ne m'en apparaît que plus lourde, je vous l'assure.

– Mais, enfin, que cherchez-vous ? Si je puis vous aider, je ne demande pas mieux, pourvu que vous me laissiez tranquille ensuite !... Allons, parlez ! Que dois-je faire ? insista-t-elle en s'essuyant les yeux.

– D'abord, ne plus pleurer... Vos larmes me bouleversent – J'ai horreur de voir une femme pleurer !

– Voilà qui est fait, fit-elle bravement, en se

raidissant pour contenir son émotion. Ensuite ?...

Il jeta sur elle un rapide coup d'œil, comme s'il redoutait de voir encore ses grands yeux d'enfant noyés d'eau.

– C'est ça ! dit-il en détournant la tête, de crainte de se laisser attendrir par le pauvre regard de chien battu qu'elle levait sur lui. Et maintenant, soyez gentille... laissez-moi demeurer un peu auprès de vous... dans votre atmosphère... en essayant, par la pensée, de vivre un peu votre vie et de partager votre existence.

Il avait attiré une chaise et s'était assis près de la table, sur laquelle il avait posé ses gants et son chapeau.

– Modeste intérieur de jeune femme travailleuse et sage, murmura-t-il à mi-voix, comme pour lui-même... Aucune futilité dans l'aménagement ; toute la place est utilisée, et cependant tout est net, propre, clair, sans recoins douteux...

Il avait à nouveau posé les yeux sur elle, qui le regardait, absolument étonnée de ce soliloque si

anodin.

– Tout est clair et net, sans recoins douteux, répéta-t-il lentement. Comme celle qui vit ici-comme il était normal que tout devait être... pour qui croit vous connaître... ou voudrait croire en vous !

Et, changeant de ton, le visage subitement transfiguré :

– Ah ! madame, s'écria-t-il, vous ne vous doutez pas de la joie qui m'étreint en ce moment que je vous découvre chez vous, au milieu de vos objets familiers et de l'ambiance que vous avez su créer entre ces quatre murs si rapprochés !

– Et il vous dit quelque chose, mon petit intérieur ? questionna la jeune femme, dont les grands yeux inquiets ne perdaient aucun de ses gestes.

– Il me parle de vous... de vous si sérieuse, si raisonnable... de vous telle que je vous souhaitais... telle que vous m'êtes apparue, besogneuse... presque pauvre... malgré toutes les probabilités qui peuvent vous accabler.



Quittant le doux visage de son hôtesse, le regard de l'homme alla un instant vers le divan étroit et bas sur lequel devait dormir Arlette.

– Il y a des choses qui parlent tout un langage, reprit-il, ému. Je ne vois pas plusieurs personnes habitant dans cette pièce.

– En effet, convint-elle avec une sorte de fierté. J'ai toujours vécu seule... modestement... en travaillant... en me privant, s'il le fallait !

– Même... même quand votre mari vivait ?

– Mon mari n'était pas libre de demeurer avec moi. Il avait d'autres occupations... une autre vie... qui l'éloignait d'ici !

Sous les questions d'apparence anodines, l'orpheline sentait l'interrogatoire. Mais elle ne se déroba pas. Elle l'avait déjà dit, elle n'avait rien à cacher dans sa vie et elle pouvait étaler toute son existence au grand jour.

De leur échange de demandes et de réponses pouvait-il sortir autre chose que de la lumière ? Devant l'intégrité de ses explications, M. Pierre se rendrait compte qu'elle était innocente de tout

ce dont on pouvait la soupçonner. Et, loyalement, il devrait l'admettre. C'est pourquoi elle se prêtait à son examen avec tant de bonne volonté.

Justement, de son ton en apparence indifférent, il reprenait :

– La situation de fortune de Lussan permettait cependant à celui-ci de mettre à votre disposition un autre logis... plus luxueux. Votre mari pouvait vous assurer une vie heureuse... sans souci, sans médiocrité.

La jeune femme leva sur lui ses yeux abasourdis :

– Oh ! protesta-t-elle avec un triste sourire, je vois que vous ne savez pas tout ce qui me concerne... Mon mari était plus pauvre encore que moi, monsieur.

Il eut un froncement de sourcils et remarqua, un peu agacé :

– Mais non ! que diantre ! Il avait fait un héritage... gagné une fortune.

Un éclair de joie illumina le visage d'Arlette.

– Allons ! fit-elle dans un cri de satisfaction.

Je savais bien que je n'avais rien fait pour mériter votre suspicion. Vous me confondez avec quelqu'un d'autre ! Et l'homme riche dont vous parlez n'était pas mon mari... ne peut pas être le pauvre diable dont je porte le deuil...

Elle s'arrêta soudain, sous une réflexion qui lui surgissait. Alors, presque tristement :

– Si c'est parce que vous me croyez riche que vous êtes ici, mon bon monsieur, vous faites fausse route et vous perdez votre temps, observa-t-elle. Évidemment, la jeune veuve d'un homme très âgé devrait être riche... Mais détrompez-vous ; pour si invraisemblable que la chose soit, je ne suis qu'une pauvre ouvrière sans fortune dont aucun garçon puisse tirer parti... Ah ! monsieur, pourquoi ne m'avez-vous pas dit plus tôt que c'était une fortune que vous cherchiez derrière moi ; je vous aurais tout de suite dit que vous vous trompiez d'objet.

Sa voix résonnait, douloureusement railleuse, remplie peut-être autant de déception que de soulagement.

M. Pierre ne répondit pas. Son regard un peu

lourd ne la quittait pas. Il avait dû cependant saisir l'ironie de ses réflexions, mais il demeurerait impénétrable.

– Je ne crois pas m'être trompé, madame, reprit-il après un silence. Vous êtes bien Arlette Dalimours, veuve d'Anatole Lussan ?

– En effet.

– Eh bien ! riche ou pauvre, c'est bien à vous que j'ai affaire... pas à une autre !

– Alors, je ne comprends plus ce que vous vouliez dire, fit-elle, à nouveau désespérée.

– Mais, moi, je me comprends ! riposta-t-il. Et vous verrez que nous finirons par tomber d'accord ! Voyons, où habitiez-vous avant de venir vous réfugier dans ce misérable logis ?

– J'étais dans une toute petite chambre meublée.

– En province ?

– Non, rue des Petits-Champs.

– Mais auparavant ?

– J'étais dans ma famille.

– En Normandie ?

– Oui.

– Où était-ce donc ?... Vous m’avez nommé un pays dont j’ai oublié le nom.

Mais, cette fois, elle secoua la tête. Voilà qu’il recommençait ! Comme le jour où ils avaient pris ensemble le café, il mêlait à nouveau sa famille à sa poursuite... Au surplus, elle ne se souvenait pas de lui avoir jamais donné l’adresse de ses parents. Pourquoi feignait-il de l’avoir oubliée ? sinon pour l’apprendre véritablement.

Or, Arlette n’admettait pas qu’il fût question des siens à propos de l’histoire de son mariage ! D’ailleurs, était-il possible que sa mère et son beau-père eussent quelque chose à voir avec le singulier personnage qui s’attelait journallement à ses pas ?

Non ! C’était invraisemblable !...

Alors, que signifiait l’insistance déplacée de cet inconnu, si mystérieusement suspect dans ses questions et dans sa filature ?

Arlette se serait fait hacher plutôt que de

prononcer un mot qui aiguillât l'homme vers Battenville.

– Ce que vous voulez savoir ne regarde que moi, dit-elle farouchement. Mes parents n'ont en rien affaire avec vous !

Et, tout à coup, parce qu'il touchait à ceux qui lui étaient chers plus que sa propre vie, elle s'emporta :

– Et puis, j'en ai assez, de vos questions ! Je ne vous répondrai plus, à moins que vous ne me disiez quel but exact vous poursuivez.

– Cependant...

Mais elle l'interrompit avec colère :

– Non ! non ! Inutile !... Je vous dis que vous ne m'arracherez pas un mot. Vous m'obsédez ! Allez-vous-en !

Il n'en avait cure et haussa les épaules, comme si toute cette fureur n'était qu'enfantillage.

Il y eut un silence. Pierre réfléchissait, son regard pensif posé sans rancune sur la figure assombrie de son interlocutrice.

Il parut soudain prendre une décision et changea de ton.

– Ne parlons plus de ce que je vous ai demandé, puisque cela vous contrarie, fit-il, conciliant. Il fait beau, aujourd’hui. C’est la fin de l’hiver et, déjà, le soleil semble plus chaud... J’ai pu obtenir qu’un ami me prête sa bagnole pour toute la journée et je suis venu vous chercher...

Comme Arlette esquissait un geste de doute, il insista :

– Si, petite madame. Je suis venu vous chercher, car j’ai pensé qu’une promenade à Saint-Germain, où l’air est pur, vous ferait du bien... J’ai remarqué que vous aviez mauvaise mine, depuis quelque temps...

Arlette avait sursauté.

À cette proposition inattendue, une terreur était surgie en elle.

Que venait faire ce projet de promenade, en pareille minute, alors qu’elle mettait l’individu à la porte de chez elle ?... Il ne manquait pas

d'aplomb, le monsieur !

– Seule avec lui en auto ? pensa-t-elle. Mais il est fou ! Jamais je ne commettrai cette imprudence ! Les journaux sont remplis de faits divers avertisseurs pour la naïveté de celles qui seraient tentées d'accepter de semblables offres... Non, non ! Je ne marche pas, moi !

À voix haute, elle trouva la force de refuser poliment l'étrange invitation.

– Je vous remercie de l'intérêt que vous portez à ma santé... Mais réellement, non, non ! Je ne puis accepter !

Il la regarda, un peu sombre.

– Pourquoi ?

Sous ces yeux impérieux, elle perdit à nouveau un peu de son assurance.

– Je ne puis pas, vous comprenez... que dirait-on de moi ?... Vous ne vous rendez pas compte que ma réputation...

– Oh ! votre réputation ! protesta-t-il. D'abord, qui le saurait ? N'avez-vous pas votre conscience pour vous ?... Et puis, une femme mariée... une



veuve !

– Néanmoins, je préfère... Non, non !

Elle s'affolait un peu.

– Voyons ! insista-t-il. Pourquoi ne ferions-nous pas cette promenade ? Je ne vous fais plus peur, j'espère ?... Ce n'est pas la première fois que nous sortons de compagnie, il me semble ! Alors ?...

Elle aurait voulu protester, lui crier :

– « D'habitude, ce n'est pas moi qui le désire. Vous m'imposez votre présence et je dois la subir... De grâce ! laissez-moi vivre en paix, libre, dégagée de votre assiduité ! »

Mais les mots sortaient de sa bouche différents de ceux qu'elle souhaitait prononcer ; le regard, le singulier regard qui pesait tant sur le sien annihilait sa force de résistance.

Allait-elle donc céder encore ? La peur lui insuffla de l'audace pour mentir.

– Je le voudrais, d'ailleurs, que je ne le pourrais pas ; je suis attendue chez des amis, les Montel...

– Montel ? Je connais ce nom.

– Oui, probablement, puisque vous êtes allé vous renseigner à mon sujet jusqu’auprès du concierge de leur maison, au risque de m’attirer des désagréments !

– Si j’y suis allé, c’est que, probablement, c’était nécessaire !... Mais, comment l’avez-vous appris ?... Il me semble que j’avais payé assez cher ce cerbère pour qu’il se tût... Enfin ! Il ne s’agit pas de cela !... Je vous demande de venir avec moi... même si vous comptiez disposer de votre journée d’une autre façon.

– Mais pourquoi le ferais-je ?

Il eut une hésitation. Puis, doucement, la voix rauque :

– Parce que vous m’êtes nécessaire, aujourd’hui.

– Nécessaire ?

– Oui... j’ai une voiture, je suis seul... J’ai besoin de votre présence.

– Besoin de ma présence ?

– Oui... vous sentir auprès de moi... vous voir... vous entendre !

Un instant, elle ferma les yeux... Les mots avaient mis en elle un frémissement.

Besoin d'elle ?... Le singulier aveu !... Besoin de l'entendre !... de la voir !...

Elle passa sa main lasse sur son front brûlant.

– Mon Dieu ! Est-ce qu'elle-même, parfois... ces derniers temps ?... Non ! non !

Qu'est-ce qu'elle allait supposer là ! Ce qu'il y avait plutôt, depuis leur rencontre à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, c'était l'impression indéfinissable qu'elle éprouvait chaque fois qu'elle le revoyait.

Oui, c'était ça !

Une impression ! Pas autre chose !

Et si, quelquefois, elle ressentait un certain plaisir à retrouver son persécuteur dans la rue, fidèle à son poste, l'attendant, lui parlant, toujours poli et un peu obséquieux, c'est qu'elle était enchantée de le voir perdre son temps à sa suite, sans qu'il pût rien découvrir de

répréhensible en elle... ni dans sa vie, ni dans son passé !

C'est cette amère satisfaction qu'elle enregistrait et qui lui donnait tant de joie !... Rien de plus !

D'autre part, cet homme l'agaçait avec ses soupçons, son inlassable poursuite et ses grands airs dominateurs !

De l'énervement aussi, voilà ce qu'il lui causa encore, le monsieur !

Et elle rejetait avec force toute autre supposition...

Comme elle était restée songeuse, celui qui avait dit se nommer Pierre vint vers elle :

– À quoi rêvez-vous, petite madame ? demanda-t-il en posant doucement sa main sur son épaule.

– À rien, fit-elle en se dégageant machinalement.

– On pense toujours à quelque chose... ou à quelqu'un

– Alors, admettons que je pense à vous, que j’essaie de vous comprendre, tout simplement !

Il hocha la tête et, humblement :

– Non, n’essayez pas ! C’est inutile que vous cherchiez à deviner ce qui se passe en moi... Le sais-je moi-même ?... Tant de choses me tourmentent !

– En effet, vous êtes étrange ! Un moment, vous semblez aimable et convaincu que je ne puis pas être une créature maligne... Puis, une minute après, je sens en vous un adversaire implacable, susceptible de m’écraser sans pitié.

– Un adversaire !... implacable... sans pitié.

Il la regarda, un peu sombre, et poussa un soupir :

– Il y a chez un homme, fit-il amèrement, des combats intérieurs difficiles à concilier avec la logique... Il doute, il hésite, parce qu’il sent le point faible qui le fera basculer quand il voudra agir... Bien souvent, quand il s’en rend compte, il est trop tard... il a trop attendu... Je me demande si je n’en suis pas à ce point mort ?...

Il s'arrêta, la tête penchée sous le faix de pensées trop lourdes... ou d'une inexplicable lassitude. Mais, bientôt, il se secoua et se redressa de toute sa hauteur, comme s'il voulait rejeter ses soucis ou dominer malgré tout les événements.

Il changea de ton en changeant de sujet :

– Venez vous promener avec moi, petite madame... Les hommes ont des ennuis ou des projets impitoyables que la présence d'une femme peut adoucir ou aiguiller sur la clémence. Soyez bonne, madame Lussan... Versez-moi l'oubli et la mansuétude avec votre doux sourire... Venez !... Ne me laissez pas seul aujourd'hui.

Elle secouait la tête, pas encore décidée, malgré ses prières, à se confier à lui pour une promenade au loin.

– J'ai peur ! disait-elle. Je ne suis pas rassurée en auto... Et puis, seule avec vous, ça ne me dit rien !

– Vous ai-je jamais manqué de respect ?

– Non ! je le sais bien... Mais je préfère

m'abstenir.

– Même si je vous donne ma parole d'honneur que je vous ramènerai ici ce soir, saine et sauve ?

Elle hésita.

C'était elle, maintenant, qui l'examinait.

Pourquoi tenait-il tant à ce qu'elle l'accompagnât ?

– Où dites-vous que vous voulez aller ?

– À Saint-Germain, où il y a une fête de l'aviation. De la terrasse, ce sera magnifique à suivre... Nous déjeunerons là-bas... Somme toute, c'est une journée au plein air que je vous offre.

– Avec un tête-à-tête de plusieurs heures !  
railla-t-elle, un peu détendue pourtant à cette perspective de promenade.

– Il ne saurait être question d'un tête-à-tête au milieu d'une foule de spectateurs, observa-t-il en souriant.

– Tout de même, je serai seule avec vous.

– Avec moi et avec les milliers de personnes qui nous entoureront.

– Oui, évidemment...

– Alors, c'est dit ? Nous partons ?

Elle eut un mouvement instinctif de recul.

– Non ! non !...

– Enfin, pourquoi ?

Elle chercha encore quelque vague planche de salut, puis, timidement :

– Savez-vous que je ne suis jamais sortie seule avec un homme ! avoua-t-elle.

C'était une bien faible défense, dont le visiteur remarqua tout de suite l'invraisemblance.

– Sauf avec votre mari, probablement ! répliqua-t-il, animé soudainement d'une sorte de malveillance.

– Ah ! fit-elle, comme frappée du ton et de l'observation. Oui... mon mari !... mon mari !

Sa voix avait fléchi, mais, très vite, elle se ressaisissait.

– Laissez tranquille la mémoire de mon pauvre Lussan. Je n'aime pas entendre son nom sur vos lèvres.



– Ça hurle ! fit-il, l’œil dur.

– Oui, ça me choque ! riposta-t-elle sèchement. Il ne m’a jamais tourmentée, celui-là... Ce n’est pas comme vous, qui vous acharnez après moi sans raison !

Elle avait fait le rapprochement entre les deux hommes sans se rendre compte de toutes les réflexions qui pouvaient en résulter, si bien qu’elle ne s’attendait pas à l’éclair de colère qui ravagea un instant le visage masculin.

– C’est ça ! Ne parlons pas de Lussan, surtout pour en faire son éloge ! cria-t-il, presque méchamment... Cet homme, je le sais !... Oh ! quand je me dis que vous... Ah ! Tenez ! Vous aussi, je vous déteste, quand je pense que vous avez accepté d’être sa femme et de couvrir ses actes !

– Couvrir ses actes ? balbutia-t-elle, toute saisie. Quoi ? quoi ?

Mais il eut de grands gestes des bras, comme pour repousser le sujet terrible qu’elle voulait amorcer.

– Ne parlons pas de lui ! continua-t-il avec plus de rage encore. Je vous assure qu’il vaudrait mieux que cet affreux bonhomme n’eût jamais existé... N’en parlons plus ! Laissons-le dormir en paix, puisque ni vous ni moi n’éprouvons du plaisir à secouer son fantôme...

Il s’arrêta et fit un effort pour maîtriser son emportement.

– Il est toujours entendu que je vous emmène à Saint-Germain aujourd’hui, reprit-il enfin avec plus de calme.

– Je n’ai pas encore accepté ce programme...

Elle y mettait peut-être un peu de coquetterie, à moins que ce ne fût pour se faire prier encore. En vérité, la promenade projetée la tentait, malgré sa volonté de résistance.

Mais le front de M. Pierre se rembrunissait à nouveau.

– Si cela vous déplaît, je n’en parle plus, répliqua-t-il avec raideur. Je remarque seulement que, vis-à-vis de moi, vous usez toujours de toute la mauvaise volonté possible.

Encore une fois, ses yeux redevenaient froids et malveillants, et Arlette eut peur de l'avoir mécontenté, surtout qu'il observait :

– Vous m'auriez rendu service, madame... Plus tard, je vous en aurais tenu compte, soyez-en persuadée !

– Je vous rendrais service, répéta-t-elle, sans paraître remarquer la promesse contenue dans les derniers mots. Je ne vois pas... Je ne comprends pas très bien ce que vous cherchez... Je suis pour vous une étrangère... une femme suspecte...

Il ne répondit pas. Il la regardait en mordillant machinalement sa lèvre inférieure.

Comme elle levait les yeux, elle rencontra la flamme de ses prunelles.

Un instant, ils eurent l'air de se défier, tant chacun d'eux, le souffle suspendu, semblait vouloir sonder la pensée de l'autre...

Ce fut Arlette qui, devenue toute rouge, détourna la première la tête.

Un vent de folie paraissait souffler de l'homme vers elle, et la pauvre gosse avait

l'impression, sous l'émoi qu'il faisait naître en elle à nouveau, de ne pouvoir lui résister.

– Soit ! consentit-elle enfin, la gorge sèche. Puisque je vous rends service et que j'ai votre parole...

– Vous acceptez de venir ?

– Oui... Je me fie à vous !

Il poussa un cri de joie :

– Merci ! Oh ! merci !... Je suis content, madame !

Ils ne dirent plus rien. L'un et l'autre, un peu gênés à présent, évitaient même de se regarder, comme si leur projet de sortie à deux cachait quelque espérance secrète.

Arlette, pour dissimuler son trouble, s'activait comme une mouche bourdonnante dans la pièce, pendant que, les lèvres serrées, son visiteur regardait machinalement dans la rue à travers le rideau blanc de la fenêtre.

La jeune femme décrocha son manteau, le jeta hâtivement sur ses épaules, coiffa un béret d'un geste brusque, sans trop savoir ce qu'elle faisait.

C'était tellement invraisemblable qu'elle eût accepté de suivre l'inconnu loin de Paris !... Même pour quelques heures seulement !

À un moment, ce fut plus fort qu'elle. Elle s'arrêta et, à la dérobée, examina soupçonneusement celui qui lui tournait le dos.

– Réellement, n'est-ce pas folie de me confier à lui ? se demandait-elle toute troublée.

Mais le fluide magnétique de ses yeux inquiets fit retourner celui qu'elle redoutait si fort, et de nouveau, malgré leur double volonté de demeurer distants, leurs regards se mêlèrent.

L'étrange sensation ! Tous les membres d'Arlette en furent alanguis...

Elle en était si impressionnée qu'elle ne vit pas la main de l'homme se tendre vers la sienne et elle ne put pas prévenir son contact trop intime. Elle perçut seulement la chaude pression, l'étreinte prolongée de ses doigts fuselés, entremêlés à d'autres plus épais. C'était si troublant qu'un long frisson la secoua des pieds à la tête.

– Je vous en prie, bégaya-t-elle dans un souffle.

Avant de lâcher prise, l'étranger porta la main menue à ses lèvres et longuement la baisa.

Puis, l'ayant doucement laissée retomber, il observa, un peu trop vite familier... presque déjà en conquérant :

– Vous êtes prête, mon petit ? Venez, alors...

Docilement, la tête perdue, sans réagir, Arlette le suivit.

Il la fit passer devant et ferma lui-même à clef la porte de la chambre.

Ce geste de prévenance gêna notre héroïne... Il lui parut que l'homme venait de s'arroger un droit sur son logis... Après l'avoir asservie à subir sa présence, prétendait-il donc s'octroyer la faculté de venir en maître chez elle ?

Profondément troublée de cette sorte d'engrenage, Arlette s'installa en silence sur la seule place disponible, à côté de lui, dans la voiture qu'il disait lui avoir été prêtée.

C'est seulement avant de mettre l'auto en

marche que l'énigmatique personnage rendit les clefs à leur légitime propriétaire.

Peut-être avait-il remarqué l'air médusé de sa jeune compagne, car il observa, en les lui donnant :

– Serrez-les bien, petite madame. Il est toujours très désagréable d'égarer des clefs.

Quel doute ridicule passa dans l'esprit d'Arlette qui, peu à peu, retrouvait ses esprits ? Avant de glisser le trousseau dans son sac à main, elle s'assura qu'il s'agissait bien du sien.

Quoique occupé à faire démarrer la voiture, son voisin avait vu le geste et deviné son doute. Il se mit à rire.

– Diable ! fit-il. La confiance ne règne pas encore. Réellement, madame Lussan, vous avez supposé que je pouvais chercher à m'emparer de vos clefs ?

Confuse, elle rougit fortement jusqu'aux oreilles ; mais elle ne le démentit pas, ce dont il parut assez mortifié, puisque son sourire s'acheva en grimace.

Sur la route, la voiture filait, emportant le singulier couple.

Le chauffeur occasionnel conduisait vite, avec des gestes précis et des réflexes si nets qu'on sentait, visiblement, qu'il en avait l'habitude.

Comme la jeune couturière se tassait dans son coin, le plus loin possible de lui, il s'informa :

– Ça va ?... Mettez-vous à votre aise, il y a de la place. Pourquoi vous tenez-vous si loin de moi ?

– Il faut laisser aux chauffeurs la liberté de mouvements nécessaire, disent les manuels de l'automobile, répondit-elle avec à-propos.

– Ah ! vous n'êtes guère grosse... Je crois plutôt, petite madame, que vous avez peur... Je vous sens à moitié rassurée... Est-ce que je vais trop vite ?

– Du tout ! Vous conduisez très bien et je n'éprouve aucune frayeur...

Elle n'ajouta pas qu'elle avait un autre sujet d'angoisse... beaucoup plus absorbant !

– Où va-t-il me conduire ?... Pourvu que ce



soit bien à Saint-Germain !... Et là-bas, que va-t-il se produire pour qu'il ait tant insisté ?

Cette crainte, cependant, disons-le à l'honneur de M. Pierre, ne faisait pas un instant envisager par Arlette quelque danger sérieux... C'était toujours à la surveillance dont elle était l'objet qu'elle ramenait tout.

Pour se rendre à Saint-Germain, le conducteur amateur avait pris le chemin des écoliers et, successivement, traversé Clichy, Asnières, puis Colombes, sans que l'invitée, qui ne connaissait pas la banlieue de Paris, s'en rendît compte.

Et quand, en pleine ville, la voiture ralentit sa vitesse, l'orpheline n'avait aucune notion des lieux.

– Qu'est-ce qu'il y a ? s'informa-t-elle cependant, en voyant son compagnon ranger le véhicule le long du trottoir.

– Le moteur a des ratés ; je vais voir...

Il descendit, souleva le capot, puis revint vers Arlette.

– Si vous voulez, descendez un peu vous

dégourdir les jambes.

– Oh ! je ne suis pas fatiguée. Je vais attendre bien sagement.

Il prit un air piteux et s’excusa :

– Pardonnez-moi de vous déranger... J’ai besoin des outils qui sont sous votre siège.

Elle se mit à rire.

– Que ne le disiez-vous tout de suite !

Elle sauta sur le trottoir pendant qu’il tirait une sacoche de toile dissimulée sous le capitonnage du siège. Maintenant, il s’affairait autour de la voiture.

Arlette, machinalement, fit quelques pas de long en large. Elle chantonnait ! La matinée était belle, l’air un peu vif et cette halte nullement déplaisante.

Tout à coup, elle eut un saisissement.

Elle reconnaissait les lieux...

Cette grande porte... Cette large cour... Ces grands bâtiments alignés au fond. N’était-elle pas déjà venue en cet endroit ?

La maison de retraite de Nanterre !... Le jour de l'enterrement de son mari !... Ces rappels émergèrent de son souvenir.

– Le hasard est curieux ! pensa-t-elle. La voiture s'arrête justement ici !

Tout en fourrageant dans le moteur, le chauffeur la surveillait du coin de l'œil. Il la vit plantée au milieu de la porte et regardant de tous ses yeux.

– Ici, l'Asile Départemental de Veillards, dit-il. Vous connaissez, madame ?

Sa voix était grave, presque rauque. Il sembla à Arlette qu'elle était caverneuse, comme s'il prenait fantaisie à l'homme d'être macabre.

Justement, un groupe de pensionnaires franchissait le grand portail de sortie, ce qui permit à M. Pierre de compléter sa remarque.

– Vous voyez le costume ?... Cet uniforme vous est certainement connu... Ce sont les petits vieux auxquels on donne gratuitement la nourriture et le logement. Ils attendent le superflu d'une main charitable... ou d'une main

complice... peut-être criminelle !

En écoutant cette réflexion, Arlette se fit petite... toute petite. Elle blêmit, elle pâlit...

Que voulait-il dire ?... Quel concours de circonstances avait provoqué cet arrêt de l'auto et ces mots inattendus ?

Hasard ? Coïncidence ?... ou volonté ?...

Et pourquoi justement ces réflexions devant elle... et en pareil lieu ?... avec cette voiture en panne précisément à la porte d'un asile qui avait abrité son mari !... Ces remarques blasphématoires à propos de malheureux indigents, dénués de tout certainement, puisque, s'ils avaient possédé quelques ressources insoupçonnées, ils ne seraient pas venus finir leur vie en pareil endroit... des petits vieux comme Lussan... son mari, que M. Pierre, avec véhémence, avait avoué haïr ?...

L'angoisse d'Arlette s'accroissait de toutes les suppositions qui s'imposaient à elle ! Qu'est-ce qu'il avait pu faire autrefois, quand il était jeune et solide, le vieillard inoffensif qu'elle avait

épousé ?

Et la promeneuse, demeurée debout et immobile devant la haute grille de l'asile de Nanterre, fixait d'un œil égaré, comme si elle avait recélé quelque terrible secret, la grande maison accueillante et débonnaire.

La voix de M. Pierre la fit sursauter :

– Ça gaze ! Vous venez, madame Lussan ?

Elle ne remarqua pas le coup d'œil en dessous dont il l'avait enveloppée et elle reprit sa place auprès de lui sans dire un mot.

Elle était glacée, soudainement.

Elle pensait encore à la troublante énigme quand l'auto démarra. Elle n'avait pas eu le temps de chercher une réponse à ses propres questions mentales que déjà l'étranger lui désignait le cimetière et commentait d'une voix sombre :

– C'est là qu'on les enterre, les petits vieux !... Ces pauvres petits vieux qui, dans leur passé, ont peut-être commis tant de malpropretés.

Il paraissait fortement impressionné... Sous les

sourcils froncés, ses yeux étaient inquiétants à regarder.

Une sorte de juron lui échappa :

– Ah ! malheur !... Et dire qu'il y a des jeunes gens qui acceptent d'exploiter leurs forfaits !

Arlette parut se tasser sur elle-même, comme si un lourd fardeau l'écrasait subitement.

Qui donc pouvait-il plaindre... ou bien maudire ?

Lussan !... Toujours Lussan, probablement !

Mais enfin, qu'est-ce qu'il avait bien pu faire de criminel, le malheureux hospitalisé ?

C'est affolant de vouloir sonder dans le passé d'un homme dont on ignore tout, mais dont on est en quelque sorte l'héritière !

C'est en silence qu'ils achevèrent de traverser la petite ville qu'illustra sainte Geneviève, de qui l'on montre encore l'antique demeure, près de l'église paroissiale.

Les deux voyageurs poursuivaient maintenant leur course vers Saint-Germain, et il ne leur fallut

pas trente minutes pour franchir les cinq ou six communes qui séparent cette ville de Nanterre.

Quand ils eurent gravi la côte du Pecq, il était l'heure du déjeuner, et M. Pierre arrêta le véhicule sur la grande place, face au château.

Toujours correct et empressé, il aida Arlette à quitter la voiture.

– Allons tout de suite nous restaurer, proposait-il avec complaisance.

Mais il ajouta cette réflexion extraordinaire qui augmenta le trouble de son invitée :

– Rien de tel que les émotions pour aviver l'appétit ! Ne dit-on pas couramment qu'elles creusent ?

Pourquoi ressentait-il le besoin de faire de pareilles remarques ?

La jeune femme qui commençait à se calmer, fut à nouveau toute retournée, si bien qu'elle se demanda si, pendant qu'il en était temps encore, elle ne devrait pas chercher un motif pour le quitter et rejoindre Paris ?

Justement, la gare était là, près du château... Il

lui suffisait d'un peu d'audace pour se mettre en sécurité.

Mais, lorsqu'elle était sous l'emprise du feu des prunelles de M. Pierre, Arlette ne discutait pas avec celui-ci ! Et la pauvrete n'osa pas se dérober quand il l'invita à se rendre avec lui dans le restaurant.

Il se montra d'ailleurs, pendant le déjeuner, homme du monde accompli, malgré les sous-entendus qu'il avait laissé percer jusque-là.

Il insista même pour qu'elle composât le menu.

– Choisissez tout ce qui vous plaira... Je désire que vous conserviez un bon souvenir de ce premier repas pris en commun.

L'intention était louable, mais, malgré de sincères efforts pour mettre un peu plus de cordialité dans leur entretien, il y parvint très mal. En effet, involontairement, sous l'empire de quelque ténébreux souci, il demeurerait songeur durant de longs moments.

De son côté, Arlette était gênée par tout ce



qu'elle devinait d'apprêté et d'équivoque dans l'attitude de son compagnon. Très effarouchée, comme une oiselle prise au piège, elle ne savait plus quelle contenance tenir. Elle mangea du bout des lèvres et, en même temps, inquiète de son mutisme, elle l'examinait à la dérobée épiant ses moindres gestes d'un regard en dessous et apeuré.

Quel bizarre tête-à-tête !

Leur conversation, décousue et banale, ne fit qu'accroître les distances, au lieu de rapprocher les esprits et les cœurs. Il y avait malaise alors que l'un et l'autre souhaitaient peut-être détente et apaisement.

– Ma présence ne vous déride pas comme vous l'espérez, osa remarquer Arlette, comme le repas finissait.

Ce rappel à la galanterie, en quelque sorte, fit tressaillir son compagnon. Subitement, il se redressa et la regarda :

– Pardonnez-moi, s'excusa-t-il. Je viens de subir intérieurement des minutes atroces de rage et de désespérance... Je suis impardonnable,

puisque j'ai pu vous laisser voir mon ennui, alors que, vous ayant invitée, j'aurais dû tout surmonter pour vous entourer de gaieté.

Mais, indulgemment, Arlette secoua la tête :

– Non, fit-elle doucement, c'est moi qui aurais dû plus tôt vous arracher à vos pensées... Ne m'avez-vous pas dit que ma présence vous était nécessaire pour rompre l'encerclement des choses démoralisantes ?... Je viens, tout simplement, de faillir au programme que j'avais accepté.

Il plongea ses yeux dans les prunelles brillantes levées vers lui ; sa gorge en devint sèche quand il les vit chavirer dans les siennes.

– Vous êtes gentille, petite fille, balbutia-t-il en allongeant sa main par-dessus la table pour aller emprisonner ses doigts menus. Trop gentille, même ! car je ne sais pas m'évader de vos charmes alors qu'il me faudrait aller droit devant moi, sans faiblesse et sans distraction.

Et, après un silence où ses pensées se cristallisèrent sous une forme plus concrète, il

ajouta :

– La haine rend l’homme fort et décidé ; elle le mène droit à son but et supprime toute hésitation... Malheur à celui qui s’attendrit et discute avec lui-même ; il n’est plus qu’un vaincu sans possibilité d’action...

Gravement, Arlette s’efforçait de suivre sa pensée en donnant aux mots leurs vraies significations. Quand il cessa de parler, elle secoua lentement la tête.

– La haine amoindrit l’individu, protesta-t-elle doucement. Elle le maintient dans ses instincts primitifs et égoïstes, en le ramenant au niveau de la bête. Seuls, la générosité et le pardon donnent satisfaction, car ils élèvent l’âme au-dessus des passions.

M. Pierre tressaillit et regarda l’enfant pâlotte qui énonçait si simplement d’aussi lourdes vérités. Comment des mots si graves pouvaient-ils naître dans tant de fragilité ?

– Il y a des haines sacrées, essaya-t-il d’expliquer.

Mais, Arlette eut, de nouveau, un geste de dénégation :

– Non ! rectifia-t-elle, sans élever la voix. Aucune haine ne peut être auréolée d'idéal ! Dites qu'il y a des tâches sacrées, des tâches pénibles, des tâches douloureuses qu'il faut remplir quelquefois en se montrant implacable et en se meurtrissant soi-même... Ces tâches-là ennoblissent l'homme quand il sait être juste et pitoyable...

Un silence tomba. M. Pierre, le front baissé, réfléchissait. Bientôt, il releva la tête :

– Vous avez raison, convint-il. On doit poursuivre sa tâche, quoi qu'il en coûte...

Et, au bout d'un instant :

– J'accomplirai la mienne, fit-il plus bas, avec un soupir.

Puis, changeant de ton :

– Voici fini notre déjeuner ! Foin de tous nos soucis !... Allons nous promener.

La jeune femme se leva.

– Oui, allons, répéta-t-elle. Et à demain les affaires sérieuses, puisqu'on ne peut pas s'en évader !

Déjà, il l'entraînait vers le grand parc aux frondaisons lumineuses.

Il faisait un temps splendide ; le soleil mettait de grandes taches claires dans les sous-bois, et la merveilleuse forêt aux arbres centenaires attirait les promeneurs. Le jeune homme guida sa compagne vers ce coin paisible. Longeant le château historique sans paraître le voir, ils avancèrent un peu dans les jardins.

– Allons jusqu'à la Croix des Noailles, proposa le garçon. Nous ferons une belle promenade en plein bois... à moins que vous ne préféreriez aller vers l'école des filles d'officiers...

Mais une vague peur saisit Arlette... Une peur sans raison, qu'elle n'aurait su expliquer mais qu'elle ressentait tout de même.

La pensée d'être seule, sous ces arbres, avec ce compagnon énigmatique qu'elle craignait et supportait tout à la fois, lui donna la force de

répondre négativement.

– Non ! non ! Je n'aime pas les sous-bois.

Elle s'écarta vivement et elle revint avec précipitation vers la terrasse, comme si l'homme qui la suivait prenait figure, à ses yeux, de malfaiteur dangereux prêt à accomplir un geste homicide.

Arrivée vers la balustrade qui sépare le terre-plein des pentes rapides descendant vers la Seine, Arlette éprouva cette sensation physique que doit ressentir celui qui, sur le point de se noyer, saisit une bouée salvatrice enfin à portée de sa main ! Un soupir de soulagement lui échappa, tant elle fut heureuse de rencontrer ce rebord de pierre. Elle s'y accouda pour se sentir plus sûre encore, face au large, face à Paris, face à la banlieue parisienne, devant un spectacle splendide qui s'étend sur des centaines de communes, jusqu'à l'horizon.

Et, pour achever de vaincre sa peur ridicule, elle se mit à parler avec volubilité :

– Quel magnifique panorama !... Ces vieux

arbres gigantesques... et ces échappées vers le lointain !... Comme c'est beau !... Ah !... qu'est-ce que l'on aperçoit, ici à gauche ?... Et là, plus à droite ?...

Elle questionnait sans même attendre les réponses, sautillant comme les petits oiseaux de la forêt, non de branche en branche, mais d'objet en objet. Et son doigt désignait, l'un après l'autre, les quatre points cardinaux.

Puis ses yeux rencontrèrent sur le rebord même les détails d'une merveilleuse table d'orientation qu'un tourisme bien compris a fait graver pour l'instruction des visiteurs. Elle parut y prendre un intérêt compréhensible, mais un peu exagéré tout de même.

Quel beau prétexte à ne pas s'écarter de cet endroit découvert où les promeneurs étaient encore nombreux et au milieu desquels la petite M<sup>me</sup> Lussan se trouvait en pleine sécurité !

Plus sûre d'elle maintenant, elle s'efforçait d'être aimable, semblait parler avec plaisir à son compagnon.

– Oh ! regardez donc, monsieur Pierre... Là-bas, cette oasis de verdure au milieu des maisons... Et, de ce côté, cette haute tour. N'est-ce pas le mont Valérien, qui a l'air d'une taupinière au-dessus des territoires uniformes des communes avoisinantes ?

Le jeune homme, toujours un peu taciturne, lui répondait cependant en souriant, presque étonné de l'exubérance de cette jeune femme qu'il avait l'habitude de trouver si réservée.

Familièrement, il avait passé son bras sous le sien et, lentement, réglant son pas sur le sien, il lui faisait arpenter la longue terrasse ensoleillée.

– Voyez-vous, petite madame, l'homme est meilleur dans la nature parce que, le plus souvent, ses besoins sont moindres. C'est la nécessité de gagner beaucoup d'argent, pour jouir des plaisirs créés par le progrès, qui rend les travailleurs des villes si âpres dans leurs revendications. Si l'on pouvait faire retrouver à l'ouvrier la paix intime des champs, il serait mille fois plus heureux et plus calme. En vérité, la science et ses découvertes merveilleuses nous ont apporté



beaucoup plus de maux que de biens !... Nous avons des besoins nouveaux, plus fictifs que réellement nécessaires, dont nous ne savons plus nous passer : l'électricité, la machinerie, la T. S. F., le cinéma, un tas de choses qui ne nous ont pas donné le bonheur, tout en augmentant notre désir de bien-être.

Arlette sourit :

– Autrefois, dit-elle, on envisageait la vie sous cette forme, je crois : une chaumière et un cœur.

– Oui, et on était heureux avec cent sous par jour ! Aujourd'hui, le rêve humain est plus terre à terre ; chacun voudrait avoir son auto et ses bas de soie... ça coûte beaucoup plus cher et ça n'épanouit pas l'être !

Il n'avait certainement mis aucune intention de blâme en lançant cette boutade ; cependant, la jeune femme rougit, car elle pensa qu'elle-même portait des bas de soie... oh ! de modeste bas de soie artificielle, payés dix francs dans un magasin à prix unique.

Elle demeura songeuse un moment, non pas

qu'elle se trouvât très coupable d'avoir fait une dépense aussi minime... pour être habillée comme les autres ! mais parce que certaines remarques s'amplifient dans leurs conséquences et font naître toutes sortes de déductions. Par quels chemins arriva-t-elle à penser qu'humble ouvrière, vouée aux bas de soie bon marché, qui ne lui étaient pas nécessaires et dont elle se serait bien passé, elle ne connaîtrait jamais la chaumière et son foyer bien tiède construit pour elle par un cœur aimant. Toujours est-il qu'un nuage voila sa gaieté factice et que, songeant à son isolement d'abandonnée, à sa détresse de fille pauvre vers qui aucune tendresse ne se pencherait jamais, une larme monta à ses yeux, puis déborda sur ses joues.

Justement étonné de son silence subit, M. Pierre la regarda.

Elle était accoudée sur la terrasse de pierre, le menton un peu bas. Sur la matité du visage trop mince, une larme roulait, lourde comme une rafale creusant des rides sur l'eau figée des lacs.

Une seconde, les yeux de l'homme se fixèrent,

s'immobilisèrent dans une dureté de surprise ; puis, ce fut un élan qui le jeta vers elle.

– Oh ! mon petit !

Son bras contourna les frêles épaules et il attira Arlette contre sa poitrine, afin de mieux pouvoir lui essuyer les joues.

Depuis le matin, il s'absorbait si fort dans des pensées moroses où elle n'était pas étrangère, qu'il n'imagina pas qu'elle pût être triste pour d'autres sujets que ceux qui l'accablaient lui-même.

Ses consolations en furent comme enrobées.

– Ne soyez pas triste, petite madame, tout s'arrangera ! Si vous saviez combien je voudrais vous voir heureuse... par moi et malgré tout ce qui peut se dresser contre vous !

Délicatement, avec le carré de soie qu'il avait tiré de la poche de son veston, il tarissait l'humidité des yeux.

– Ne pleurez plus, mon petit... Ah ! si je pouvais vous dire... si vous pouviez comprendre !...

Il eût voulu l'accabler de tendresse, lui dire les mots d'amour dont son cœur débordait et, cependant, il restait muet, dompté par la pensée intérieure qui ne lui laissait pas la faculté d'agir.

En cette journée de printemps, dans cette ambiance vernale où l'homme est le jouet de ses primitives aspirations, peut-être n'était-il plus maître de ce désir instinctif qui le rapprochait d'Arlette et lui faisait oublier tout ce dont il la chargeait d'habitude ?

La tiédeur du buste de la jeune femme mit un frisson en lui et alanguit sa chair. Il avait la gorge sèche et, pour la seconde fois depuis le déjeuner, il se rendit compte de l'émoi qu'elle lui causait.

– Si elle voulait ! pensa-t-il... J'oublierais tout !...

Ce tout devait être quelque chose de formidable, car il se mordit les lèvres après une telle pensée...

Était-il donc si faible que les grands yeux innocents de sa compagne fussent capables de faire chavirer tous ses projets, tous ses désirs de

vengeance ?

Cette supposition le troubla et il examina d'un œil un peu sombre le fin profil qui s'appuyait sur lui.

Jamais Arlette ne lui avait paru aussi jolie ni aussi désirable qu'en cet instant où, pour dérober ses larmes, elle maintenait sa tête cachée contre son veston.

Aux battements précipités de son cœur, il comprit que pour un baiser de cette bouche enfantine, il était capable des pires faiblesses.

Ah ! tenir toujours contre lui, dans ses bras, ce jeune corps souple !...

Il en frissonna.

Alors, perdant l'esprit, il baissa la tête jusqu'à l'incliner vers ces cheveux fous qui semblaient se tendre vers ses lèvres. Dévotement, dans une adoration, sa bouche mordilla la toison brune. Ce fut une longue minute d'ivresse où l'homme mit toute son âme dans un baiser...

Arlette perçut-elle la caresse imprévue ?... Lentement, sans effarouchement, elle se dégagea

de ces bras trop accueillants. Et, s'essuyant les yeux avec la pochette de soie qu'il lui abandonnait, elle se mit à rire :

– Hein !... C'est bête de pleurer comme ça !

Il ne répondit pas. Il eût été incapable de prononcer un mot. Mais comme la jeune femme rencontrait son regard éperdu, elle rougit un peu.

– Rentrons ! fit-elle, gênée et pincée tout à coup par une subite angoisse, car, sur ce coin extrême de la terrasse, où ils étaient arrivés, ils étaient seuls maintenant. Rentrons ! Voilà le soleil qui se cache derrière les arbres...

Elle donna elle-même le signal du retour, en faisant vivement volte-face pour revenir sur leurs pas.

Docilement, il la suivit ; mais, tout l'être intime en révolution, l'homme examinait d'un œil sombre les sous-bois déserts où il eût voulu pouvoir entraîner sa compagne.

Ancestraux instincts, primitifs droits de propriété de l'homme sur la femme, tout chavirait la conscience du malheureux. Et cependant, il

n'eut pas un geste qui pût inquiéter la jeune femme, pas un mot qui pût la troubler. L'esprit tendu vers un but secret, qu'il lui fallait atteindre, M. Pierre savait dominer ses réactions.

Arlette ne devait jamais se douter combien, comme en cette minute-là, il avait été pour elle un dangereux adversaire...

C'est avec un certain soulagement que la jeune femme remonta dans l'auto, le soir, pour le retour. Cependant, elle reconnaissait, qu'en somme, tout s'était bien passé. Son compagnon avait été correct. Il avait bien cherché à l'intimider, le matin, devant l'asile de Nanterre. Peut-être même, par moments, avait-il pris avec elle certains airs cavaliers. Mais elle ne lui déniait pas une véritable courtoisie, de même qu'elle ne voulait pas le charger d'un calcul d'intimidation dont elle le sentait instinctivement incapable.

Quoi qu'il en soit, pendant le retour silencieux, Arlette se promit bien de ne plus jamais accepter aussi légèrement une offre de promenade en automobile avec quelqu'un qui ne lui serait pas parfaitement connu. Elle se disait

qu'elle se souviendrait longtemps de cette randonnée et de son tête-à-tête avec ce compagnon énigmatique aux silences inquiétants.

D'un autre côté, l'impression qu'elle avait produite sur son voisin ne lui échappait pas. Celui-ci avait dû la sentir en proie, par moments, à la gêne, à la terreur ; et elle se rendait compte que tous les efforts qu'elle avait dû faire pour être aimable et pour rester souriante n'avaient pu être dérobés à sa perspicacité masculine.

Elle s'imaginait, néanmoins, qu'il subissait sa suspicion sans vouloir la remarquer... par dédain ou par calcul !... En quoi elle se trompait, car, au moment de la séparation, pendant qu'elle mettait le pied sur le trottoir pour descendre de la voiture, à la porte de son logis, l'automobiliste lui lança cette réflexion inattendue :

– Alors, petite madame timorée et prudente, il paraît que je vous ai fait bien peur ?

– Oh ! non. Je n'ai pas eu peur !

– Mais si ! Un garçon de mon espèce n'est pas rassurant pour une jeune femme comme vous...



Pas autant du moins, que pourrait l'être un vieillard débile...

Arlette tressaillit une nouvelle fois.

C'était encore une allusion à Anatole Lussan !

Le vieil hospitalisé de Nanterre était décidément la bête noire de M. Pierre ! Ça tournait à l'idée fixe.

Mais par suite de quelles mystérieuses circonstances un être aussi plein de vie ardente que l'était ce dernier pouvait-il être obsédé par le souvenir du sénile mari d'Arlette ?

Et justement, notre héros ajoutait de ce même ton piquant :

– Je vous laisse à vos songes, jolie madame ! Rêvez de visages ridés, de cheveux blancs et de bouches édentées, puisque c'est ça que vous aimez !... Adieu, madame !...

Sans laisser à Arlette le temps de se remettre de sa surprise, il avait démarré brusquement, en ricanant... un ricanement qui n'était peut-être qu'un sanglot !

Les vrombissements de l'auto s'étaient dissous

dans les bruits multiples de la grande ville avant que notre héroïne fut revenue de son saisissement.

Elle demeura quelques instants sur le trottoir, les jambes coupées par l'étrange remarque, avec un effroi subit au fond de ses grandes prunelles enfantines...

– Ah ! bien !... Il m'en aura fait naître, des émotions, le beau jeune homme !

Toute la journée, comme un piano vibre et pleure sous les doigts habiles d'un artiste, son être intime avait frémi d'angoisse ou de douceur sous les paroles à double sens de son compagnon.

Et maintenant, rentrée chez elle, elle se demandait si, devant l'attitude singulière de ce dernier, elle ne devrait pas prendre la décision de fuir... fuir au plus tôt... se cacher... se terrer quelque part ?... Surtout maintenant que son poursuivant avait osé la relancer chez elle !

Pourtant, la pensée de ne plus voir son étrange persécuteur lui était pénible... Si pénible même que, pour concilier les choses, elle remit au

lendemain d'examiner la conduite à tenir :

– S'il ne me laisse pas tranquille, je partirai... C'est le mieux que je puisse faire !... Oui, dans quelques jours, si ça ne change pas, je m'en irai !...

Singuliers réflexes du cœur humain ! Arlette voulait s'écarter de celui qui la tourmentait si fort, mais elle n'imaginait pas, sans un certain émoi, la perspective de ne plus le voir.

– Et pourtant, il me fait peur !... se disait-elle de bonne foi.

Et même, appelant à l'aide le secours divin, elle suppliait avec ferveur :

– Protégez-moi, mon Dieu... Je suis tellement malheureuse... Je ne sais quel danger me menace, ni quel parti prendre... Je crois que je ne sais même pas ce que je veux ! Cet homme m'affole véritablement !...

Certaines décisions ne s'exécutent pas aussi facilement qu'il semblerait au premier abord.

Arlette en fit l'expérience puisque le lendemain et les jours suivants, elle était encore

là, et que M. Pierre continuait à lui imposer sa présence, ses remarques fâcheuses, ses questions et son regard insoutenable.

Depuis cette journée de promenade à Saint-Germain, leurs imaginations, à tous deux, semblaient travailler en sens inverse.

L'ouvrière avait fini par se faire une idée particulièrement originale du personnage inquiétant et énigmatique. Faisant osciller ses suppositions du dangereux amoureux à l'effrayant policier, elle inclinait parfois vers l'hypothèse du fou inoffensif pour retrouver, un peu plus tard, celle du criminel prédestiné.

Mais si elle se résignait au pire, sans se résoudre à développer ses craintes ou à mettre au courant ses amis Montel et ses camarades d'atelier, elle ne s'en jugeait pas moins victime de quelque fatalité. Une fatalité qui poussait l'exécuteur désigné pour la terroriser à se conduire avec elle en tyran, en bourreau... ou même en soupirant assez troublant.

Lui échapper ?... Il n'y fallait pas songer tant il savait déjouer ses précautions et la rejoindre au

moment où elle s'y attendait le moins.

Pourtant, l'instinct de conservation qui gît au fond de chaque individu n'avait-il pas un mot à dire, à son tour ? N'est-ce pas lui qui avait dicté à l'orpheline la décision de fuir, de se cacher, de se terrer ?... Qu'attendait-elle donc pour l'exécuter ?... Et pourquoi remettait-elle toujours au lendemain ?

En vérité, Arlette hésitait.. Et si elle hésitait, c'est qu'elle n'avait pas pu s'empêcher de remarquer qu'un autre M. Pierre se révélait petit à petit devant ses yeux... Un homme fort différent du premier et qui commençait à la troubler singulièrement... d'une façon tout à fait opposée à celle ressentie jusque-là.

Le jeune femme s'étonnait de ses nouvelles impressions et elle avait peur de les analyser.

– Qu'est-ce qui se passe en moi, vraiment ?... C'est effarant, un maboulisme pareil ! Auparavant une frousse épouvantable, et maintenant...

Elle s'arrêtait, réfléchissait...

– Et maintenant, continuait-elle en riant, mes craintes ne sont pas apaisées... loin de là ! Mais voilà, je pense à lui toute la journée... et ma foi, je l'avoue, j'éprouve un certain plaisir à le faire !... C'est formidable !

Il faut dire que, de son côté, celui qui accaparait ainsi les réflexions d'Arlette avait également évolué.

Il n'usait plus, avec sa victime, de son regard spécial, celui des gens qu'une forte volonté anime comme si une colère vive ou une haine secrète en renforçait la puissance. Il se contentait, quand il voulait obtenir d'elle quelque chose, de plonger ses yeux dans les siens et, un peu pâle, un peu ému, il attendait en silence qu'elle décidât dans le sens qu'il souhaitait. Quand elle s'y refusait, il ne disait rien ; il soupirait, puis il détournait ses prunelles. Cette déception, qu'il ne cachait pas, suffisait à Arlette qui se rangeait tout de suite à son avis.

En somme, un apaisement s'était produit en lui. Il ne recourait plus jamais à son air dur. Quelquefois même, un pâle sourire illuminait son

visage grave, lui donnant une douceur naturelle mille fois plus agréable à voir.

Lorsqu'ils se promenaient ensemble, ce qui leur arrivait fréquemment à présent, il suffisait d'une de ces mille scènes amusantes de la rue pour provoquer de sa part une réflexion piquante ; Arlette s'en amusait et l'approuvait de son rire jeune et joyeux.

Par contre, l'ironie qu'il mettait dans la critique d'un article de journal ou d'un récit avait le don de réveiller de mauvais souvenirs dans l'esprit de la jeune femme. Elle se rappelait alors les réflexions qu'il avait faites sur les petits vieux, sur le cimetière, sur leur journée de promenade à Saint-Germain. Ainsi apparaissait en lui un dédoublement possible : deux êtres en un seul.

Mais si la curiosité d'Arlette s'avivait, ses craintes assoupies n'en demeuraient pas moins prêtes à se réveiller, car les mêmes questions se posaient toujours pour elle ; quel jeu jouait-il en fin de compte ? Pourquoi et pour qui le jouait-il ? Quel était son but ?

La petite M<sup>me</sup> Lussan se le demandait toujours et elle restait terrifiée, dans l'impossibilité où elle se trouvait placée de résoudre l'énigme.

Et c'est pourquoi les jours passaient sans qu'Arlette mît sa décision de départ à exécution.

Un soir, M. Pierre proposa :

– Pourquoi n'irions-nous pas au cinéma ? Il y a bien longtemps que je n'y suis allé. Voulez-vous venir avec moi ?

Cette fois-là, son compagnon s'était montré dans l'un de ses meilleurs jours et l'orpheline eut à peine une hésitation.

– Oh !... Je veux bien... Moi-même, je ne fréquente guère les salles de spectacle.

Mais à peine avait-elle acquiescé qu'elle eut un remords et se ressaisit.

– Nous pourrions nous y rendre un de ces jours... plus tard.

– Non. Ce soir même ! À quoi bon remettre ?

Et il usa de son regard, celui qui jetait le trouble chez Arlette et la faisait frissonner d'émotion.



des pieds à la tête.

Comme d'habitude, la jeune femme céda.

Dans sa poitrine, son cœur sonnait à grands battements... C'était délicieux et terrible à la fois, cette sensation, et elle était sans force après ça pour refuser.

Le cinéma produit sur certains êtres une action profonde... trop profonde même chez quelques-uns...

Devant les deux spectateurs, assis côte à côte dans un fauteuil, un film d'amour se déroulait. C'était la deuxième partie du spectacle, celle qui le terminait et laissait au public une agréable impression.

Faut-il incriminer cette soirée de ce qui se passa plus tard ? ou bien M. Pierre céda-t-il à un besoin d'expansion dont il s'était défendu jusque-là et qui correspondait à un sentiment nouvellement né en lui ? Nous ne perdrons pas notre temps à en discuter.

Toujours est-il que, pour la première fois, il passa plus intimement son bras sous celui de celle

qu'il reconduisait, et les doigts entremêlés aux siens, la tenant bien serrée contre lui, sans parler, mais dans une douce et intime communauté, il la maintint ainsi jusqu'à la porte de son domicile.

Arlette l'avait laissé faire sans protester, sans se cabrer... c'était si doux, ce contact protecteur !

Comme ils atteignaient le lieu de la séparation, le jeune homme ne se contenta pas de lui dire un simple bonsoir comme à l'ordinaire.

Ses doigts d'abord retinrent doucement les siens. Puis il baisa la main qui s'abandonnait... et comme cette caresse ne paraissait pas effaroucher la jeune femme, il osa plus encore.

Lentement, ses mains brûlantes remontèrent le long des bras nus... jusqu'aux épaules où elles s'appesantirent en tremblant pendant que le regard brillant de l'homme plongeait dans celui d'Arlette... Une seconde d'arrêt à peine... Alors, ne se retenant plus, d'un mouvement brusque, il attira vers lui l'enfant fragile.

Arlette vit tout près de son visage celui de son compagnon. Elle n'eut pas le temps de se

dégager. Déjà, elle sentait les lèvres masculines s'appuyer sur les siennes en un long baiser qui n'en finissait plus.

Rien n'avait fait prévoir une telle attitude chez le jeune homme et son geste téméraire n'avait pas demandé plus de quelques secondes.

Est-il possible, aussi, qu'en si peu d'instantes des sentiments contradictoires puissent s'ébattre dans un cœur humain et le chambarder de fond en comble ?...

Arlette, qui, jusque-là, n'avait pas paru s'effaroucher de ses attentions galantes, avait en vain essayé de se dérober à ce baiser inattendu.

Mais à peine s'était-elle dégagée des mains de l'impudent que, passant d'une sorte de satisfaction involontaire à la fureur, elle se dressa devant lui. D'un mouvement prompt, en un aller et retour rapide, elle appliqua deux magistrales gifles sur les joues du présomptueux garçon. Puis, tandis qu'il demeurait là, éberlué, portant instinctivement ses doigts aux parties endolories, rouges d'avoir été si violemment cinglées, la jeune fille s'enfuit.

D'un bond, elle franchit le seuil de la porte et la claqua au nez de l'audacieux. Ayant grimpé quatre à quatre les marches de l'escalier, elle s'enferma chez elle ; puis, éclatant en sanglots convulsifs, elle s'écria enfin :

– Le misérable ! Mais qu'ai-je donc attendu ?

À quoi servirait d'avoir des amis, si l'on ne pouvait les mettre à contribution dans les cas de détresse et les oublier lorsque tout va bien ?

Arlette, qui négligeait peut-être un peu les Montel depuis quelque temps, n'eut plus qu'une pensée après cette mémorable soirée : crier au secours auprès d'eux.

Dès le lendemain matin, elle réunit ses objets personnels indispensables et fit un baluchon. Dans sa valise, celle de sa mère, qu'elle avait emportée lors de sa fuite de Battenville, elle rassembla quelques vêtements.

Ces préparatifs achevés, au lieu de se rendre chez sa patronne, comme d'ordinaire, elle gagna les Batignolles.

– Je viens vous demander l'hospitalité ! dit-

elle dès l'abord à Francine, qui lui ouvrait la porte.

Et celle-ci, devant le visage sombre de la jeune ouvrière, ne put que s'écrier :

– Mon Dieu !... Que se passe-t-il donc ?... Tu as l'air toute bouleversée, ma petite Arlette !...

– Je n'en puis plus !... Je vais tout vous dire... André est-il là ?

– Oui. Il n'est pas encore parti, heureusement !... Allons, entre !

Le jeune ingénieur marqua quelque étonnement de la voir là, à l'heure où elle aurait dû être à son atelier.

– Voilà, mes chers amis ! expliqua-t-elle tout de suite avec une volubilité qui n'excluait pas un peu de nervosité. J'ai peur !... Un danger, que j'ignore, rôde autour de moi... Un danger que j'essaie en vain de définir, de comprendre et d'écarter... Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais j'ai peur... grand-peur !... Au point de perdre toute personnalité !... Quelque chose d'effrayant, d'hallucinant !... J'en deviens folle !...

André ne pouvait deviner, sous l'afflux des mots, la part d'exagération que comportait le récit d'Arlette et il écoutait, médusé, sans comprendre.

– Voyons, petite fille, calmez-vous et racontez-moi exactement de quoi il s'agit... Et si votre affaire remonte à quelque temps, commencez-la par le début, afin qu'on y voie clair tout de suite !

Le ton modéré du dessinateur, sa voix sereine, sa bonne figure tranquille, calmèrent un peu l'agitation d'Arlette.

Aux questions posées, elle répondit avec plus de modération, en renouant le fil cassé depuis la visite de Francine. Elle résumait les faits, et elle insistait sur les impressions ressenties depuis des mois, lorsque M. Pierre la regardait... Elle paraissait même mettre un certain acharnement à accuser l'absent... comme si le baiser que celui-ci lui avait donné eût été un crime de lèse-majesté... D'ailleurs, elle se gardait bien de reconnaître que, somme toute, elle avait sa part dans l'incident, puisqu'elle n'avait pas su arrêter à temps les galantes avances. Mais, de ceci, elle ne convenait

pas, même avec elle-même !

– Comprenez-vous, André ?... Cet homme, que je ne connais pas, qui s'impose à moi... c'est inimaginable !

– Évidemment, de prime abord, cela ne révèle pas des intentions très pures, ni même très bienveillantes à votre égard.

– C'est un homme qui n'est pas délicat. Il se comporte avec une fatuité !... une audace !... comme un goujat !

Là ! Le grand mot était lâché !... Un goujat !... Parfaitement !... M. Pierre s'était conduit avec elle comme un goujat !... Depuis quand un homme bien élevé embrasse-t-il de force une jeune fille !... Le misérable !... Un être dont elle ignorait la vraie situation sociale ! Un monsieur qui n'avait même pas dit pourquoi il était toujours à sa remorque !

– Il n'a rien d'un amoureux, évidemment ! compléta Francine.

– Oh ! Je ne l'ai jamais pensé !... Il opère avec moi comme un chat avec une souris... En ayant

l'air de se jouer de mes sentiments !... À présent, il affecte de me faire la cour ; mais, au début, j'ai cru qu'il s'agissait d'une filature et d'un policier ?...

– Non ! C'est plutôt invraisemblable !... Un détective n'irait pas vous importuner tous les jours et se faire très bêtement reconnaître...

– Alors, je ne sais plus !... C'est peut-être un maniaque !... Un demi-fou.

– C'est-à-dire que ses agissements échappent à notre compréhension... Mais ils n'ont peut-être rien que de très naturel.

L'orpheline hochait la tête.

– Je m'y perds complètement !... répéta-t-elle

Parfois, j'appréhende qu'il soit ce qu'on appelle un homme du milieu... C'est pourquoi je n'ai pas osé jusqu'ici vous en parler, de peur qu'il ne s'en venge sur André... Mais maintenant, avec ses prétentions !... Tenez, j'ai l'impression qu'il a collé sa vie à la mienne, de manière à ce que je ne puisse pas m'en détourner.

– Voyons, procédons par ordre ! opina André,



qui était méthodique et aimait à cataloguer les événements avant de les examiner l'un après l'autre. Éliminons la fameuse action du regard sur vous, qui me paraît purement subjective. Que reste-t-il ?... Un homme vous relance chaque jour ; il vous pose toutes sortes de questions... surtout celles qui sont relatives à votre passé... En revanche, il ne cherche ni à se cacher ni à vous faire violence...

– Sauf hier soir, où il a voulu m’embrasser de force.

Elle n’avait pas osé avouer qu’il l’avait embrassée réellement ! André, d’ailleurs, ne paraissait pas en être scandalisé.

– Hein !... C’est grave à vos yeux, évidemment !... Ce ne l’est pas trop, en réalité... Le baiser est au délit ce que l’intention de meurtre est au crime. D’un autre côté, je suppose que cet homme est en passe de devenir amoureux de vous, en ce moment... À force de vous suivre... de s’occuper de vous !... Cela se voit souvent, mon petit !

– Mais, je ne le veux pas, moi !... s’écria

Arlette, sans trop se rendre compte de l'impression d'affolement où cette supposition la jetait. Je le déteste !... Je l'exècre, ce monsieur que je ne connais pas et dont la poursuite empoisonne mon existence !...

– Bon ! bon !... Calme-toi !... Ne te fâche pas !... disait Francine, en la cajolant.

– Votre fermeté eût été plus utile il y a quelques semaines, observa André, qui réfléchissait. Il est évident que vous avez laissé prendre à ce monsieur certaines licences sur vous !... Des promenades, des rencontres, des déjeuners... Maintenant, il est beaucoup plus difficile de trouver une issue. Il vous aurait suffi d'être énergique dès le début ; vous l'auriez mis au pied du mur et force lui aurait été de s'expliquer.

– Je n'ai pas osé, André.

– J'étais là, moi ! Pourquoi avez-vous attendu pour me mettre au courant ?

– Je vous l'ai dit : j'ai eu peur de vous mêler à une affaire dangereuse... Vous êtes vif... Si vous

aviez cherché querelle à l'individu et que celui-ci vous mît à mal, Francine ne me l'aurait pas pardonné... Moi-même, je ne m'en serais pas consolée !... Tant que cet homme n'a fait que me suivre, c'était sans importance. Aujourd'hui, il passe des paroles aux actes et je m'alarme... Il connaît mon domicile, il ose venir me relancer chez moi... Alors, je ne tergiverse plus et je viens vous demander asile...

– Pas si vite ! pas si vite !... intervint le dessinateur. Continuons d'abord l'examen du bonhomme que vous présentez comme un dangereux personnage.

– Je vous affirme, André, qu'il est énigmatique. Il me suit tenacement... comme mon ombre !... À la fin, il m'impressionne !

– Peut-être à tort, petite amie !... D'ailleurs, je remarque une anomalie : cet homme, d'une autorité inconcevable, qui ne parle guère que par phrases interrogatives, détachées, clairsemées, me fait l'effet d'un être sans grande personnalité... Voici des semaines qu'il vous suit sans prendre aucune décision... Comme s'il était

incapable de faire aboutir quelque chose. Il est alors fort difficile de se le représenter comme un sujet dangereux.

– Oui, vous avez raison... Je dois ajouter aussi, à tout ce que je vous ai dit de lui, cette autre chose à sa décharge : un jour, j'allais me faire écraser et il m'a sauvé la vie ?

– Comment cela ?

Arlette, loyalement, raconta comment les faits s'étaient passés.

– J'ajoute, acheva-t-elle, qu'à cette époque-là, je ne me suis rendu compte de rien, surtout que ce monsieur ne s'était pas encore amadoué... Il paraissait réellement un ennemi.

– Et cependant, il veillait à ta sécurité, objecta Francine.

– Oui, c'est vrai ! approuva l'orpheline. Je l'ai compris plus tard.

– En somme, poursuivit la jeune mère, avec un grand bon sens, il me semble que tu t'inquiètes tantôt trop vite et tantôt pas assez. Dans tous les cas, tu aurais dû me tenir au courant, ajouta-t-elle

avec reproche. Avec moi, tu ne craignais pas que j'aie l'apostropher !

Arlette baissa la tête.

– C'était tellement difficile à dire, ajouta-t-elle avec gêne. Un homme nous suit dans la rue... C'est ridicule d'en parler, on a l'air d'en tirer vanité !... Surtout que j'avais à me défendre déjà contre les moqueries de mes camarades qui voulaient à toute force qu'il soit un amoureux !... J'avais peur d'être godiche, aussi !... M'alarmer parce qu'un inconnu me regarde dans la rue, avoue que ça t'aurait paru un peu bête.

– Nous nous écartons de la question ! bougonna André, qui, en homme positif, n'aimait pas les digressions. Revenons à notre examen, je vous en prie ! Donc, Arlette, le personnage vous a interrogé souvent sur votre passé ?

– Oui. Particulièrement sur mon mariage... Et il en a, des phrases, je vous assure !

– Précisez !

La jeune ouvrière en rapporte quelques-unes ; de fil en aiguille, elle donna des détails

circonstanciés sur la promenade dominicale à Saint-Germain. Le mari de Francine l'écoutait attentivement, sans le laisser paraître. À la fin, cependant, il ne put s'empêcher de marquer son déplaisir.

– Eh bien !... Mais... vous allez bien, vous !... protesta-t-il avec mauvaise humeur. Le premier venu... comme ça... tout de go... vous enlève... Et si lui-même n'était pas si godiche, il vous aurait tenue à sa merci !... Beau couple, vraiment, que vous formiez ! Je ne vous fais pas mon compliment, petite fille !

– Oh ! André ?... Ayez pitié de ma détresse... Je vous dis que je suis devant lui comme une pauvre alouette devant un épervier... Il me fascine, littéralement !

Généreusement, Francine intervint :

– Allons, mon ami !... Ne la gronde pas... Tu vois bien que tes reproches lui font du mal...

André haussa les épaules. Il n'aimait pas toutes ces simagrées féminines, qui lui paraissaient plutôt un manque de franchise.

– Soit ! fit-il, un peu sèchement. Vous autres, femmes, vous êtes toujours prêtes à trouver naturelles vos petites coquetteries. Enfin, n'en parlons plus ; mais j'ai tenu à dire ce que j'avais sur le cœur... Continuons donc...

Et après une seconde d'arrêt, le temps de respirer :

– Évidemment, reprit-il, ces questions sur votre situation matrimoniale ont quelque chose d'un peu inquiétant... À ce propos, constatez, Arlette, que je n'avais pas tort quand je m'élevais contre l'idée de votre union avec un vieillard. J'ai dû céder faute d'arguments rationnels sérieux à vous opposer ; mais voilà qui me donne raison... Et ce serait du joli qu'il y ait une suite à ce ridicule mariage !

– Oh ! maintenant, Lussan est mort ! jeta Francine avec un soupir rassuré.

– Lui ?... Oui !... Mais que vient faire l'étranger qui surveille Arlette ? Quelles manigances tout ça cache-t-il ?

Un silence se fit. L'esprit fortement tendu,

tous examinaient les à-côtés du problème. Indiscutablement, à première vue, celui-ci ne paraissait pas brillant.

Au bout d'un moment, André reprit :

– Tout cela demande attention. Une situation anormale, mystérieuse, énigmatique, ne se résout pas d'un seul coup. Il faut y réfléchir, avoir du temps devant soi. Mais ce qu'il convient de faire immédiatement, c'est de prendre toutes mesures utiles pour faire cesser cette poursuite bizarre.

– Oui, conseillez-moi, mes amis !... C'est avec ce désir que je suis venue me réfugier auprès de vous...

– De ce côté-là, je vous approuve. Ce premier mouvement est à votre honneur. Vous ne pouvez retourner dans votre appartement. Provisoirement, vous habiterez ici... Francine vous installera un petit matelas par terre.

– C'est cela !... D'ailleurs, je pense depuis cinq minutes qu'il y a là-haut, au sixième, deux petites chambres dont l'une nous sert de débarras. Peut-être qu'à nous deux, nous aurions tôt fait de



l'installer... Arlette y serait très bien.

– Oh !... C'est une bonne idée !... Merci, Francine. Il faudrait que, tout de suite, je fasse apporter mes meubles.

Devant une acceptation si franche et si simple, le front d'André se dérida. Sa jeune camarade lui paraissait avoir été plus candide que coupable.

– Ne vous inquiétez pas, petite fille !... Je m'en charge !... Ce n'est point le plus embarrassant. Mais il ne faudra pas retourner vous-même, et de longtemps, dans votre quartier. Restez ici et évitez de sortir en ce moment... Vous comprenez ?

– Oh ! Je suis ravie d'être auprès de vous, mes bons amis !... Pour mon loyer, cela n'a pas d'importance pour le moment... Un trimestre est payé depuis peu.

– Bien ! Mais il y a encore votre maison de couture qu'il va falloir quitter...

– C'est vrai !... Comment vais-je expliquer à M<sup>me</sup> Limay ?...

– De façon très simple : pas de détails !...

Vous partez, vous remerciez, vous vous excusez... et tout est correct !... Le cas de force majeure existe. Ce n'est pas mentir que l'invoquer dans le récit que vous ferez, afin qu'il ne vous nuise pas ultérieurement, par indiscretion ou de toute autre façon... Ainsi, voilà qui est réglé !... Nous pouvons croire que votre poursuivant va être définitivement semé à présent... Je préviendrai le concierge, pour le cas où il viendrait s'informer ici.

– Oui, oui !... C'est très bien ! approuva lentement Arlette, qu'un souci tenaillait. Mais je pense à mon gagne-pain que je vais perdre !

– Ceci me paraît le plus facile à réparer, ma petite amie ! s'exclama Francine. Dans un immeuble comme celui que nous habitons, il y a tant de locataires qu'une couturière est toujours la bienvenue. Active et habile comme tu l'es, je suis bien tranquille sur ton sort... Je vais te trouver les premières clientes ; les autres suivront, tu verras. Bientôt, tu gagneras davantage ici que chez ta patronne.

– Alors, ce serait merveilleux !

– Et maintenant, un dernier point à régler, dit encore André. Il m'intrigue, ce monsieur qui a tant d'autorité et tant d'astuce aussi auprès des femmes seules. Il faudra que vous me le montriez, sans qu'il vous aperçoive ; nous verrons bien ce qu'il a dans la tête, ce citoyen-là !

– Oh ! mais non, André !... Pour rien au monde, je ne voudrais qu'il vous arrivât quelque chose d'ennuyeux par ma faute !... Laissons-le donc courir, allez !... Du moment qu'il ne peut plus me rejoindre, je ne demande pas autre chose.

Le dessinateur ne répondit pas, mais il regarda Arlette du coin de l'œil.

– Ah ! bon !... Vous préférez ?... fit-il, surpris.

Il hochait lentement la tête, en examinant la jeune fille.

Francine, étonnée par le ton de son mari, le regarda. Elle l'aperçut qui souriait railleusement et elle suivit la direction de ses yeux. Un soupçon lui vint également à l'esprit :

– Est-ce que, par hasard, Arlette n'a pas dit tout ce qu'elle pense ?... Ce serait très drôle, par

exemple !...

Mais André n'ajoutant rien, Francine ne précisa pas sa pensée. Et le jeune homme s'éloigna pour rejoindre son bureau sans que l'orpheline se fût aperçue que son grand ami était plus clairvoyant qu'elle ne le soupçonnait.

– M<sup>me</sup> Lussan n'est pas encore arrivée ? interrogeait aigrement M<sup>me</sup> Limay.

Voulant jouer jusqu'au bout son rôle de patronne autoritaire, elle ajouta :

– Elle en prend à son aise, vraiment !... Oh ! mais, nous verrons ! Je ne puis tolérer cela !

Lorsqu'elle se fut retirée, les trois ouvrières prirent prétexte, bien entendu, de cette légère algarade pour bavarder et échanger leurs impressions.

Gamine, Marie Minars imita tout d'abord la patronne et, forçant la satire, plaisanta :

– Ah ! ah !... Madame Lussan, vous vous permettez d'arriver en retard... et un lundi !... Ah ! non, cela ne se passera pas comme cela ! Si vous recommencez, vous serez mise à la porte...

Vous entendez bien : mise à la porte !... C'est le dernier avertissement !... Allons, mesdemoiselles, au travail, au travail !...

Gaby et Mauricette ne purent s'empêcher de rire. Puis, redevenant sérieuses, elles supputèrent les raisons de ce retard qui se prolongeait.

– C'est la faute de son amoureux, sans doute !... dit Gaby. Quand l'heure est venue, nous sommes toujours envoûtées, nous, les femmes !

– Non, ce n'est pas cela, contesta Mauricette. Arlette Lussan est sérieuse, j'en suis sûre, et elle ne se laisserait pas entraîner dans quelque aventure scabreuse. Son absence m'inquiète... justement parce que ce n'est pas dans ses habitudes.

– Attendons !... Il n'y a encore qu'une heure de passée... Alors...

Le travail reprit.

M<sup>me</sup> Limay reparut un peu après.

– Toujours pas là, M<sup>me</sup> Lussan ?... Cela commence à m'agacer... Pourtant, ce n'est que la deuxième fois que cette jeune femme oublie

l'heure depuis qu'elle travaille ici.

– Peut-être est-elle malade ?... Un accident peut se produire aussi !... Avec toutes ces voitures...

– Un accident ?... Ma foi, la chose est possible... Il serait bon d'aller aux nouvelles... Voyons, mademoiselle Minars, voulez-vous ?...

– J'y cours, madame. Ce n'est pas loin et je serai bientôt de retour.

Dans cet atelier, si gai à l'ordinaire, on sentait l'atmosphère s'alourdir ; tout le personnel et la patronne elle-même étaient en proie à ce malaise vague qu'on nomme pressentiment et contre lequel on s'efforce de lutter par le raisonnement.

Lorsque Marie Minars revint un quart d'heure après, trois paires d'yeux se braquèrent sur elle avec la même expression interrogative.

– Eh bien ? interrogea M<sup>me</sup> Limay.

– Il n'y a personne chez elle. J'ai frappé à la porte. Aucune réponse ! J'ai demandé à la concierge avant de repartir. M<sup>me</sup> Lussan est rentrée assez tard hier soir. Ce matin, elle a été

vue sortant avec deux lourdes valises...

– Oh !... Elle nous laisse en plan ! murmura Mauricette. Et elle ne nous a rien dit, la sotte !

– Ne cherchons pas ! interrompit la patronne. Nous ne pourrions faire que des suppositions toutes plus absurdes les unes que les autres. Il convient d'attendre, ajouta-t-elle en sortant.

– Absurdes !... absurdes !... Évidemment, M<sup>me</sup> Limay, ne connaît pas tout ce que nous savons nous autres, maugréa Marie.

– Oui. Et il est fort possible que le type qui venait l'attendre... approuva Mauricette en restant dans le vague.

C'était un vague que chacune précisait en son esprit sous la forme d'un grand jeune homme glacial, aux allures élégantes... Et voilà que toutes les suppositions allaient leur train.

– Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé de fâcheux ! songea Gaby à haute voix. Ces valises, cela indique un voyage, évidemment. Mais elle a une famille... quelqu'un de malade et elle a été appelée ! C'est peut-être encore pis...

– Oui, sa famille ?... Cela vaudrait mieux, je crois... ajouta Mauricette.

– Tu fais bien d'ajouter : « Je crois »... Car, qu'en sais-tu, toi ?... Ce ne doit pas être désagréable, une aventure, protesta Marie, laissant percer ainsi son sentiment intime.

– Désagréable ou non, il y a parfois du danger dans certaines rencontres. Ainsi, j'ai connu...

La conversation s'animait, le ton des voix montait et M<sup>me</sup> Limay apparut.

– Êtes-vous à l'atelier ou à la potinière, mesdemoiselles ? Une ouvrière qui s'absente, trois autres qui bavardent, alors qu'il faudrait travailler davantage... Ah ! mais !... Ah ! mais !... Je vais me fâcher !

Toutes trois baissèrent la tête sur leur ouvrage et le silence se fit, coupé par le froissement des étoffes, le crissement des ciseaux et le glissement des fers à repasser.

La matinée s'acheva sans apporter aucune nouvelle de la camarade absente.

Avant de rentrer, l'après-midi, les jeunes filles



recommencèrent leurs conjectures.

– Bah ! On verra bien ce soir s'il vient l'attendre, le beau monsieur, dit Marie.

– Sa présence ne prouverait rien du tout ! remarqua Gaby.

– Comment !... elle ne prouverait rien ?...

– Je veux dire que nous serions fixées sur son rôle à lui... Il serait étranger à l'absence d'Arlette, mais ceci ne nous dirait pas pourquoi notre compagne n'est pas venue aujourd'hui.

– En tout cas, M<sup>me</sup> Limay finira par être informée. Attendons ce que la petite Lussan lui écrira pour être fixées, conclut Mauricette.

Hélas ! M<sup>me</sup> Limay n'avait pas encore été avisée. Il suffisait de la voir aller et venir, l'air inquiet, pour se rendre compte de son état d'âme.

– Toujours pas venue ? interrogea-t-elle à plusieurs reprises au début de l'après-midi. Patientons jusqu'à demain... Si je n'ai rien reçu, je m'en occuperai.

Ce fut avec un vif sentiment de curiosité que les trois camarades sortirent en hâte, ce soir-là, de

l'atelier. Allaient-elles voir, à la porte, celui qu'elles avaient coutume d'appeler l'amoureux d'Arlette ?

Celui-ci ne se montra pas, justement, et les trois camarades furent fort désappointées.

Jusque-là, chacune croyait au sérieux de leur petite compagne et bien qu'elles eussent évoqué l'inconnu qui, par deux fois, les avait invitées à prendre l'apéritif, elles n'admettaient nullement qu'il eût une emprise quelconque sur Arlette. Celle-ci ne pouvait pas l'avoir suivi ! Malheureusement, son absence, suivant celle de leur camarade, donnait du poids à toutes les suppositions.

Mais, pendant qu'elles examinaient les alentours, leurs regards furent attirés par un monsieur de belle allure qui semblait surveiller leur petit groupe. Il marchait de long en large devant le magasin, en dévisageant chaque passant.

Dans l'état de surexcitation où l'absence inaccoutumée de leur camarade avait mis nos trois amies, celles-ci ne pouvaient manquer de

faire attention à ce promeneur solitaire qui ne s'éloignait pas.

Elles l'observèrent, soupçonnant quelque particularité imprévue se rattachant peut-être à ce qui les inquiétait elles-mêmes.

On éprouve souvent des pressentiments, parce que les pensées d'autrui rayonnent autour de nous. Il suffit d'un état de réceptivité particulier pour qu'ils se précisent en intuition ; comme il suffit aussi de ne point les rencontrer, pour qu'ils demeurent dans l'imprécision et tombent dans le néant.

Trois jeunes filles ayant leurs préoccupations cherchaient donc avec force une préoccupation analogue à la leur ; ce qui déroutait ces demoiselles, c'était cette substitution de personne ; celui qu'elles accrochaient en pensée n'était pas là et un autre le remplaçait !

Le lendemain, la patronne n'avait pas encore reçu de nouvelles et les émotions individuelles montèrent tous les échelons des suppositions tragiques.

Le soir, toujours dans le même état d'esprit, l'inconnu qu'elles avaient coutume de trouver sur leur route fut en vain cherché des yeux... Le monsieur de la veille seul attira leur attention ! Ainsi, de jour en jour, elles eurent la même déception et elles commencèrent, par effet d'habitude, à trouver moins d'intérêt à la disparition d'Arlette.

Un incident, vers la fin de la semaine, remit tout à l'ordre du jour.

Ce soir-là, le monsieur distingué qu'elles avaient déjà aperçu deux fois de suite s'approcha des ouvrières lorsqu'elles sortirent de l'atelier. Elles le reconnurent immédiatement et échangèrent entre elles un regard qui semblait dire :

– Hein !... N'avais-je pas deviné ?

Instinctivement, elles sentaient qu'il allait être question de M<sup>me</sup> Lussan.

Et, justement, l'homme les interrogeait :

– Pardon, mesdemoiselles ! Vous êtes bien les employées de M<sup>me</sup> Limay, les camarades de

M<sup>me</sup> Arlette Lussan ?

À l'acquiescement unanime donné par les jeunes filles en une expressive mimique, il continua :

– Pourriez-vous me montrer un certain individu qui, s'intéressant à elle, l'a importunée journellement ?

– Il est probable, répondit Baby, qu'Arlette s'est entendue avec le beau jeune homme dont vous parlez ! Depuis qu'elle ne vient plus travailler, le monsieur a cessé de se montrer.

– Il l'a peut-être tuée ! s'exclama Mauricette en frissonnant. Il y a des amoureux qui éprouvent le besoin de mettre du tragique partout.

– Un double suicide, ça se voit aussi quelquefois, ajouta Marie Minars.

Gaby Varlette haussa les épaules.

– Vous êtes loufoques, toutes les deux ! Puisque Arlette a écrit à M<sup>me</sup> Limay pour s'excuser et pour dire qu'elle ne reviendrait plus, c'est qu'elle est vivante !... Elle est partie en province, disait-elle. C'est son droit d'aller dans

sa famille.

– C’est vrai ! approuva Marie Minars. La lettre est arrivée l’autre soir à la dernière distribution... Seulement, elle portait le timbre de Paris... La patronne l’a remarqué.

Mais Mauricette n’abandonnait pas son idée :

– Ça ne l’empêche pas d’être en province et d’y roucouler avec le beau jeune homme.

– Dans tous les cas, reprit Gaby, si c’est pour Arlette Lussan que vous êtes venu ici, monsieur, eh bien ! dites-vous que vous êtes arrivé trop tard !... L’oiseau s’est envolé, voilà tout !...

– À moins qu’il ne se soit mis volontairement en cage ! observa André Montel, car c’était lui qui, exécutant son projet, cherchait à retrouver l’énigmatique M. Pierre.

Le mari de Francine était décidé, en effet, à intervenir auprès de l’étranger qui troublait si fort Arlette et il voulait lui demander quelques explications sur son attitude équivoque.

Changeant de ton, il salua les jeunes filles et les remercia.

– Je vous sais gré, mesdemoiselles, de votre obligeance... Je reviendrai dans quelques jours et si, d'ici là, vous avez appris quelque chose de nouveau, je vous serai infiniment reconnaissant de m'en faire part

Puis, il s'écarta.

André ne croyait plus nécessaire, maintenant, de stationner dans la rue du Louvre.

À quoi tint-il, cependant, qu'il ne réussît pas ?... À peu de chose, en vérité !

Car, pourquoi M. Pierre ne s'était-il pas présenté, comme à l'ordinaire, à la sortie de l'atelier ? Tout simplement parce qu'il avait sur le cœur les deux gifles données par Arlette, et que sa dignité masculine entrant en jeu, il avait préféré éviter celle-ci à qui il ne pensait déjà que trop.

Durant quelques jours, il suivit ce programme, naturellement... Mais ce fut tout juste le temps nécessaire pour que l'intérêt, la curiosité ou l'amour qui l'animaient reprissent le dessus.

D'autre part, un homme méthodique comme

André Montel ne se décourage pas d'avoir usé de tous les procédés d'investigation dont il dispose. Son échec auprès de l'atelier Limay le fit se rabattre vers l'immeuble habité par Arlette, et son premier soin fut d'aller aux informations auprès de la concierge.

Malheureusement, la bavarde M<sup>me</sup> Gaillard ne put apporter aucun témoignage intéressant, bien que le jeune homme lui eût prodigué quelques encouragements pécuniaires.

La brave femme affirma que personne, en dehors d'une jeune fille, – sans doute Marie Minars, envoyée par la patronne d'Arlette, – n'était venu s'informer de sa locataire... Celle-ci était en voyage ; hormis cette précision, la concierge ne savait rien !...

Le chercheur en fut pour ses frais ; l'homme qu'il voulait rejoindre avait-il donc disparu de l'horizon d'Arlette simplement parce que celle-ci s'était elle-même éclipsée ?

Une telle supposition était par trop étrange ; et André, qu'elle ne satisfaisait pas du tout, se demanda avec méfiance et inquiétude ce que sa



jeune amie savait de plus, mais n'avait pas voulu lui dire...

– Arlette, vous aurez vos meubles tout à l'heure si cela vous convient. Il faut en finir ! dit André à la jeune femme au moment du petit déjeuner. J'ai quelques heures de libres et je compte en profiter. Je prendrai un déménageur et je me ferai aider par lui.

– Je serai très heureuse, André, répondit-elle avec gratitude, mais sans l'élan de satisfaction auquel le dessinateur était habitué chaque fois qu'il lui rendait service.

Comme si elle voulait corriger la tiédeur de ses remerciements, elle ajouta d'ailleurs :

– Il me semble que je me réveille d'un mauvais rêve. Retrouver mon petit intérieur et ne plus être poursuivie par un homme inquiétant !... Ne plus sentir autour de moi ce regard qui me rendait incapable de tout effort sérieux ! Quelle délivrance !...

Francine n'eut pas l'impression que le sentiment de soulagement éprouvé par son amie

fût aussi net, ni aussi complet que la jeune fille l'affirmait. Il lui semblait que quelque chose sonnait faux dans les paroles prononcées. Certes, la femme d'André ne doutait pas de la sincérité de son amie, c'était son ton qu'elle incriminait parce qu'il lui paraissait marquer une inconsciente hésitation.

Assise en face d'elle, l'orpheline avait l'air de suivre quelque rêve mélancolique. Et son regard, perdu dans le vague, demeurait sans éclat. Il eût été difficile, en vérité, d'y trouver aucune marque révélatrice de cette joie qu'elle exprimait verbalement avec tant de politesse.

De son côté, André n'était pas sans faire, lui aussi, certaines constatations ; Arlette ne semblait plus l'enfant enthousiaste de jadis ; elle mangeait moins, elle était pâlotte, elle maigrissait...

Et le brave garçon s'efforçait de comprendre pourquoi la petite camarade de sa femme prenait tant à cœur les événements, puisqu'elle était elle-même, spontanément, venue se réfugier chez eux en les priant d'intervenir.

– Que se passe-t-il encore dans cette tête de

vingt ans ? s'inquiétait-il. Qui connaîtra jamais les pensées profondes de cette petite fille, semblable en cela à tant d'autres femmes plus âgées dont les lèvres se murent sur d'anodines obsessions... Et puis les femmes... Ah ! les femmes ! Quand elles en sont à dire noir, elles pensent blanc ; et quand elles disent blanc, déjà elles en sont à penser vert !

Cependant, la jeune femme réfléchissait aux propositions d'André, au sujet du déménagement de ses meubles. Elle crut bon de rompre le silence :

– Oui, je suis bien heureuse d'avoir des amis tels que vous, reprit-elle avec douceur ; je suis si seule !... Et, dans mon petit chez moi, auprès de mes meubles familiers, devant tous ces menus bibelots que j'ai confectionnés moi-même, je reprendrai mieux pied dans l'existence.

André secoua la tête, un peu sceptique.

– Il faut l'avouer, le mariage ne vous a pas bien réussi, Arlette, ironisa-t-il. Vous n'avez guère profité des avantages que vous recherchiez. Et quant à ceux que votre nouvel état aurait dû

normalement vous assurer, vous en êtes privée. Pis encore ! Veuve consolée, vous n'avez même pas subi ce chagrin qui trempe le caractère et l'âme, qui les fortifie et leur donne une raison de se manifester. En réalité, j'ai eu le tort de vous écouter et vous, vous avez eu celui d'imposer votre désir. J'appelle cela être victime de l'escroquerie au sentiment puisque vous avez tiré, de mon amitié pour vous, toute une série de faiblesses qui, de prime abord, paraissent nécessaires à votre réussite immédiate et ne vous ont causé véritablement que des soucis.

On le sentit subitement inquiet et bougon.

Arlette le regardait, sans oser se justifier.

Ce fut Francine qui intervint, plaisamment, mi-figue, mi-raisin toutefois :

– Que viens-tu nous chanter là ?... Tu dérailles, mon ami !... Il ne s'agit pas d'hier, sur lequel ton action est nulle, mais de demain sur lequel tu peux beaucoup... Ce que j'approuve pleinement en revanche, c'est ton idée de déménagement. Cependant, as-tu songé qu'il y a quelques formalités à remplir ?

– Femme pratique, merci !...

– Oui. Moque-toi ! Il n'en est pas moins vrai que si tu allais te présenter sans précautions au domicile d'Arlette pour y prendre des meubles, tu ne tarderais guère à voir la police à tes trousses.

– C'est juste !... Aussi, me faut-il voir ce matin le régisseur, avec un mot de vous, Arlette... Et ce soir, je pourrai faire le transport.

Ces petits détails réglés, la journée s'écoula. La petite M<sup>me</sup> Lussan attendait sagement le soir qui la verrait rentrer en possession de ses meubles.

En personne raisonnable, elle ne se leurrerait pas. Elle savait que la vie ne réserve pas souvent de mirobolants coups de théâtre et que ce n'était pas le transport et l'aménagement de son mobilier en un nouveau logis qui mettraient fin à sa mélancolie... Non, il aurait fallu autre chose... Autre chose qu'elle avait fui et qui ne se renouvellerait pas... autre chose qu'elle ne permettait même pas à son imagination d'espérer...

Elle était sage et voulait le rester... C'était là le programme de sa vie ; elle ne devait pas le chercher ailleurs !

Mais le destin, parfois brutal, est souvent aussi ironique. Il voulut que M. Pierre fût témoin du déménagement de celle qui l'avait si bien remercié de sa tentative galante ; deux gifles pour un baiser !... c'était chèrement payé, en ce temps de licence où les jeunes filles, malheureusement, ne marchandent pas leurs joues roses...

Au lendemain de la scène qui s'était produite, après la séance de cinéma, le jeune homme avait éprouvé une vive colère. Puis, le sentiment du ridicule prit le dessus et il se sentit humilié.

Si fort que parût M. Pierre, il était homme. D'ailleurs, il estimait que ces gifles étaient arrivées comme un salutaire avis... pour lui rappeler à temps qu'Arlette était, en vérité, son adversaire et qu'il était folie de sa part de vouloir l'oublier.

Après quelques jours de réflexion, où la bouderie l'empêcha de revoir la petite M<sup>me</sup> Lussan, il ne put résister un beau soir au

désir de la rejoindre... de loin, du moins... sans qu'elle le sût... seulement pour se rendre compte de son attitude, à présent qu'elle croyait l'avoir écarté de sa route... Peut-être aussi, bien qu'il fût persuadé du contraire, ne pouvait-il plus résister au besoin de la revoir... Ce sont des choses dont on ne s'aperçoit pas du premier coup ! Un seul fait compte, c'est que, sous prétexte qu'une réapparition rue du Louvre aurait coûté trop cher à son amour-propre, il mit une semaine avant de retourner guetter la porte de l'atelier. C'est pourquoi André Montel n'avait pu le rencontrer.

Depuis deux jours, Pierre assistait de nouveau à la sortie des ouvrières de M<sup>me</sup> Limay. Contrairement à son habitude, il se cachait dans la foule, ne voulant pas être vu des camarades d'Arlette. Il se réservait d'ailleurs de questionner celles-ci plus tard, si besoin était.

Surpris de l'absence de la jeune femme, il fit plusieurs fois la navette entre l'atelier et le domicile occupé jusqu'ici par celle dont le souvenir l'obsédait. C'est ainsi que le deuxième jour, il remarqua le manège de deux personnages

effectuant un déménagement de peu d'importance... Un déménagement de midinette !

Presque malgré lui, ses yeux se fixaient sur la scène. Il vit apparaître une malle, une petite table, un divan... Un morceau de cotonnade à fleurs rouges sur fond noir frappa ses yeux : n'était-ce pas cette même étoffe qu'il avait vue dans la chambre d'Arlette, le jour de la promenade à Saint-Germain ?

Il reconnaissait ce tissu aux pourpres ramages...

Aucun doute ne lui était permis, à présent : celle qu'il cherchait changeait de domicile !

Selon toute vraisemblance, elle avait dû quitter l'atelier de M<sup>me</sup> Limay pour travailler ailleurs...

Le fuyait-elle donc ?

Jamais elle n'avait fait allusion devant lui à un changement d'appartement...

Est-ce que, par hasard, le baiser qu'il lui avait donné l'avait effarée à ce point ?

Cette supposition fut pour lui tout un désastre.



Il avait soudain conscience que tout ce qui l'avait amené dans le sillage de la jolie ouvrière était inexistant.

Son enquête ?... Ses projets de vengeance ?... La nécessité de mettre au point une affaire qui le touchait personnellement, dans toutes les fibres de son être ?... Tout disparaissait devant deux grands yeux noirs qui, craintifs et effarouchés dans leur pure loyauté, s'étaient quelquefois posés sur lui.

Quand il constata que c'était bien le mobilier d'Arlette qu'on était en train de déménager, il se dit qu'il ne devait pas perdre l'occasion providentielle qui lui était offerte de rejoindre celle dont il cherchait la trace.

Il nota le numéro de la camionnette, le signalement du chauffeur et de son compagnon ; puis, tandis que les deux hommes achevaient leurs préparatifs, il héla un taxi et dicta sa volonté avec le ton impérieux que nous lui connaissons :

– Sans vous faire remarquer, vous suivrez cette voiture que l'on est en train de charger. Dès qu'elle s'ébranlera, prenez-la en filature.

– Compris ! répondit le chauffeur, qui, pour ne pas attirer l’attention, conduisit son véhicule un peu en arrière, assez loin de celui qu’on lui indiquait à suivre.

Tantôt dépassant le chargement, tantôt ralentissant pour le laisser passer et lui permettre de prendre de l’avance, la voiture où Pierre avait pris place accomplissait la mission confiée. À un croisement, le jeune homme posa son regard inquisiteur dans l’ouverture de la portière et dévisagea André Montel qu’il ne reconnut pas.

Maintenant, tout songeur, il réfléchissait. Il avait été frappé de la taille et de la mâle figure du mari de Francine. Était-ce pour ce beau garçon que M<sup>me</sup> Lussan déménageait ?

Cette supposition lui mettait des grisailles à l’âme.

– Avec des yeux si purs, j’aurais cru vraiment qu’elle était au-dessus de ça...

Il ne précisa pas ce qu’il entendait par ce *ça* péjoratif ; mais le gros soupir qui gonflait alors sa poitrine évoquait un amas de désillusions.

Pierre sortit de ses réflexions quand le taxi stoppa devant lui.

– Attendez-moi un instant ! dit-il au chauffeur. Je reviens.

Et il s’avança vers le taxi arrêté, tandis que Montel et le chauffeur commençaient le transport du petit mobilier, sans s’apercevoir qu’il les épiait.

Quelle ne fut pas la stupéfaction de l’étranger, en reconnaissant la maison où, un jour, il était venu demander des renseignements sur M<sup>me</sup> Lussan et ses amis !

– Ah ! Elle est chez ses amis Montel... des amis dont le nombre et la qualité se ramènent peut-être, en tout et pour tout, à ce particulier-là !... grommela-t-il, les dents serrées.

C’est ainsi que chacun des deux hommes, sans connaître l’autre, suspectait tout de suite le rôle de son adversaire. Ne peut-il donc exister des rapports corrects entre deux jeunes gens, robustes et sains, de sexe différent ?... Singulière mentalité qui met tout de suite la défiance au fond de nous-

mêmes, et nous inspire les pires suppositions.

Pierre connaissait à présent la nouvelle adresse d'Arlette, ou plutôt, il savait en quel lieu le modeste mobilier de la jeune veuve était remisé. Mais était-ce bien dans l'appartement des Montel qu'il avait été porté ? Et Arlette habitait-elle aussi dans cette maison ?... Seule... ou avec ce jeune homme qu'il avait vu danser un soir avec elle ?...

Toutes ces questions, le poursuivant se les posait, en proie à une curiosité mauvaise qui le rendait inquiet, rageur, hargneux même.

Il voulut obtenir des renseignements plus sûrs et il alla trouver le régisseur de l'immeuble. Mais une consigne avait dû être donnée et les bouches restèrent closes. Même silence au précédent domicile, où quittance ayant été remise et autorisation de déménager accordée, rien de plus que la nouvelle adresse n'avait été communiquée.

De guerre lasse, l'étrange M. Pierre en était arrivé à vouloir louer un logement dans la maison d'André Montel. De cette façon, il pourrait se rendre compte des allées et venues de celle qui l'intéressait ; mais il était dit que les difficultés ne

cesseraient pas si vite pour lui. Tous les appartements étaient loués et force fut au trop curieux personnage de chercher ailleurs un observatoire plus discret.

Dans son minuscule logement, au milieu de ses meubles, Arlette retrouva son calme, sinon sa gaieté.

De nombreuses clientes étaient venues tout de suite à elle. Ses journées se trouvaient bien remplies par la couture.

Néanmoins, elle restait toujours un peu mélancolique. Dans cette solitude, qu'elle aimait pourtant, son existence lui paraissait terne et vide. Elle se disait souvent :

– Je suis toute jeune encore : qu'ai-je donc connu de la vie, en dehors des peines, des ennuis, des chagrins ?... Je n'ai eu que mille tracasseries jusqu'ici !

Cependant, elle ne voulait pas s'attarder sur de telles réflexions qui pouvaient l'orienter encore vers des déceptions nouvelles.

Bonne chrétienne, la jeune femme luttait

éperdument contre toutes ces constatations démoralisantes et quand elle méditait, elle ne permettait pas à sa pensée de se fixer sur des objets trop fascinants.

L'amour, c'est bon pour les femmes qui ont de la chance... Pour celles qui ont famille, argent, beauté !... Elle, humble ouvrière, pauvre gosse sans avantages matériels, est-ce qu'elle pouvait prétendre être aimée ?...

Ou alors, l'amour qu'on lui offrirait, ce serait en passage, sans lendemain... le baiser d'un soir... celui qu'un homme avait osé lui faire subir, comme à une chose conquise... payé d'avance par une soirée de cinéma !

– Pouah !...

Et, à ce souvenir, les yeux d'Arlette se remplissaient de larmes. Elle n'avait jamais eu, cependant, beaucoup de confiance en cet énigmatique poursuivant ; elle n'avait jamais cru non plus qu'il pût l'aimer ; mais, tout de même, à quoi bon le nier, elle s'était trouvée émue de ses attentions et de son assiduité.

Arlette avait mené jusqu'ici une vie droite et réglée. Mais aussi, elle avait souvent souffert du vide de cette existence solitaire. Quand, à présent, elle se remémorait les paroles d'André lorsqu'il luttait pour s'opposer à son idée de mariage avec un vieillard, elle ne pouvait manquer de se rappeler la condamnation qu'elle prononçait elle-même, fermant à jamais la porte à l'amour. Pourquoi son veuvage, lui rendant la liberté aux yeux du monde, l'avait-il rappelée aux conditions normales de la vie humaine : l'amour, le mariage, les enfants ?...

– Comme on se leurre !... pensa-t-elle. Voilà ! il faudrait ne jamais se monter le bourrichon. Combien de fois, ces derniers temps, avait-elle secoué toutes ces réminiscences ?... Elle ne voulait plus réfléchir à tout ça, c'est certain, et pourtant sa pensée y retournait sans cesse... malgré elle !

Mais la destinée était là qui, pas à pas, continuait à commander son sort. Ainsi, certaines existences qui semblent dirigées vers des fins volontaires et bien déterminées, se trouvent-elles

suivre des plans si fantaisistes que les actes accomplis paraissent extravagants aux yeux de ceux qui en sont les témoins...

En possession de l'adresse désirée, M. Pierre ne crut pas bon de se faire remarquer davantage autour du logis de celle qu'il souhaitait retrouver.

Puisqu'il avait la volonté ferme de rejoindre l'orpheline, il estimait que personne ne pourrait l'en empêcher ni s'opposer à ce qu'il mît tout en œuvre pour parvenir à ses fins.

Il se borna donc à surveiller de loin les alentours de la maison, et nul, parmi les intéressés, ne le vit ni ne se douta qu'il était si près. Au contraire, une sorte de quiétude annihilante résulta de ses précautions, aussi bien chez les Montel que chez leur amie.

Ce dimanche matin-là, dans la modeste mansarde qu'Arlette occupait tout là-haut, et où, à défaut d'autre agrément, elle jouissait d'une vue merveilleuse sur les toits de Paris, la jeune couturière achevait de mettre la dernière main à une robe qu'elle faisait en cachette de Francine pour offrir à la petite Claudine.



Comme elle recevait fréquemment la visite de son amie ou des enfants, l'orpheline ne fut pas surprise d'entendre heurter à sa porte.

Elle cria : « Entrez ! » sans même lever les yeux. Mais, tandis que le visiteur refermait l'huis, elle éprouva une sensation indéfinissable de gêne qui lui fit tourner la tête.

– Vous ?... fit-elle, en se levant brusquement à la vue de M. Pierre.

– Oui ! moi ! répondit-il, laconiquement.

– Oh !... À quoi bon ?...

Il eut un haussement d'épaules très las. Était-il maître réellement des sentiments qu'elle lui inspirait et pouvait-il ne pas avoir essayé de la rejoindre... être là, à ses côtés, puisqu'il savait maintenant où elle habitait ?...

Lentement, il retirait ses gants, pendant qu'un lourd silence tombait entre eux et qu'Arlette, troublée par sa présence, évitait de le regarder.

– Pourquoi avez-vous fui ? demanda-t-il enfin, d'une voix presque basse. Pourquoi ne m'avez-vous pas fait part de votre intention de changer de

logement ?

Il était pâle, très grave, le souffle coupé par l'émotion, et il la fixait avec des yeux chargés de chagrin.

Son terrible regard n'était plus là, cette fois, pour intimider la petite ouvrière ; aussi, à ses questions, domptant sa propre émotion, elle avoua, bravement :

– J'ai pensé qu'il valait mieux ne plus nous voir !

– Pourquoi ?

– Nos entretiens prenaient un ton qui me déplaisait et vous avez eu certain geste que je ne pouvais approuver...

– Ce baiser ?...

– Parfaitement.

– Oh ! Si vous aviez partagé le plaisir qu'il me causait, vous ne m'en feriez pas grief.

Elle fronça le sourcil.

– Puisque je vous le reproche, c'est que je ne le partageais pas, vraisemblablement.

- Évidemment !... Vous me détestiez !
- Non... pas à ce point !... Mais j'étais excédée par votre poursuite.
- Elle gênait vos mouvements ?...
- Pas du tout !... D'ailleurs, à quoi bon vous le cacher davantage : j'ai peur de vous !
- Oh ! pas à la fin !... protesta-t-il. Vous sentiez bien que je n'étais plus capable de vous faire de la peine... une femme se rend compte !
- Mais elle secoua la tête pendant qu'un lourd soupir soulevait sa poitrine.
- Tant de fois, à votre vue, j'ai imaginé le pire !
- Oui, au commencement, peut-être !... Vous me l'avez dit : vous me croyiez être un policier... Mais, ensuite, vous avez dû voir que j'étais inoffensif...
- Eh bien ! vous vous trompez !... Je n'ai jamais été fixée sur le sens de votre énigmatique présence derrière moi... de vos regards furibonds... de cette promenade à Saint-Germain...

– Il n’y a pas que de mauvais souvenirs, entre nous ! interrompit-il. Là-bas, vous avez pleuré dans mes bras... Il y a encore notre rencontre à l’église, notre retour du cinéma, l’un contre l’autre, la main dans la main...

Un frémissement faisait trembler sa voix à cette évocation si douce.

Mais Arlette, fermement, lui coupa la parole :

– Cette soirée-là fut gâchée par votre audace. Elle n’est pas à votre avantage, que je sache ! Vous feriez mieux de n’en point parler.

– Et pourtant...

Il regardait sa bouche mignonne, rouge comme une framboise à peine mûre, et un vertige montait en lui. Comme il aurait voulu à nouveau pouvoir écraser ces lèvres sous les siennes !...

– Ah ! balbutia-t-il, éperdu. Si vous saviez !... Si vous pouviez lire en moi... connaître la lutte que j’ai soutenue... Mais vous ne voyez rien !... Vous êtes aveugle, véritablement !

Il s’était laissé tomber sur un siège placé près de la machine à coudre devant laquelle Arlette

travaillait et, le visage sombre, il baissait la tête, accablé par cette situation imprévue qui le ployait devant celle que, quelques semaines auparavant, il avait souhaité abattre.

La jeune femme le contempla, très troublée. Elle remarquait son air fatigué, l'éclat plus terne de ses yeux, la lassitude de son corps tassé sur la chaise, tous ces signes qui révèlent les ravages que font les luttes intimes dont on ne parvient pas à sortir victorieux.

– Pauvre monsieur Pierre !... murmura-t-elle, tout émue.

La douceur de sa voix fit relever le front de l'homme.

– Oui, pauvre moi ! s'apitoya-t-il, puisque vous avez pu me fuir !

Et soudain, dans un reproche farouche :

– Cela vous était égal, n'est-ce pas, de ne plus me rencontrer ?... fit-il, en dardant sur elle un regard éperdu. Vous n'avez pas cherché à me revoir... vous êtes partie sans me prévenir... vous n'avez pas même eu un geste de bon accueil, tout

à l'heure, à ma vue...

– Vous en connaissez la raison, répondit-elle tristement. Je viens de vous la dire ; vous avez été trop loin, l'autre soir ; alors, je me suis cachée, dans l'espoir que vous ne me découvririez pas. Je me sentais en sûreté, ici... J'étais délivrée du poids que vous faisiez peser sur moi... J'arrivais à croire que vous aviez renoncé à me tourmenter...

– En vérité, pouviez-vous espérer cette chose ?... Ne plus vous voir !... Alors que je vous ai cherchée partout !

– Pourquoi ?... Puisque vous n'avez pour moi que de sourdes menaces.

– Des menaces !... Vous, qui avez déjà été mariée, êtes-vous donc tant ignorante de la vie et de ses faiblesses, qu'il faut que je vous explique !... Eh bien ! je vais vous le dire, pourquoi je vous ai rejointe, puisque vous affectez de ne pas me comprendre...

Il s'animait de plus en plus.

– En vérité, c'est que je ne peux plus me passer de votre présence. Vous êtes entrée dans

mon cœur sans que je m'en rende compte... sans que je le veuille surtout ! Maintenant, je ne suis plus maître de mes sentiments !

– Tout de même, protesta-t-elle un peu railleusement, car l'aveu lui allait à l'âme et elle devait affecter l'ironie pour ne pas se mettre à pleurer de joie. Vous n'allez pas oser prétendre devant moi que, le jour où vous m'avez suivie pour la première fois, vous ressentiez un sentiment affectueux à mon égard... Je me souviendrai toujours du premier regard que vous m'avez lancé ! Si vos yeux avaient eu le pouvoir de poignarder, je me serais vue transpercée en un clin d'œil.

– Vous exagérez !...

– Non, je n'exagère pas !... Ce jour-là, vous m'avez fait peur... Et cette impression n'a fait que croître et s'accuser par la suite avec tous vos airs furibonds et vos phrases acérées, à double sens !

– Je poursuivais un but, s'excusa-t-il. J'étais malheureux d'avoir à vous suspecter... Et peut-être aurais-je voulu pouvoir anéantir ces liens qui

vous unissaient à votre défunt mari... Tous mes airs durs venaient de là.

– Ah ! Il y avait bien autre chose en vous que du regret, car devant vos regards froids et inquisiteurs, je me faisais l'effet d'une souris avec laquelle jouait un chat. Vos prunelles d'acier semblaient vouloir forcer ma volonté pour m'imposer la vôtre... Si bien que lorsqu'il vous arrivait d'avoir à mon égard un geste de bienveillance, j'éprouvais un sentiment de gratitude comme si, coupable de quelque affreux méfait, je n'avais pas mérité cette indulgence inaccoutumée.

– Je ne me rendais pas compte de ma dureté, croyez-le bien ! protesta-t-il avec chaleur.

– Admettons-le... Je veux vous croire.

– Il le faut, Arlette, je suis sincère, moi !

– Moi aussi... croyez-le, je ne mens jamais !

– Alors, vous dites vrai quand vous affirmez que c'est à cause de la mauvaise opinion que je vous inspirais que vous m'avez fui ?

Elle eut une hésitation.



– Pas précisément, expliqua-t-elle. Quand j’ai quitté mon domicile, c’est de moi-même que j’ai pris peur soudain, car je dois reconnaître que l’impression que vous me produisiez, alors, était toute différente de celle du début... Il me semblait tout à coup que vous agissiez sur moi comme le font les hypnotiseurs. J’avais conscience qu’en votre présence je perdais tout contrôle de ma raison, toute action sur ma volonté... J’ai peut-être tort de vous dire ces choses-là aujourd’hui. Mais vous m’avez demandé pourquoi je suis partie... Le comprenez-vous maintenant ?...

– À peu près... Vous ne vouliez pas que je puisse vous donner de moi une idée plus favorable.

– Oh ! fit-elle en souriant. Ai-je bien dit cela ?

– Ah ! certes !... On ne fuit qu’un homme qu’on méprise et à qui on ne veut pas laisser le moindre espoir d’une sympathie réciproque !

– Une sympathie réciproque ? répéta-t-elle lentement et d’un air rêveur. Une sympathie ? reprit-elle d’un ton plus dégagé. Non ! Je ne pense pas que ce soit là le mot juste qu’il fallait

dire à propos de l'espèce d'envoûtement que vous paraissiez vouloir faire peser sur moi... Je crois plutôt qu'en vous fuyant, j'ai voulu trancher le lien d'habitudes que vous étiez arrivé à créer entre nous... Voici la vérité ! Je suis seule. Il faut me défendre contre les entreprises des uns et des autres... Personne ne m'a protégée jusqu'ici... Personne !... Et vous, même en amoureux, vous n'aviez rien de rassurant pour une jeune fille sérieuse qui n'admet pas l'amour sans le mariage.

– Le mariage ?

Le front de M. Pierre s'était rembruni.

Pourquoi ce mot n'était-il pas venu déjà, spontanément sur ses lèvres à lui ? Qu'est-ce donc qui le retenait en cette minute où il la retrouvait toujours la même... abeille sage et courageuse... au travail devant sa machine à coudre ?

N'était-il donc pas encore convaincu que cette petite personne-là ne pouvait jamais avoir été la complice de Lussan ? Probablement, lui restait-il des doutes.

Seuls, les sentiments intimes qu'il éprouvait à présent l'avaient déchargée des graves suspicions qui pesaient sur elle. Aucune preuve n'infirmit la logique qui la voulait coupable.

Le pauvre diable s'en rendait compte, alors que son cœur d'amoureux aurait tant voulu être rassuré et pouvoir aimer sans réserve.

– Ah ! que la vie est bête et cruelle ! murmura-t-il avec accablement. Je veux lutter encore quand déjà j'ai bec et ongles rongés !... C'est lamentable !

Il ne prenait même plus la peine de cacher son découragement.

– On n'est pas maître de sa destinée... balbutia-t-il au bout d'un moment. Vous aviez raison, tout à l'heure... je suis changé... Ah ! je ne vous veux plus de mal à présent !

Une seconde, toute pâle, Arlette ferma les yeux. Elle n'était pas sûre que la présence du visiteur chez elle ne représentait pas encore une menace.

– Mais pourquoi me détestiez-vous ? reprit-

elle avec une sorte de violence. Qu'ai-je donc pu faire, à mon insu, pour soulever en vous une telle rancœur ?... Je ne m'explique pas... Il y a là quelque affreux malentendu !... Pourquoi ne pas éclaircir la chose ?

– Vous saurez bientôt, répondit-il d'un air sombre. Il faut auparavant que vous me fournissiez certains renseignements... Je vous en prie !... Pardonnez-moi cette insistance... Elle est indispensable, comme vous le verrez tout à l'heure. Il faut que je sache la vérité !... Ah ! je vous affirme bien que si cette vérité n'est pas conforme à ce que j'ai entrevu dans votre visage candide, dans vos grands yeux francs, dans votre apparence loyale...

Il s'était levé, maintenant, et son regard à lui prenait une telle expression, angoissée et décisive tout à la fois, que la jeune femme se dressa à son tour.

Debout en face de lui, elle l'interrompt crânement :

– Je viens de vous dire que j'étais loyale ! Interrogez-moi franchement... Dix fois déjà je

vous ai dit de parler... mais vous biaisiez... vous louvoyiez... comme si vous aviez peur de me fournir une indication qui me donne l'éveil et me permette de vous échapper.

– Oui, convint-il. Il y a du vrai dans ce que vous dites... Seulement, quand je suis décidé à pousser à fond mon interrogatoire et que vous me répondez de votre voix douce et troublante, je suis sans force pour poursuivre l'entretien. Il me semble que je fais fausse route et que je commets presque un sacrilège en vous soupçonnant.

Son visage s'adoucissait tandis qu'il la regardait. Ses sentiments intimes et sa conviction étaient tellement sincères et ardents, en ce moment, qu'il mettait une véritable ferveur dans ce regard posé sur elle...

Il dut attendre que son émotion fût calmée avant de poursuivre :

– Arlette, répondez-moi sincèrement, généreusement : pourquoi avez-vous épousé Anatole Lussan ?

Elle sursauta. Elle était si loin de ce mari

défunt ! Si loin de ce vieillard qui avait passé le temps d'un éclair dans sa vie, qu'elle ne s'attendait pas à entendre prononcer son nom.

C'était toujours à la même question que l'homme revenait... même en cette minute où, adversaires en apparence, ils sentaient battre leurs cœurs dans un trouble identique.

Abasourdie par ce nom jeté entre eux, elle avait répondu impulsivement :

– Mon mari !... Pauvre diable !...

D'un haussement d'épaules, elle marquait toute l'indulgente insignifiance qu'elle attachait à sa mémoire. Puis, se rappelant qu'elle avait promis de répondre franchement à toutes ses questions, elle expliqua :

– Mon mari était un brave homme. Il m'a rendu service... Un grand service, bien que celui-ci ne lui ait guère coûté ! Cependant, il m'a été utile... De mon côté, j'ai pu adoucir, dans la mesure de mon possible, la fin de son existence !... Je garde de cette courte union l'impression que, de part et d'autre, une bonne

action a été commise. Ne mêlez pas le nom de mon mari à vos agissements, monsieur Pierre, si vous voulez me faire plaisir.

Lorsque l'on est dans l'inquiétude, toutes les interprétations surgissent à la fois dans l'esprit ; la phrase d'Arlette ne pouvait qu'en appeler un grand nombre dans le cerveau de son interlocuteur. Comme elle s'était arrêtée, pressée d'en finir, il dit, les yeux rivés sur les siens :

– Allons, Arlette ! Continuez !... Cet homme... eh bien ?... Oui... Pourquoi l'avez-vous épousé ?

– Parce que j'étais seule...

Et cela paraissait tellement naturel à la jeune femme qu'elle expliqua pour la forme, comme si ce motif d'avoir été seule suffisait à tout exprimer :

– Oui, j'avais fui la maison de mes parents où j'étais malheureuse, où j'étais l'intruse... Où mon beau-père menaçait de me manquer de respect... Où ma mère... un peu jalouse... m'aurait peut-être attribué les plus odieux sentiments. J'étais seule ! Comprenez-vous ?... On jette la pierre aux jeunes

filles de bonne famille qui quittent le domicile de leurs parents, tandis que l'on accueille celles qui se marient. Un mariage n'ouvre-t-il pas pour elles toutes les portes en grand ?... J'ai estimé qu'il me fallait un nom pour affronter l'opinion publique et pour sauvegarder ma réputation...

L'homme, un peu effaré, la regarda :

– Alors ? fit-il, anxieux de ce qu'il allait encore apprendre.

– Alors ?... Oh ! c'est très simple ! Et pourtant, à distance, cela paraît à peine croyable... Un article de journal tombé entre mes mains par le plus grand des hasards...

Elle s'arrêta et insista :

– Je dis bien : le plus grand des hasards... Un journal m'a donné l'idée d'un mariage fictif, c'est-à-dire d'une sorte de mariage blanc... Vous rendez-vous compte ?... Le titre, et non la chose...

– Voyons !... Je crois rêver ! C'est impossible !

– Pas du tout ! D'autres que moi avaient agi pareillement. Des étrangères avaient épousé des



vieillards pour se créer un état civil, pour s'assurer les avantages de notre nationalité. Mais moi, Française de naissance, je n'allais pas renier mon pays, je n'allais pas tromper quelqu'un, puisque l'homme que je souhaitais épouser serait libre et Français comme moi.

La stupéfaction du visiteur était portée à son comble. Ce qu'elle lui apprenait était si étrange, si inattendu, qu'il en demeurait interloqué.

– C'était ça !... Ce n'était pas autre chose ?

Il passa la main sur son front où les idées, soudain, se heurtaient en chaos.

– Et ensuite ?... répéta-t-il, haletant.

– Ensuite ? J'ai soumis mon projet à des amis... Oh ! Toutes les objections possibles m'ont été présentées, je puis vous l'assurer ! Mais j'ai pu arriver à les convaincre, puisque l'un d'eux s'est chargé de chercher le vieillard honnête qui, moyennant une petite rente que je lui ferais, accepterait de me donner son nom... Ce fut Anatole Lussan un ancien journaliste, une espèce de bohème, que mon camarade découvrit... Quant

à moi, je n'ai vu mon époux que quelques instants avant les formalités civiles. Auparavant, je ne le connaissais pas, j'ignorais même son existence. Je ne l'ai pas revu davantage après la cérémonie où il m'a donné son nom, mais je dois avouer, que, durant les quelques minutes où, en présence des témoins, j'ai été en contact avec cet homme, il m'a paru qu'il avait de l'intelligence, du tact, des manières distinguées.

– Vous ne l'avez pas revu ? répéta Pierre, interloqué. Il n'a pas été réellement votre mari ?

– Non. Je n'ai rien eu de commun avec lui. Cependant, je n'ai jamais manqué de lui envoyer la modeste pension promise en mon nom ! Et, pour tenir mon engagement, j'ai dû parfois me priver du nécessaire, croyez-le bien ! Songez que sur mon salaire... un gain très léger, j'ai dû prélever soixante francs par mois... Cela peut vous paraître bien peu à vous, un homme ! Pour moi, c'était une somme énorme ! Mais je n'aurais jamais voulu renier mes engagements, ni être défaillante...

L'homme était stupéfait. Et, en lui, c'était tout

un chambardement.

– Alors !... Vous... vous êtes encore jeune fille ?

– Oui, convint Arlette en rougissant...

– Vous !... Je... je suis tout bouleversé !... C'est bien la vérité que vous me racontez là ? C'est inimaginable !...

– C'est vrai, cependant !

Le visiteur réfléchissait... Tout ce qu'il apprenait tenait-il debout ?... La jeune femme ne racontait-elle pas une histoire inventée de toutes pièces ?

– Quelque chose m'échappe ! observa-t-il, après quelques instants de réflexion. Comment, si vous n'avez pas revu votre mari, avez-vous connu son décès ?

– Oh ! C'est bien simple !... Se sentant malade et prévoyant la mort, cet homme avait pris des dispositions pour que je fusse avisée et que je n'eusse pas d'embarras ultérieurs. C'est même là un témoignage qu'il n'éprouvait aucun regret... Lussan se confia en partie à l'infirmière qui le

soignait et ce fut elle qui m'informa de son trépas... Quand j'ai appris sa mort, je suis allée là-bas, toute seule... vers ce cimetière que vous m'avez montré au passage, le jour de notre promenade à Saint-Germain. Il n'y avait pas d'autre parent pour suivre son convoi... si le pauvre vieux a eu des fleurs et des prières sur sa tombe, c'est moi qui les lui ai données !

L'homme ne répondit pas. Il restait sombre, soupesant chacune des paroles qu'elle prononçait, comme s'il s'attendait toujours à autre chose.

– J'ai pris le deuil de ce mari fictif, continuait Arlette qui, maintenant qu'elle avait commencé à parler, ne refusait aucun détail. J'ai la satisfaction de penser que ce pauvre vieux n'a pas été traité comme un chien. Et il a beau n'être pas là, je suis sa veuve. Je porte son nom et, quoi que vous puissiez en penser, monsieur Pierre, je prétends le porter aussi dignement que n'importe quelle autre femme.

– Oui ! oui ! approuva-t-il, machinalement.

Mais sa pensée était ailleurs.

Tout à coup, il se leva, fit quelques pas dans la pièce, puis revint se planter devant Arlette.

– N’avez-vous aucun papier, aucune comptabilité, aucun compte en banque qui vous viendrait de votre mari ? demanda-t-il soudain avec une certaine fermeté.

Arlette sursauta d’abord, puis elle éclata de rire.

– Non !... C’est trop drôle... ! Une comptabilité ?... Un compte en banque ?... Et je travaillerais comme je le fais !... Il ne m’a rien laissé, voyons !... Aucun papier !... aucun souvenir !...

– Rien... vraiment ?

– Absolument rien !... Ah !

Elle avait eu une courte hésitation, comme si, soudain, son affirmation avait trébuché sur un souvenir tangible.

– Qu’est-ce que c’est ? s’inquiéta-t-il, l’œil attentif.

– Eh bien ! voilà ! expliqua-t-elle. Avant sa mort, mon mari avait remis un coffret à son

infirmière... Elle avait mission de me le faire parvenir.

– Elle l’a fait ?

– Oui, elle me l’a donné de main à main.

– C’était intéressant ?

Elle sourit, presque étonnée qu’il pût attacher tant d’importance à cette petite chose si négligeable : des lettres d’amour surannées !

– Ma foi, avoua-t-elle gaiement, je n’en sais rien !

– Comment cela ?

– Ce sont des lettres... des lettres d’amour... C’était sans valeur pour moi...

– Mais qu’en avez-vous fait ?

– Je les ai laissées dans le coffret. Mais, tenez !... Il est là, sur le haut de ce placard.

Il eut vers elle un geste qui implorait.

– Oh !... Je vous en prie... Montrez-les-moi ! que je sache de quoi il s’agit.

– Vous êtes plus curieux que moi, monsieur

Pierre, observa l'orpheline, étonnée et un peu taquine. J'ai ouvert ce coffre et parcouru des yeux la première lettre. Devant le caractère intime de celle-ci, je n'ai pas poursuivi ma lecture... cela me gênait... C'était comme une profanation.

– Eh bien ! peut-être avez-vous eu tort, madame. Il fallait en prendre connaissance, au contraire !... Votre mari, en vous léguant ces lettres, a eu ses raisons... Voulez-vous que, tous deux, nous parcourions cette correspondance ?

La jeune femme hésita, un peu surprise devant une telle demande.

L'étrange M. Pierre avait vraiment des prétentions extraordinaires ! Et, avant de le satisfaire, elle s'efforçait de réfléchir.

L'attitude de son quémendeur était à la fois si ardente et si respectueuse qu'Arlette n'hésita pas longtemps.

Pourquoi, d'ailleurs, ne pas lui poser à son tour certaines questions ? Puisqu'il prétendait s'immiscer dans sa vie, il était tout naturel qu'il

montrât d'abord patte blanche !

– Enfin, monsieur, lui demanda-t-elle, qui êtes-vous, vous qui prétendez vous intéresser aux détails de ma vie et de celle de mon mari ?... Dites-moi au moins à quel titre vous le faites !...

– J'aurais dû vous le dire plus tôt, madame... Apprenez que je me nomme aussi Lussan... Pierre Lussan...

Arlette se dressa d'un bond, subitement bouleversée.

– Ah ! que dites-vous ?... s'écria-t-elle. Pierre Lussan ?

– Oui, madame ! Votre mari était le frère de mon père... de mon père qui mourut de chagrin à la suite d'un mauvais tour que celui dont vous portez le nom lui a joué... Une méchante action qui a entraîné la perte de notre fortune. Commencez-vous à comprendre, maintenant ?

– Ma foi, non !... Si ce que vous dites est vrai, je vois que je suis votre tante... et ce lien légal ne me paraît pas suffire pour expliquer votre importunité ?...



– En effet, il serait insuffisant, s’il ne s’agissait pas de savoir ce que mon oncle a fait de la fortune de mon père.

– De la fortune de votre père ?... répéta-t-elle stupéfaite.

Elle pensait au pauvre diable qu’elle avait connu indigent, hospitalisé dans un asile de vieillards.

– Oui.

– Où est-elle, cette fortune ?... Qui en profite ?...

– Qui en profite ?... Ah ! voilà la question !... Je me la pose d’autant plus tragiquement que, depuis trois mois, je connais le lien qui existe entre vous et Anatole Lussan.

– Et alors ? questionna-t-elle, sans comprendre.

– Je me suis souvent demandé quel rôle vous aviez joué dans la vie de mon oncle... Quels avantages vous aviez tirés de ce mariage si disparate... Oui... Vous rendez-vous compte combien votre union avec lui fut singulière, en

dépit des motifs que vous lui attribuez et que vous m'avez expliqués tout à l'heure ?

– Je vous affirme qu'ils sont exacts, protesta-t-elle avec indignation.

– Je veux vous croire, madame... Mais vous étiez jeune ; il était fort âgé... Beaucoup croiront que l'intérêt vous a guidée ! Moi-même... au début, surtout !... Je vous l'avoue !... Vous n'imaginez pas toutes les questions que j'ai pu me poser à votre sujet.

Arlette était effarée par ce qu'elle venait d'apprendre. À mesure que l'étranger parlait, toutes les déductions qu'on pouvait tirer de l'anormale situation dans laquelle son mariage la mettait, lui venaient à l'esprit. Il était évident que son interlocuteur avait de puissants motifs pour suspecter sa bonne foi et émettre mille suppositions.

– Comment vous prouver ? balbutia-t-elle éperdue.

Elle s'agitait, cherchant quels témoignages de vérité elle pouvait donner pour appuyer ses

paroles.

Elle songea, tout à coup, que le mieux était d'aider l'homme dans ses recherches.

– Vous voulez savoir ?... Je comprends ! Eh bien, je vais vous montrer que je n'ai rien à dissimuler à propos de mon union avec Anatole Lussan. Voulez-vous monter sur cette chaise... Là, à gauche... prenez l'objet recouvert par un journal... oui, c'est cela.

Le visiteur avait exécuté les divers actes que l'orpheline lui dictait. Par délicatesse, cependant, il tendit l'objet à la jeune femme qui, prestement, le retira de son enveloppe de papier. Une boîte de bois blanc semblable à celles que l'on vend aux collégiens pour mettre leurs accessoires de toilette apparut. À l'anse, une petite clef était attachée par un bout de ficelle.

– Vous avez entre les mains tout ce que je possède d'Anatole Lussan, expliqua Arlette. Vous pouvez ouvrir, monsieur... Je ne pense pas que ce coffret recèle une fortune. Dans tous les cas, si cela était, vous la retrouveriez intacte, car je n'y ai pas touché.

L'étranger ne se fit pas donner deux fois la permission de fouiller dans les papiers du défunt. Un peu fébrilement, il s'assit devant la table et, tirant chaque pièce du coffret, il l'examina avec une attention inquiète.

Sans les lire, il rejetait l'une après l'autre les lettres qui se succédaient ; lettres d'amis et mêmes lettres d'amour, pauvres documents autour desquels l'imagination du vieillard avait dû souvent s'attarder...

Soudain, il s'arrêta devant une feuille de papier qui devait avoir pour lui une importance exceptionnelle, puisqu'il la tournait et la retournait entre ses doigts.

– Oh !... Est-ce possible ?

Devenu très pâle, il ferma les yeux sous une émotion intérieure qu'il n'était pas maître de dominer.

Arlette le regardait, inquiète, épiant les moindres jeux de sa physionomie.

– Mon Dieu ! pensa-t-elle en le voyant si bouleversé. Quelle importance ce bout de papier

peut-il avoir ?... Aurait-il déniché ce qu'il cherche ?... une fortune ?...

Cet homme l'avait tourmentée si longtemps qu'elle n'osait pas croire que ses ennuis puissent finir si vite.

Comme il continuait de garder le silence, elle demanda :

– Avez-vous trouvé quelque chose d'intéressant, monsieur Pierre ?

– Oui... fit-il d'une voix méconnaissable, tant le saisissement le brisait. Voici un reçu... Celui qui manquait à mon pauvre père... Oh ! Arlette ! pourquoi ne m'avez-vous pas montré tout ceci plus tôt ?

– Pouvais-je me douter que vous recherchiez un document se rapportant à votre famille ?... Si seulement vous m'aviez dit que vous vous nommiez Pierre Lussan !... Mais vous ne m'aviez indiqué que votre prénom. C'était peu... D'autre part, je n'avais pas à vous mettre au courant de ma vie privée.

– Oui, évidemment ! J'aurais dû parler plus

tôt... Mais parler, c'était aussi vous faire connaître ce que je cherchais... si vous aviez été celle que je redoutais, vous auriez eu alors toute facilité pour faire disparaître les preuves compromettantes.

– Dans le doute, la sagesse exigeait que vous vous absteniez... je comprends !

Il n'écoutait plus.

Une fois encore, il relisait la feuille qu'il venait de trouver. Et, sur ses traits, une satisfaction éperdue se dessinait en même temps qu'une émotion incoercible lui mettait des larmes dans les yeux.

Ce document devait avoir pour lui une importance extraordinaire pour qu'il marquât ainsi un pareil trouble.

– Mon père !... Mon pauvre père ! balbutia-t-il en un sanglot. Il est mort de chagrin, couvert d'opprobre et croyant à la trahison de son frère ! Quelle effroyable méprise !

L'émoi du jeune homme était si fort qu'il inclina sa tête et la cacha dans ses mains. Aux

contractions de sa gorge, il était facile de deviner qu'il n'avait pas la force de dominer ses sentiments et qu'il pleurerait pour tout de bon.

Mais peut-on résister à ce mouvement intense d'agitation qui dépasse l'être, le courbe sous sa loi et le force à laisser couler des larmes ?

Le malheureux, trop longtemps confiné dans des projets de vengeance et dans des souvenirs atroces, ne contenait plus sa peine devant la vérité qui amortissait tout... Ses pleurs étaient une réaction !

La jeune femme s'en rendit compte et, à son tour, elle se sentit profondément troublée.

Comment avait-elle pu redouter si longtemps un homme qui était capable de montrer un pareil chagrin au souvenir de son père mort ?... Quelles que fussent les craintes que le jeune homme lui avaient inspirées, elle ne ressentait plus pour lui que pitié et indulgence.

– Oh !... fit-elle simplement, avec toute sa compassion féminine, ne pleurez plus, monsieur Pierre... soyez fort... De là-haut, celui que vous

pleurez vous bénit, puisque vous allez pouvoir réhabiliter sa mémoire...

Par-dessus la table, son bras s'étendit pour permettre à sa main de se poser sur les doigts réunis du jeune homme. Et comme il ne paraissait pas sentir son geste amical, elle continua, lui parlant comme à un enfant que l'on veut consoler, en baissant la voix pour ne pas l'effrayer.

– Voyons... monsieur Pierre... soyez courageux... Ne pleurez plus. Il faut vous réjouir, au contraire, d'avoir trouvé ce papier que vous avez dû tant chercher déjà... Tenez, moi, je suis contente d'avoir pu vous être utile... même par mon récit, puisqu'il vous a aidé à innocenter votre père.

Et comme il ne répondait toujours pas, elle l'implora :

– Parlez-moi, je vous en supplie... Dites-moi que vous ne m'en voulez pas de tout ce retard apporté à faire la lumière ?

Alors, il saisit la douce main consolatrice et il



appuya ses lèvres sur les petits doigts qui frémissaient maintenant entre les siens.

– Arlette !... Ma petite Arlette !... balbutia-t-il. Que de vilaines suppositions j'ai faites ! De quelles abominables choses ne vous ai-je pas soupçonnée !... J'étais absurde... J'étais idiot !... Heureusement, tout est fini à présent ! Tout est clair et lumineux !

– Mais enfin, je ne vois toujours pas ce qui, dans mon récit ou dans cet humble coffret, a pu me disculper à vos yeux ?

– Oh ! bien sûr... ! Vous ne pouvez pas comprendre ! Vous ne pouvez pas éprouver la honte que je ressens, moi.

– Grands dieux ! Quelle honte ?

– Quelle honte ?... Mais celle que je ne puis me pardonner : celle d'avoir douté de vous !

– Oh ! si ce n'est que ça... calmez-vous, mon ami ! Tout est oublié à présent !

laissa échapper Arlette, qui s'attendrissait plus qu'elle n'aurait voulu. Cela n'est rien. Puisque vous ne saviez pas la vérité et, qu'ignorant ce que vous cherchiez, je

ne vous disais rien moi-même.

Pierre Lussan soupira :

– Naturellement, convint-il. Bien des heures grises nous auraient été épargnées si nous nous étions expliqués plus tôt... Mais j'étais si bien persuadé que la femme de mon oncle ne pouvait être que sa complice !... Avant toute autre chose, j'ai cherché à vous prendre la main dans le sac, en quelque sorte.

Les yeux d'Arlette empruntèrent une nuance tragique.

– Votre oncle a commis une indécatesse ? demanda-t-elle à voix basse. Et, naturellement, vous avez supposé que je l'avais aidé à dissimuler son larcin et que j'en bénéficiais.

– C'est un peu ça ! avoua-t-il avec un piteux sourire.

– Ah ! C'est ceci que vous appelez avoir douté de moi ! Eh bien ! C'était du joli ! s'exclama-t-elle, comprenant tout à coup la nature des soupçons qui avaient pesé sur elle.

– Mais je sais maintenant que je me trompais.

– Oui. Heureusement, vous ne le croyez plus ?

– Oh ! Plus du tout !

Elle soupira... peut-être avec soulagement ; puis, un peu malicieusement :

– Moi, je me figurais que vous étiez un affreux bonhomme surveillant toutes mes allées et venues pour profiter de ma moindre défaillance... Nous avons chacun une haute idée de l'autre, je vois !

La remarque les fit rire tous les deux.

– Dites donc, monsieur Pierre, reprit bientôt l'orpheline, redevenant sérieuse, je ne demande pas mieux que de vous voir sous les traits agréables d'un homme rempli de bonnes intentions à mon égard ; mais, ne pensez-vous pas qu'il serait temps que vous me mettiez au courant de cette histoire, avec tous les détails qu'elle comporte ?

– Je vous dois, en effet, de longues explications... ma tante !

Il avait appuyé ce titre d'un regard narquois.

– Hein ! votre tante ? sursauta-t-elle.

Puis aussitôt, pour corriger le déplaisir que marquait son exclamation :

– C’est juste ! Je suis votre tante si j’ai épousé, réellement, le frère de votre père... Ma foi, je n’ai jamais imaginé que je pouvais avoir un neveu de votre espèce.

– Tout arrive, vous voyez !

– Oui, c’est très drôle !... Mais commencez, mon neveu je vous écoute... Et ne me cachez rien !... Comme il sied d’agir avec une respectable parente !

Elle parlait d’un petit ton sentencieux assez amusant, mais il trouva qu’elle prenait trop vite au sérieux la supériorité que lui donnait son degré de parenté avec lui et, en une sorte de galante familiarité, il rétablit l’ordre de leurs âges respectifs.

– Je crois, petite Arlette, que le mieux est de faire remonter mon histoire à l’époque de mes débuts, c’est-à-dire à ma sortie de régiment.

– C’est ça ! Remontez au déluge, mon neveu...

– Je me contenterai d’évoquer l’époque où je

partis aux colonies avec le désir de me faire une situation convenable... Ce programme fut assez bien rempli... Mon avancement avait été rapide, mes chefs étaient contents de moi et j'avais mis quelque argent de côté... Oh ! pas de quoi vivre une existence de luxe ! Non. L'époque n'est plus où l'on faisait une fortune considérable en peu de temps. Mais enfin, tout de même, grâce à mon travail et à mon énergie, j'avais gagné une somme que beaucoup envieraient à l'heure actuelle... En manière d'encouragement, je me disais souvent : « Mon père sera content de moi... Ma réussite lui enlèvera le souci de mon avenir et il pourra, enfin, se retirer des affaires »... Tous ces projets étaient trop beaux !

« Je dois vous dire ici que mon père occupait une bonne situation dans une société industrielle d'Argentine... Une si bonne situation, même, qu'il y a une douzaine d'années, il crut pouvoir prendre avec lui son frère plus âgé de vingt ans.

« Anatole Lussan avait été moins chanceux que mon père. De caractère un peu bohème, il tenait difficilement en place... Néanmoins, jamais

sa probité n'avait été suspectée par les siens, jusque-là... L'emploi que lui confia son frère fut surtout un poste de confiance... Il dédoublait en quelque sorte celui-ci, dont il avait la signature... Bref, en s'appuyant l'un sur l'autre, les deux hommes pouvaient se rendre de mutuels services, tout en assurant la bonne marche des affaires qui leur étaient confiées...

« Je vous ai donné tout de suite ces courtes explications sur la situation réelle que votre ancien mari a occupée là-bas, afin que vous compreniez mieux ce qui va suivre...

« Un jour, en Cochinchine, où je travaillais moi-même pour le compte d'une filiale de la société dont mon père et mon oncle faisaient partie, un télégramme m'apporta une affreuse nouvelle : mon père était mort.

À ce souvenir, le jeune homme ferma à nouveau les yeux ; et Arlette, qui éprouvait intensément l'angoisse qu'avait dû subir le malheureux, mit doucement sa main sur son bras.

– Monsieur Pierre, ne parlez plus, si ces souvenirs vous sont trop pénibles, fit-elle

généreusement.

Mais il hocha la tête ; il tenait à poursuivre son récit.

– Maximilien Lussan, mon père, avait eu ce que l'on nomme communément un coup de sang et moi, si loin de lui, je ne pouvais remplir mes devoirs de fils et lui fermer les yeux. Cette mort brutale, à des milliers de lieues de moi me causa une sensation particulière, à la fois lancinante et affolante. Comment un homme aussi robuste, et plein de vigueur, avait-il pu être terrassé si vite ?... Certes, on voit beaucoup d'accidents analogues ; mais je n'arrivais pas à imaginer que mon père fût mort naturellement.

– C'est juste, la mort n'a jamais tort, remarqua Arlette. On croit toujours que quelque chose d'imprévu ou de surnaturel a dirigé les événements et on imagine toutes sortes de drames...

– En l'occurrence, mon appréhension était justifiée, mais je n'en fus pas sûr tout de suite. Pourtant, je cherchai comment éclaircir mes doutes...

– C’est alors que vous avez appris du nouveau ?

– Hélas !...

Après avoir soupiré profondément, Pierre reprit d’une voix douloureuse :

– Je devais être bientôt fixé. Une convocation me fut un jour apportée ; l’administrateur en chef me mandait. Je n’avais pas besoin de plus amples détails pour partir... Je sentais confusément que des révélations allaient m’être faites concernant la disparition de celui qui m’était cher.

Pierre Lussan s’arrêta. En pensée, il revivait tous ces terribles moments, et des larmes lui montaient aux yeux sous l’atroce souvenir.

– En effet, reprit-il après quelques secondes. Je fus renseigné... terriblement renseigné... L’administrateur me parla sans détours... Pour résumer, – et je vous prie d’imaginer en quel état je pouvais être en écoutant les révélations qui m’étaient apportées ! – j’appris que mon père avait été chargé de répartir d’importants dividendes entre divers sociétaires. Le montant



de ces remboursements partiels s'élevait parfois à plusieurs centaines de milliers de francs. Or, on lui contestait un versement de douze cent mille francs. Mis au pied du mur, Maximilien Lussan n'avait pu fournir aucune pièce à l'appui de ce versement. Il prétendait que son frère avait lui-même effectué cette opération, dont on ne retrouvait pas de trace...

– Mon Dieu ! fit Arlette, haletante.

– Cependant, continuait le jeune homme, comme mon père était seul responsable devant le conseil d'administration de la société, il lui fallait rembourser sans délai la somme manquante, ou être livré aux gendarmes et aux tribunaux... C'était un dilemme effroyable !... Rembourser ?... Mon père l'acceptait bien, quoique sa fortune dût y passer ; mais comment se laver des soupçons qu'on faisait planer sur lui ?

« Hélas ! Il ne put agir ! L'émotion, la suspicion, ce triste couronnement d'une carrière impeccable, après toute une vie de loyauté, déterminèrent cette attaque foudroyante qui le mit au tombeau en quelques heures.

« Quand l'administrateur m'eut fait ces révélations, il me demanda ce que je décidais.

« Tout d'abord, je protestai hautement contre l'abominable accusation. Je connaissais trop mon père et sa loyauté pour admettre qu'une indécatesse de sa part fût possible ; et, pas un instant, je n'ai douté de lui. C'est ce que j'exprimai avec véhémence à l'homme qui chargeait ainsi sa mémoire.

« Je crois d'ailleurs que mon interlocuteur partageait mon sentiment ; mais, comme il me l'expliqua, les preuves étaient contre le défunt. À moi de les réduire à néant ou de me substituer au défaillant, la société ne voulant pas perdre une telle somme !

« Une seule solution était satisfaisante pour l'honneur de mon cher disparu : tout de suite abandonner mes droits à l'héritage paternel, afin de rembourser ce qui était réclamé... Mais je fis cette restitution en me réservant le droit d'examiner en détail tous les papiers de mon père, ainsi que toute la comptabilité administrative... Je voulais retrouver la trace des

fonds manquants... car il ne pouvait s'agir que d'une erreur : c'était mon entière conviction.

– Un homme loyal ne pouvait opérer autrement, convint Arlette avec gravité. Vous avez bien fait, monsieur Pierre.

– Évidemment ! Mais puisqu'il existait une erreur ou un coupable, c'était à moi de les retrouver !... J'ai donc demandé à être envoyé en Argentine, afin d'y opérer les recherches nécessaires. Satisfaction me fut accordée !... Et maintenant, représentez-vous mon travail, les heures passées à compulser d'énormes registres, à vérifier des colonnes de chiffres, à suivre des pistes pour les abandonner l'une après l'autre... J'arrivai cependant à cette découverte démoralisante : mon père, comme il l'avait assuré, avait remis les fonds à son frère qui en avait donné décharge. Si donc l'honneur de mon père était en partie sauf, celui de mon oncle ne l'était plus. Et encore, ceci ne diminuait pas la responsabilité de Maximilien Lussan ; mais il restait à savoir ce que son frère avait fait de l'argent, puisqu'on ne trouvait pas de preuve que

la répartition, dont il s'était chargé, eût été opérée...

– J'ai peine à croire qu'Anatole Lussan ait jamais détourné une si forte somme, plaïda chaleureusement Arlette. Je vous affirme qu'il était réellement dans la misère.

– Je l'ignorais, à ce moment-là. Et mon oncle, le bohème aux excellentes intentions, mais celui qui ne pouvait rester en place, était parti... Il avait quitté mon père, à l'époque de cette manipulation d'argent !... Et il n'était pas parti seul !... Une femme l'accompagnait !

– Oh !... Mais alors ?... s'angoissa Arlette.

– Alors, je dus me mettre en campagne pour retrouver le malheureux. Coupable ou non, il me le fallait ! Imaginez les recherches, les échecs, avant de découvrir une piste brouillée, non à dessein, mais certainement par inconséquence !... Sans doute ce vieil amoureux avait-il eu autre chose à faire, avec sa compagne, que s'assurer de ce qui se passait derrière lui, en Argentine, après son départ.

« De piste en piste, continua le jeune homme, je finis par retrouver sur le territoire français les traces de celui que je cherchais. Je suis alors rentré à Paris avec l'assentiment de mes chefs et, depuis mon arrivée ici, j'ai poursuivi ma tâche. C'est là que j'ai appris le dénuement d'Anatole Lussan, son hospitalisation à Nanterre, puis sa mort ; en même temps, un acte d'état civil, tombé par hasard entre mes mains, me révélait son mariage avec vous.

« J'ai achevé ma longue histoire, Arlette. À présent, continua-t-il, vous connaissez toutes les raisons qui m'ont fait vous suspecter et vous suivre pas à pas... Par vous, j'espérais retrouver l'argent disparu. Vous étiez la jeune femme que mon vieil oncle avait épousée ; celle qui, normalement, devait profiter du bien mal acquis. En m'attachant à vos pas, j'espérais vous prendre en défaut... c'est-à-dire en train de faire quelque dépense somptuaire qui eût révélé une fortune cachée... celle qu'Anatole Lussan vous aurait confiée...

– Grand merci ! dit Arlette en riant. Je vous ai

dit que c'est moi, au contraire, qui donnais de l'argent à votre oncle.

– Oui, oui, je sais.

Un instant, la jeune femme examina son compagnon, qui reprenait haleine après d'aussi longues explications.

Une pensée mit soudain de l'écarlate sur ses joues.

Dans son long récit, Pierre Lussan ne lui accordait qu'une place assez désagréable ; elle était la trop jeune femme d'un vieillard accusé de détournements d'argent. Pourquoi avait-il passé sous silence certains faits la concernant plus particulièrement : le besoin de se rapprocher d'elle, de la retrouver ? Le but de leur promenade à Saint-Germain, la nécessité de s'imposer à elle, de la dominer ? Le baiser si impérieusement donné ?... Comment pouvait-il expliquer le changement d'attitude qu'il avait eu à son égard, les dernières semaines ?

Comme il se taisait et allait peut-être en rester là de ses éclaircissements, elle osa provoquer

ceux-ci :

– Aujourd’hui, observa-t-elle, je vous ai révélé toute l’histoire de mon pauvre mariage et je vous ai donné des preuves de ma bonne foi. Mais j’avais remarqué, depuis quelque temps, que vous étiez moins acharné à ma poursuite... à me tourmenter... À mille détails, je m’en rendais compte... Aviez-vous donc compris que je n’étais pour rien dans les malheurs de votre famille ?

Il l’enveloppa d’un long regard.

– Je vous l’ai déjà dit, Arlette, convint-il avec douceur. En vous approchant, en vous voyant souvent, je me rendais compte que je devais faire fausse route. Par instants, je sentais fondre toute haine et toute colère en moi... J’essayais alors de me ressaisir, je me raidissais, reprenant mon rôle de plus en plus mollement... jusqu’au jour où il fallut bien me rendre à l’évidence : quelque chose était changé et je n’étais plus maître de mes sentiments... Le soir où je vous ai embrassée...

– Oh ! l’abomination ! interrompit-elle d’un air indigné. Pourquoi, en effet, m’avez-vous manqué de respect si délibérément ?

Il sourit, affectant un peu d'embarras.

– Est-ce que quelque chose dans ma conduite vous avait autorisé à une telle liberté ? demandait-elle encore.

– Non ! bien sûr, non.

– Alors ?

– Cet élan avait été plus fort que moi, reconnut-il. Et je croyais bien ne pas vous fâcher si fort, ma petite Arlette.

Malgré lui, son regard se faisait taquin.

Elle devint plus rouge encore et son indignation s'en accrut d'autant.

– Quelle audace !... Mais vous connaissez le beau résultat que vous avez atteint, n'est-ce pas ?... Je suis partie ! Vous m'avez fait fuir !

– Oui ! fit-il sérieusement, bien qu'il ne crût pas à sa colère. Je me suis rendu compte que vous aviez un très mauvais caractère.

– Par exemple !

– Oui, oui... Vous avez été sans pitié et j'ai été très malheureux.



– Oh ! quelle exagération !

– Pas du tout !... Je me demande même si, après m’avoir accordé tant de jolis sourires, vous aviez le droit de me traiter avec une si grande désinvolture !

– Je vous ai accordé quelque chose, moi ?... Vous en avez, de l’audace !

Elle haussait les épaules, se refusant à admettre qu’elle l’eût jamais encouragé à prendre avec elle des libertés quelconques.

Mais Pierre Lussan était trop heureux de savoir qu’elle était innocente de tout ce dont il l’avait accusée jusque-là, pour s’offusquer de ses grands airs offensés.

– Oui, répéta-t-il, vous m’avez rendu très malheureux !... Je vous ai crue perdue... Réellement vous me devez des réparations... des dommages-intérêts, infailliblement j’aurais fini par commettre quelque sottise, si je ne vous avais retrouvée...

– Pas possible !... Ne vous limitez pas trop dans vos exagérations, je vous en prie, railla-t-

elle.

– Je vous assure que je devenais enragé.

En parlant, il s'était rapproché d'elle et, doucement, s'efforçait de l'attirer avec amour contre lui.

– Si vous saviez comme j'ai été ému en retrouvant vos traces, petite madame jolie, continuait-il. Vous étiez là ! J'allais vous revoir !... Et, cependant, je ne savais pas encore que mes soupçons à votre égard étaient injustifiés. Tout à l'heure j'ai failli pleurer de joie en sentant que vous étiez innocente de tout ce dont je vous accusais... Je vous retrouvais, droite et pure, avec toutes les qualités que j'ai toujours souhaitées chez une femme... Ma bien-aimée !... Ma chère petite Arlette !... Ah !... Comme nous allons être heureux, à présent.

Une grande joie inondait la jeune femme. Celui qu'elle aimait depuis longtemps, sans vouloir se l'avouer, était là, auprès d'elle, et lui parlait d'amour ! Cependant, une pudeur instinctive la faisait se dérober encore ; si longtemps n'avait-elle pas douté de lui !

– Hé ! là ! monsieur mon neveu, disait-elle, affectant un courroux qu'elle était loin de ressentir. Il me semble que vous devenez très familier... trop familier, à mon gré. Vous devez du respect à votre tante, ne l'oubliez pas !...

Pierre Lussan sourit, le visage illuminé d'espoir. La vie lui apparaissait maintenant comme un beau ciel bleu, lavé par la pluie et qu'un premier rayon de soleil éclaire après l'orage, tandis que les nuages s'éloignent, emportant les derniers grondements du tonnerre.

– Oh ! Arlette, je ne demande pas mieux que de vous respecter. Cela, oui, comme il se doit pour un galant homme à l'égard d'une jeune fille honnête. Mais quant à vous appeler ma tante !... Je vous en prie !... Pardonnez-moi cela encore, mais je m'en crois tout à fait incapable.

Elle ne put se défendre de rire.

– Ma tante !... Ce titre me va, comme celui de roi irait à un petit marmiton... Voilà qui serait illogique d'ailleurs ; un neveu plus âgé que sa tante... Cela choque toujours un peu, si naturel que ce puisse être pourtant.

– Oui... Surtout que je ne tiens pas du tout à demeurer votre neveu ! Il est un titre plus doux, petite Arlette, que je me propose de vous donner, avec votre permission...

Mais elle l’interrompit, comme si elle ne voulait pas savoir encore ce qu’il voulait dire et elle observa, avec la gravité d’un juge de cour d’assises :

– Je vois très bien, cher monsieur, que vous avez confiance en moi, à présent... Seulement, à mon tour de ne pas accepter votre indulgence, sans être bien certaine qu’il ne reste rien en vous de vos accusations... Répondez-moi loyalement : en dehors de mes affirmations, existe-t-il une preuve que je n’ai pas profité de la fortune de votre oncle ?

– Il y a cette pièce que j’ai trouvée dans le coffret de votre mari... Cette pièce qui a retenu mon attention et motivé ma surprise douloureuse et joyeuse à la fois ?... Ce papier que je vous ai demandé de me confier ?...

– Eh bien ! ce papier ?

– C’est le reçu !... Le fameux reçu du versement de douze cent mille francs, effectué par mon oncle Anatole !

Arlette s’était levée, les yeux illuminés de bonheur.

– Le reçu innocentant votre père ?

– Oui ! La pièce qui manquait aux dossiers de celui-ci... La pièce que mon pauvre papa, puis moi-même, nous avons cherchée en vain...

Elle secoua la tête, un peu indignée, en pensant à celui qui avait été son mari :

– Le malheureux ! Je ne comprends pas comment il avait pu garder par-devers lui un document aussi important... Ce témoignage de son honnêteté, il aurait dû le remettre à votre père, aussitôt après avoir payé... C’est inimaginable qu’il ne l’ait pas fait !

– Évidemment, sa négligence est impardonnable ! Mon oncle était insouciant et étourdi...

– Pas à ce point, tout de même !

– Oui, convint-il, il a exagéré ! Mais je devine

comment les choses ont eu lieu... À l'époque, une femme a passé dans la vie d'Anatole Lussan ; rien n'a plus compté pour lui après ça ! Il a quitté mon père et il a suivi cette femme sans même se rendre compte qu'il brisait sa situation à un âge où il est difficile de s'en refaire une autre...

– Cette légèreté est inconcevable !

– L'homme est un grand enfant qui agit souvent sans réfléchir ! excusa-t-il. Il faut plaindre les malheureux inconscients qui ne savent pas résister à l'attrait d'un jupon. Ces êtres éternellement jeunes qui, comme les papillons, se brûlent les ailes à la moindre lumière...

– Des faibles et des rêveurs ! s'indigna Arlette qui estimait maintenant avoir à se plaindre de Lussan, puisque, à cause de lui, elle avait connu trois mois de transes et de poursuites injustifiées. Les légèretés de ces êtres-là sont aussi redoutables pour les familles que les mauvais instincts de certains autres !... Quand je pense qu'à soixante-dix ans, Anatole Lussan courait encore après un cotillon !

– Une chose est sûre, en effet, reprit

douloureusement le jeune homme, c'est que l'étourderie de mon oncle a causé la mort de celui qui m'était le plus cher... Aujourd'hui, je puis réparer le tort causé à notre nom. Je vais pouvoir réhabiliter mon père et laver sa mémoire de tout soupçon... Je rentrerai même en possession de sa fortune, si péniblement et honnêtement amassée, mais ce que je ne pourrai jamais faire, c'est rendre la vie à celui qui n'est plus... C'est effacer les minutes affolantes qu'il a dû vivre avant de mourir... C'est l'avoir encore pour l'aimer et l'entourer d'affection... En résumé, je vengerai la mémoire de Maximilien Lussan... Mais je n'en serai pas moins seul sur la terre et je garderai toujours la douloureuse hantise des heures atroces qui ont précédé sa fin tragique.

Les yeux de l'homme étaient à nouveau remplis de larmes. Au milieu de sa joie, il lui était cruel de penser que le cher accusé était mort de désespoir et que rien ne pourrait réparer cette affreuse chose.

Doucement Arlette, par-dessus la table, se pencha vers Pierre.

– Mon ami, soyez fort, dit-elle, la voix tremblante d’émotion. Dans la mesure de vos moyens, vous allez réparer le mal... Si votre père vous voit – et pourquoi douterions-nous de cet espoir réconfortant qui nous unit à jamais avec nos chers disparus ? – il doit se réjouir avec nous en ce moment.

En signe de remerciement pour ses paroles encourageantes il serra longuement la petite main qu’elle lui tendait.

– Oui, approuva-t-il. Il nous voit et il se réjouit de notre entente... C’était aussi la Destinée... notre destinée ! La Providence a des voies impénétrables, puisque tous ces douloureux événements ont concouru à m’amener vers vous ! Et, voyez un peu par quelle suite de circonstances, elle me fait rentrer en possession des preuves innocentant les miens. D’une part, mon oncle qui, après une vie agitée, mais assez confortable néanmoins, vient achever son existence dans un asile de vieillards ! D’autre part, vous, qui fuyez votre famille et qui lisez par hasard un journal... pour épouser ensuite un vieil



homme... Et quel vieil homme ? Justement, mon oncle !... Enfin, quel sentiment de vanité sénile chez ce dernier lui fait vous léguer ses lettres d'amour, au milieu desquelles se trouve le document dont j'ai besoin ?

– Oui, approuva Arlette. La filière est troublante par ses extraordinaires coïncidences... Mais, le plus merveilleux de l'histoire, c'est que je n'ai pas détruit le contenu du coffret. Je vous avoue que j'ai bien failli le faire, tant il me paraissait inutile de conserver une pareille correspondance... Réellement, l'enchaînement des faits est impressionnant ! On voudrait ne pas y croire et, malgré soi, on sent la main d'un être suprême dans toute cette succession, sans cohésion apparente, dont chaque circonstance, pourtant, déroule d'une autre ou l'amène...

– Alors, petite Arlette, fit-il en allant à son tour chercher la menotte qui jouait machinalement avec un dé de l'autre côté de la table, poursuivons ensemble cette suite d'événements, voulez-vous ?

– Lesquels encore ?

– Ceux qui nous concernent depuis le premier jour où je vous ai vue.

– Oh ! Ils deviennent de plus en plus troublants.

– Je vous soupçonne des plus subtiles machinations.

– Vous me suivez sans relâche... comme mon ombre !... en me causant les pires frayeurs.

– Je me sens une âme démoniaque à votre endroit.

– C’est à ce moment que je reçois un avis du commissaire de police à propos de mon mariage avec votre oncle.

– Pas possible !... Et alors ?

– Je vous en attribue le mérite, naturellement !... À partir de cette minute-là, j’ai été persuadée que vous étiez un terrible policier.

Il se mit à rire.

– Oui, mais ceci, c’était du roman. Votre imagination travaillait trop !

– Pas du tout, protesta-t-elle. Étudiez vos

gestes et vous verrez que vous aviez tout à fait les allures mystérieuses d'un agent lancé sur la piste d'un criminel.

– Si cette image vous plaît, admettons-la, fit-il, conciliant, bien qu'il lui fût désagréable d'avoir été confondu avec un détective. Donc, je vous fais trembler d'effroi.

– Au point que je vous sens capable de tout pour me perdre.

– Hélas ! Vous aviez des yeux trop purs et trop ingénus pour que je sois un grand péril pour vous.

– En revanche, protesta-t-elle, les vôtres paraissaient vouloir m'hypnotiser. Je me faisais l'effet d'une oiselle prise au piège.

– Alors qu'en vérité je n'étais qu'un loup affamé qu'on aurait muselé !

Cette fois, ils rirent à l'unisson.

– Cet oiseau captif et ce loup enchaîné sont amusants comme symboles, ne trouvez-vous pas ?

– Oui !... L'image est drôle !...

Ils eurent du mal à reprendre leur sérieux ; tout ce petit résumé verbal de leurs faits et gestes les mettait en gaieté. Ce fut Pierre qui renoua, le premier, les fragments de la liste évocatrice.

– Je n’ai vraiment senti les dangers de ma situation qu’à l’église de Saint-Germain-l’Auxerrois, un dimanche.

– Le jour où vous m’avez offert de l’eau bénite...

– Au moment où votre regard a plongé dans le mien, précisa-t-il avec plus de sérieux... À partir de cette minute-là, j’ai compris que j’étais perdu... mes désirs de vengeance avortaient.

Cette fois, Arlette ne riposta pas. Elle évoquait le trouble qu’elle avait également éprouvé ce matin-là, mais elle se sentait incapable de l’analyser à voix haute.

– La suite, reprit le jeune homme un peu songeur, n’est plus qu’une succession de luttes avec moi-même. Je voulais vous démasquer et j’avais une peur affreuse de découvrir quelque vérité qui me fût douloureuse... Je tenais à

connaître toute votre vie et je redoutais plus fortement encore d'apprendre des choses qui pouvaient me faire mal.

– Oh ! cependant, lors de notre randonnée à Saint-Germain, vous étiez encore bien effrayant.

– Non !... J'essayais de me prouver à moi-même que j'étais encore capable de me montrer impitoyable.

– À Nanterre, vous aviez un air !... Vous usiez d'un ton !

– Je rageais surtout à l'idée de votre mariage avec un vieillard. Par quelle aberration ou à la suite de quel calcul aviez-vous pu consentir à un acte pareil ?

Elle hocha la tête au souvenir de ses craintes d'alors :

– Je n'ai remarqué que la dureté de vos yeux, ce jour-là ! Et, là-haut, quand vous vouliez m'entraîner dans les grands bois, je tremblais littéralement d'effroi.

Il la regarda et un sourire lui vint :

– Avez-vous eu réellement si peur que cela ?...

Ne craigniez-vous pas plutôt autre chose ?

Elle rougit subitement.

– Je n'étais pas rassurée, essaya-t-elle d'affirmer.

– Oui, je devine, accepta-t-il. Mais une femme se rend compte des sentiments qu'elle inspire... Et moi, ce jour-là, je n'étais qu'un pauvre amoureux déconfit !... Il y avait du soleil plein le ciel, le printemps se jouait dans la nature et j'aurais voulu vous tenir dans mes bras et vous entraîner sous les hautes futaies... être silencieux à vos côtés... être seul avec vous dans l'immense solitude d'une forêt en éveil... Ah ! petite Arlette, si près de vous et pourtant si loin !... Je vous assure que j'ai été bien tourmenté, ce jour-là !... J'étais un amoureux... Rien qu'un amoureux, prêt à toutes les capitulations et à tous les renoncements !

Mais, Arlette, la raisonnable, tira sagement la conclusion des faits !

– Il vaut mieux que les choses aient tourné autrement... À présent, vous avez rempli votre

tâche jusqu'au bout et sans défaillance. Vous êtes quitte avec la mémoire de votre père et vous allez pouvoir mettre au clair cette histoire, en faisant justice de toutes ces vilaines accusations qui ont causé tant de malheurs !

– Oui, approuva-t-il, l'esprit détourné une nouvelle fois de ce qu'il voulait lui dire. Je partirais pour l'Argentine avant même que mon congé soit expiré... Le mieux n'est-il pas d'en finir au plus tôt avec toutes ces histoires...

Il s'arrêta, réfléchissant à cette future rencontre avec les administrateurs qui avaient osé soupçonner Maximilien Lussan après tant de longues et loyales années de collaboration.

– Ah ! ce que je vais pouvoir décharger ma poitrine de toute l'amertume accumulée depuis des mois !... Dire, enfin, à ces gens tout mon mépris et toutes mes rancœurs ! Car la somme a été perçue par l'un d'entre eux !... Le reçu retrouvé dans les papiers de mon oncle en fait foi... Il est signé !... Ah ! la joie bienfaisante de cet instant-là où, d'accusé, je vais passer accusateur ! où je vais redresser la tête et

réhabiliter l'innocente victime qu'un misérable a conduite à la mort ! J'en suis fou de joie, d'avance !... Jamais je ne ferai assez durer une pareille minute !...

Il s'était levé et il arpentait à grands pas le petit appartement.

Le visage illuminé d'une farouche grandeur, il semblait perdu en quelque extase délirante.

– La revanche ! l'honneur retrouvé ! La justice rendue !... De quoi en mourir de bonheur !

Fort émue, Arlette approuvait ses sentiments.

– Oui !... Oui ! faisait-elle machinalement, à chacune de ses évocations.

Cependant, pour qui la connaissait bien, une ombre était sur son visage.

– Vous allez partir là-bas ? s'informa-t-elle, timidement, quand il fut plus calme.

– Oui, le plus vite possible !... J'ai hâte, vous le devinez, de faire proclamer l'innocence de mon père.

– Évidemment, convint-elle, c'est le mieux.



Son ton manquait de conviction et Pierre Lussan s'en aperçut tout à coup.

– Il y a quelque chose qui ne va pas ? fit-il, en revenant vers elle. Votre approbation manque d'énergie.

– Oh ! non ! Votre programme est conforme à la raison... Je pensais seulement qu'après votre voyage en Argentine, vous retourneriez probablement en Indochine... Votre congé sera fini et vous n'aurez pas le temps de revenir tout de suite à Paris.

Les yeux de l'homme brillèrent subitement, sous une flamme intérieure.

– Ma petite Arlette ! balbutia-t-il avec douceur. Ma petite Arlette qui me fait l'honneur de regretter ma présence en France. Ah ! mon aimée, est-ce que vous croyez que je pourrais partir sans m'assurer d'abord que je ne vous perds pas ?

– Oh ! protesta-t-elle, je ne crois rien du tout... J'estime seulement que mon mariage avec votre oncle me donne le droit d'intervenir dans votre

vie et de contrôler la sagesse de vos actes !

Mais Pierre ne prit pas garde à la boutade. Joignant les mains, la suppliant, il suivit et développa son idée, malgré les interruptions que la jeune femme lui prodiguait, plus pour masquer son émotion et garder une contenance digne que pour le taquiner véritablement.

– Savez-vous quel nom... quel doux nom me monte aux lèvres, spontanément ? insistait-il.

– Non pas du tout !... Mais prenez garde, Pierre !... Je suis une tante terrible et qui n'acceptera pas la moindre impertinence de la part de son neveu.

– Alors, tant pis ! Vous serez courroucée et vous me châtierez, ma chère petite Arlette, ma femme chérie ! Je suis incapable en ce moment de trouver un autre mot que celui-ci : ma chérie ! ma chérie !

Scandalisée, la jeune femme, toute rougissante, lui faisait signe de se taire ; mais son sourire et son regard protestaient bien plus contre ses gestes qui cherchaient à l'attirer dans ses bras

que contre les paroles qu'il prononçait.

– Eh bien !... pour de l'aplomb... observait-elle, vous n'en manquez point ! Alors, monsieur Pierre, à quoi cela sert-il d'avoir des liens légaux, authentiques, paraphés de M. le maire, puisque vous oubliez si facilement notre mutuelle situation ?... Vous n'y songez pas, décidément !

Il ne répondit pas. Il avait réussi à saisir les petites mains d'Arlette et, s'amusant à embrasser l'un après l'autre chacun des doigts effilés, il cherchait comment annoncer à la jeune femme la décision qui lui paraissait toute naturelle à lui.

– Les liens légaux sont rompus, petite madame chérie. Vous êtes libre de disposer de votre vie et il me semble... nous pourrions... si vous y consentiez... en établir de nouveaux entre vous et moi, plus complets, plus en rapport avec nos âges réciproques...

– Cela demande réflexion, balbutia Arlette, tout intimidée. Je dois peser...

Elle s'arrêta. Elle était rouge, tremblante et si effarouchée qu'elle aurait voulu pouvoir se

cachez dans quelque coin.

– Oh ! Arlette, ma chérie ! ma femme bientôt, je l'espère !... Arlette, mon aimée !... Point n'est besoin de tant réfléchir... lorsque l'on sait ce que l'on veut... et qu'on le veut bien...

– Et je crois bien, monsieur mon neveu, que vous savez ce que vous voulez... et que vous le voulez... sans hésitation !

– Oui, ma bien-aimée, dit-il fermement. Et vous ?...

Depuis quelques instants, la pauvre enfant changeait de couleur, en même temps que d'attitude.

Une angoisse, délicieuse comme une éblouissante vision, mais pesante comme une chape de plomb, l'obligea à s'asseoir.

Elle était aimée !... Un homme voulait l'épouser et lui offrait son nom !... Un grand bonheur s'ouvrait devant elle ! C'était plus que l'humble fugitive, qui s'était enfuie de la maison paternelle avec tant de désespérance, ne pouvait l'imaginer.

Ses jambes en étaient fauchées !

Pierre la regardait, les yeux emplis d'une indicible émotion. Il se taisait, comprenant qu'il ne fallait pas interrompre l'ardent travail qui s'élaborait dans le cerveau de la femme tant aimée, mais il sentait aussi qu'en cet instant se jouait son avenir.

L'aimait-elle, l'enfant si sage qui depuis des mois le fuyait ?

Tendu vers elle comme s'il eût voulu que sa volonté triomphât de toutes les difficultés qui pouvaient brusquement surgir en elle, il attendait.

– Je demanderai conseil à André, décida enfin, à haute voix, Arlette, qui peut-être voulait gagner du temps.

Pierre Lussan ne put s'empêcher de sursauter en entendant ce nom.

– André ?... demanda-t-il, en fronçant le sourcil. Cet homme qui a déménagé votre mobilier ?

– Oui... lui-même !...

– Au fait... Qu'est-ce que c'est que ce garçon-

là ?... Que vient-il faire encore dans votre vie, celui-là ?... Quelque soupirant fort apprécié, semble-t-il ?

Une pointe de jalousie le piquait soudain.

Elle protesta, un sourire amusé au coin de la bouche.

– Oh ! un ami !... Un bon, un excellent ami !... Le mari d'une compagne d'enfance... J'ai grandi côte à côte avec sa femme, dans mon pays natal, à Battenville ; sa maison touchait la pharmacie de mes parents. Leur mariage fut mon premier gros chagrin, car, eux partis, je savais que j'allais être seule... épouvantablement seule ! André ?... Mais c'est mon homme de confiance !... C'est lui que je charge de toutes les corvées !...

– Mariage ?... Déménagement ?...

– Oui, parfaitement ! C'est lui, qu'à son corps défendant, j'ai décidé à me choisir un mari là-bas, à Nanterre... Sans lui, seriez-vous là, en cet instant, mon beau neveu ?

Pierre eut un pâle sourire. Il était gêné par toutes les vilaines idées qui avaient traversé si

souvent sa cervelle et qu'il avait encore du mal, à cette heure, à éliminer de ses soupçons.

Il attira la jeune femme dans ses bras et, tout bas à l'oreille, il lui glissa :

– Ne trouvez-vous pas excessif de le consulter aujourd'hui, ma chérie ?... Vous abusez, vraiment !

Elle devait être de son avis, car elle leva sur lui un regard où brillèrent des larmes de joie.

– Vous avez raison !... dit-elle.

Leurs visages étaient si près l'un de l'autre que leurs lèvres s'unirent... tout simplement, sans doute parce que leurs paroles étaient prononcées à voix basse. La jeune ouvrière ne songea pas, même un instant, à se dérober... moins encore à châtier l'audacieux, comme elle l'avait fait quelques semaines plus tôt.

Ainsi, Arlette Dalimours, veuve Lussan, n'eut-elle pas à changer de nom une deuxième fois.

Arlette et Pierre sont mariés maintenant et la jeune femme trouve enfin dans le mariage ce qu'elle avait souhaité rencontrer quelques années

plus tôt dans une union légale : la sécurité dans la dignité. Mais, cette fois, elle a cueilli quelque chose de plus : l'amour !

André, en cette circonstance, n'a pas manqué d'approuver hautement un hymen qui répondait à ses conceptions :

– Une union basée sur l'amour et la confiance réciproques ne peut que bien se poursuivre ! Ma petite Arlette, je suis heureux de vous voir rentrer, par cette alliance, dans une vie normale et régulière. Je suis content de vous, petite amie !

Et, en grand frère affectueux, c'est lui qui conduisit la jeune femme à l'autel.

Aussitôt les cérémonies civiles et religieuses terminées, car les deux fiancés les célébrèrent avant que Pierre ne repartît pour l'Argentine, le nouvel époux poursuivit l'œuvre de réhabilitation qu'il avait entreprise.

En possession de la pièce essentielle qui attestait la parfaite honorabilité de son père et de son oncle, il s'était rendu en Amérique avec sa jeune femme.



Son premier soin, dès l'arrivée, fut de se faire recevoir par un des administrateurs de la société ; celui, justement, qui avait le moins accablé le malheureux Maximilien Lussan.

Pierre fut accueilli avec sympathie par le haut personnage qu'il venait voir et qui lui tint, tout de suite, un réconfortant langage :

– Je suis persuadé, mon cher enfant, que votre visite nous apporte certains éclaircissements au sujet de l'affaire si regrettable qui a précédé la mort de votre malheureux père... Si cela est, comme je l'espère, vous m'en voyez profondément heureux !... Votre père jouissait, parmi nous, de la considération et de l'estime générales. Jamais nous n'avons pu comprendre comment cette irrégularité... la formalité d'une signature oubliée, en l'espèce, avait pu être commise.

– Hé ! monsieur l'administrateur, riposta Pierre, un peu pâle, entre honnêtes gens comme entre frères, peut-on avoir le moindre soupçon ?

– Mais alors ?... votre oncle ?... Anatole Lussan ?... Il ne serait pas coupable d'une

malversation, lui non plus ?... J'en serais fort heureux aussi... J'attends...

– Vous n'attendrez pas longtemps ! annonça triomphalement le jeune homme. Voici la pièce qui faisait défaut !

Et Pierre, tremblant d'émotion, tendit à l'administrateur le reçu remis à son oncle par le destinataire de la somme manquante.

L'autre prit le papier, le tourna en tous sens et changea de couleur :

– Voyons !... voyons !... balbutia-t-il effaré. Mais c'est terrible !... Il se trouve ici, parmi nous, un homme auquel ont été remis les douze cent mille francs !...

Il s'arrêta, le souffle coupé ; et, de nouveau, il examina la pièce si importante, datée et signée d'un nom connu.

– Et cet homme en a donné quittance, à ce que je vois ! reprit-il d'une voix altérée. Cet homme a été certainement au courant de tous les faits qui ont entraîné la mort de votre père... et il n'a pas parlé !...

L'administrateur était si bouleversé de ce qu'il découvrait qu'il ne songeait même pas à cacher son désarroi.

Levant les yeux sur Pierre, il expliqua :

– Vous comprendrez, monsieur Lussan, que je ne puisse prendre une décision tout seul !... Je vais réunir le conseil d'administration et je vous convoquerai pour que vous puissiez exposer vos griefs, en personne, et demander la restitution qui vous est due.

– C'est bien ainsi que j'entends qu'il soit procédé, affirma le jeune homme. Devant le conseil tout entier, mon père fut convoqué ; devant ce même conseil, je laverai sa mémoire... Je vous préviens que j'ai fait photographier ce reçu revêtu de la signature du misérable actionnaire que vous connaissez et qui s'est tu... J'ai mis un avocat au courant de la situation. Ma plainte est toute prête à être déposée... selon la façon dont on agira avec moi, j'agirai avec le coupable. Toutes mes précautions sont prises pour que le misérable qui a causé la mort de mon père ne puisse échapper au châtement... même s'il

lui prenait la fantaisie de me supprimer ou de faire disparaître ce reçu.

L'autre ne pouvait qu'approuver !

Rendez-vous fut pris entre les deux hommes, qui échangèrent une loyale poignée de main avant de se quitter.

Dans l'attente de cette convocation, Pierre ne tenait pas en place.

Il se présentait un curieux cas de conscience pour l'homme intègre et droit, en même temps que pour le fils parfait qu'il avait toujours été ; il allait lui falloir traquer quelqu'un. Or, de quelles complications celui-ci pouvait-il être victime, lui aussi ? De quelles circonstances inconnues avait-il été le jouet ?

À la pensée qu'un innocent pouvait se trouver encore accusé, le jeune homme se souvenait de l'arrêt fatal dont son père avait été frappé.

Comment faire pour bien agir ? sans faiblesse... sans haine... sans erreur ?...

Heureusement pour le justicier, le vrai coupable n'était pas de la trempe d'un Lussan. Il

appartenait à cette catégorie de gens faibles, prêts à tout... résignés à tout, aussi ! De ceux qui tentent leur chance dans le mal et s'inclinent devant les sanctions qui suivent l'échec.

Le conseil d'administration, mis en présence de la vérité et du scandale que cette histoire pouvait soulever, prit la décision unanime de réhabiliter d'urgence la mémoire de Lussan.

Des poursuites furent décidées contre le coupable qui, non seulement dut rembourser la somme indûment touchée par lui, mais prendre aussi à sa charge tous les dédommagements que comportaient les suites de son action déshonnête. Ainsi, publiquement et manifestement, l'honneur des Lussan recevait la justification qui lui était due.

Avant de revenir en France, Arlette et Pierre attendirent le règlement définitif de cette pénible affaire. Puis, lorsque tout fut terminé, ils vinrent s'installer à Paris.

Ils étaient riches, à présent, et le souci du lendemain ne les tracassait plus. La jeune femme avait bien du mal à s'imaginer que son sort

d'orpheline déshéritée se fût si vite changé en bonheur et en opulence. Mais, tous les jours, elle se rendait compte que la destinée lui avait été favorable et qu'elle ne s'éveillait pas de cette situation privilégiée s'apparentant à un rêve.

Un autre bonheur attendait d'ailleurs les jeunes époux : le nom rétabli dans son intégrité allait avoir bientôt l'occasion de se perpétuer... leur premier enfant allait naître !

Et cette future naissance permit au jeune homme de prouver, une fois de plus, à sa femme, l'amour qu'il lui portait.

En cachette de celle-ci, il se rendit acquéreur du château des Chênes Verts et du domaine en dépendant. Ce choix lui avait été dicté par le désir d'être agréable à la future maman, terres et immeubles se trouvant sur le territoire de la commune de Battenville.

Pendant quelques mois, Pierre tint secrète son acquisition, ce qui lui permit, avec le concours d'André Montel, de la faire réparer, adapter et moderniser, sans en parler à sa jeune femme.

Puis, un beau jour, il emmena celle-ci en promenade dans une auto qui lui appartenait vraiment, à présent, et dans laquelle Arlette monta, cette fois, sans aucune appréhension.

Faisant un détour important, pour ménager la surprise qu'il comptait faire, Pierre fit entrer la voiture dans le parc, par une allée secondaire.

Durant la fin du parcours, les lieux avaient bien éveillé de vagues souvenirs en l'esprit de la jeune M<sup>me</sup> Lussan, mais elle n'avait pas approfondi son impression et elle s'était contentée d'admirer les frondaisons des bois et les vastes horizons des herbages.

L'entrée dans le parc, après une grille franchie, la troubla davantage et la rendit inquiète.

– Nous sommes dans une propriété privée, mon ami, observa-t-elle. Il nous faut rebrousser chemin.

Pierre ne parut pas en être gêné.

– Propriété privée ?... C'est vrai ! répliqua-t-il gaiement comme un gamin qui fait une farce !

Bah !... Le propriétaire sera peut-être bienveillant et nous laissera profiter des ombrages, quelques moments du moins !

Et, joyeusement, il fit retentir de vigoureux coups de klaxon, comme s'il voulait apprendre à la terre entière qu'ils étaient illicitement dans un parc privé.

À l'arrêt de l'auto, devant un large perron, un homme et une femme, assez âgés, accoururent. Leur empressement prouvait que les vigoureux appels du conducteur n'étaient pas passés inaperçus.

Arlette descendit de voiture et fut tout de suite stupéfaite.

– Oh ! Pierre... Mais c'est le château des Chênes Verts ! s'écria-t-elle... Nous sommes à Battenville. Oh ! mon ami, pourquoi m'avoir amenée ici ?

Il la prit dans ses bras.

– Regretteriez-vous, ma chérie, d'habiter en ces lieux ?... de recevoir l'hospitalité du châtelain, qui est de mes connaissances ?



– Ah non !... au contraire, naturellement !... Ce coin est délicieux ! assura-t-elle, souriant à la supposition.

– Eh bien !... soyez contente, petite madame adorée, vous êtes ici chez vous !

Depuis quelque temps, Arlette éprouvait des malaises. Tantôt la chaleur, tantôt une mauvaise digestion, provoquaient chez elle des torpeurs ou des vertiges. Un jour, elle eut un évanouissement.

Jusqu'alors, aux offres empressées de Pierre qui voulait faire venir leur docteur de Paris, la future maman avait répondu par des plaisanteries et des sourires. Cette fois, cependant, elle eut un peu peur, non pas seulement pour elle, mais surtout pour le petit être qui allait naître. Elle accepta donc de se soumettre à une visite médicale.

Après le départ du grand praticien, il fallut faire exécuter l'ordonnance et recourir aux bons offices du pharmacien de Battenville. Si l'on avait voulu se passer de M. Lebredel, il aurait été nécessaire de se rendre à une dizaine de kilomètres de là, dans une commune éloignée qui

possédait également une boutique d'apothicaire.

Arlette ne songea pas à cette petite complication, mais son mari ne manqua point de trouver fort piquante la situation.

On sait ce que, dans les villages, les mots : Ceux du château, inspirent de respect et de considération, plus ou moins intéressés. M. Lebredel éprouva donc, devant cette commande, un certain sentiment d'amour-propre et cela d'autant plus vivement qu'il désirait s'attacher ces nouveaux clients, en raison de l'excellente référence qu'ils allaient devenir pour lui.

Aussi, toute sa conduite fut-elle dictée, sans hésitation, par son intérêt : il irait lui-même, en personne, porter les remèdes de cette première commande !

Lorsqu'il arriva au château, un domestique l'introduisit, en le priant de demeurer un instant, dans une pièce sobrement meublée, sorte de salon d'attente.

Tout en réfléchissant à la présentation qu'il

convenait de faire, l'honnête commerçant promena machinalement ses regards sur l'ameublement de bon goût qui l'entourait.

Soudain, son attention se fixa sur la muraille là où un grand tableau à l'huile, pendu au mur, reproduisait une jeune femme en pleine beauté.

Éberlué, n'en croyant pas ses yeux, l'homme s'approcha de la peinture.

– Oh !... Est-ce possible ? balbutia-t-il. Non, je rêve !... Que viendrait-elle faire ici ?

Il n'eut pas le temps d'approfondir la question. Un bruit de pas se fit entendre et Pierre entra.

Surpris et décontenancé par l'arrivée inopportune du maître de maison, qui ne lui permettait pas de se remettre de l'émotion causée par la vue du tableau, M. Lebredel avait oublié les belles phrases qu'il avait préparées.

Pierre se rendit compte de l'ironie de la situation et du ridicule du visiteur ; ce fut lui qui, en souriant, engagea la conversation :

– Bonjour, monsieur... Voici les médicaments, sans doute, si j'en juge d'après le petit colis que

vous avez entre les mains...

L'autre bafouilla quelques paroles inintelligibles, charitablement rendues inutiles par le châtelain qui poursuivait, imperturbable :

– Très bien ! c'est parfait ! Vous avez fait diligence, monsieur... Vous avez la note ?... Je vais vous en régler le montant, tout de suite.

Le pharmacien reprit ses esprits :

– Rien ne presse, monsieur ! Rien ne presse !... Je suis à votre entière disposition pour vous fournir tout ce que vous désirez...

– Vous tenez peut-être aussi des produits photographiques... et des tubes de couleurs, probablement ?

Lebredel acquiesça, bien qu'il n'en tint pas ; mais il se promettait d'en commander sans retard.

Pierre ajouta, un peu railleur, malgré son attitude impeccable :

– Serait-ce pour cela que vous vous intéressiez à ce tableau... Un tableau fort ressemblant, d'ailleurs !

– Oui... monsieur... ou, plutôt... non !... Cette personne ressemble étrangement à quelqu'un que... une parente... autrefois.

– À M<sup>lle</sup> Arlette Dalimours, peut-être... la fille du savant bien connu ? Il s'agit de M<sup>me</sup> Pierre Lussan, ma femme.

– Oh !... monsieur... je... mes compliments ! Mais quelle rencontre... Est-ce possible ?... Je suis M. Lebredel, son beau-père, monsieur... le second mari de sa mère !

Pierre s'inclina légèrement. Subitement, il paraissait plus grand, comme s'il s'était raidi devant le visiteur.

Lebredel, sans s'en rendre compte, reprenait au contraire de l'assurance. Avec plus d'aisance, il dit :

– Je serais très heureux de pouvoir présenter mes hommages à M<sup>me</sup> Lussan, ma belle-fille... Et je connais quelqu'un qui tiendra certainement à renouer des relations interrompues. Avec quelle joie M<sup>me</sup> Lebredel viendra-t-elle embrasser sa fille !... Mais... M<sup>me</sup> Lussan n'est peut-être pas

ici... Nous ne voudrions pas vous importuner, monsieur Lussan... Surtout, s'il y a chez vous un malade.

Les yeux de Pierre devinrent de glace, pendant que, d'une voix infiniment réservée, il répondait :

– Je vous prie, monsieur, de présenter mes hommages à M<sup>me</sup> Lebredel... Évidemment, elle sera reçue... correctement en cette maison, vous pouvez le lui dire.

Lebredel se confondit en remerciements, mais le regard clair et droit de Pierre Lussan, ce regard un peu dur qu'Arlette avait connu autrefois, coupa court à ses effusions.

Après son départ, Pierre alla retrouver sa femme et la mit au courant de cette entrevue ; celle-ci ne manifesta pas la grosse joie qu'il escomptait.

– Maman va venir, fit-elle, songeuse.

Et une lourde larme glissa sur sa joue, soudainement décolorée.

– Oh ! ma chérie, ne pleure pas. J'ai voulu te causer une si grande joie !

Arlette sourit spontanément à son mari.

– Tu as raison, mon ami, affirma-t-elle. Je dois être heureuse, puisque mariée, riche et entourée de ton affection, je dois lui apparaître sous une forme flatteuse pour son amour-propre...

– Tu l’as tellement aimée, ta mère, que je n’ai pas cru devoir lui fermer notre porte, ma chérie.

– Tu as bien fait ! dit-elle en l’embrassant. Ma chère grande va, peut-être, se réjouir de me voir ?... Bien que la future naissance de notre bébé doive la transformer en grand-mère.

– Oh !... s’indigna-t-il. Il ne manquerait plus que cette naissance lui paraisse gênante.

– Écoute ! pria la jeune femme. Promets-moi d’être indulgent avec elle... Grand-mère !... Ça va lui paraître si dur à porter, un pareil titre !... Elle est tellement jeune ma pauvre petite maman !

Pierre ne répondit pas ; mais, longuement, il regarda sa femme dans une muette adoration. En un éclair, toute l’enfance meurtrie d’Arlette venait de lui apparaître...

Sans plus d’explications, il vint vers elle et

l'attira dans ses bras.

– Ma chérie, dit-il, ne crains rien ; je serai aimable pour ta mère... et dis-toi bien que pour abriter notre bonheur, il est d'autres endroits que Battenville sur la terre. J'ai souhaité te faire prendre une belle revanche sur le passé et sur tous ceux qui t'ont accablée quand tu étais fugitive et sans défense ; mais cette revanche prise, nous ne traînerons pas ici... Ta chère grande a appris à se passer de toi, depuis ton départ ! D'un autre côté, le voisinage de M. Lebredel, pris à trop haute dose, ne me réussirait pas, je crois !...

Il ne précisa pas davantage, mais Arlette devina tout ce que son mari ne disait pas. Alors, nouant ses bras autour de son cou, elle se contenta de le remercier pour ses attentions :

– Mon grand chéri ! Tu es si bon et si indulgent pour ta petite Arlette !

– Tu es tout ce que j'ai de plus précieux au monde, ma bien-aimée. Tout mon bonheur repose en toi !...



Pendant que cette petite scène émouvante se passait au château des Chênes Verts, une autre avait lieu à Battenville, dans la salle à manger du ménage Lebredel.

Rentré chez lui, le pharmacien narra, avec force détails, sa visite au château, et sa femme l'écouta radieuse.

– Tout de même, Arlette a fait sa vie ! Elle est moins sottre qu'on ne l'aurait cru, cette petite ! Elle a su s'y prendre pour se faire épouser !... Pour nous, ça va être intéressant, qu'elle habite les Chênes Verts...

Déjà, la frivole maman d'Arlette entrevoyait des visites à sa fille et les relations que cette situation de mère d'une châtelaine allait lui permettre de nouer avec les hautes personnalités des alentours.

Sa vanité s'en trouvait satisfaite au plus haut point et elle ne pensait plus qu'à une seule chose : être bien vite reçue au château pour pouvoir s'y pavaner ! Ah ! avec quelle satisfaction elle allait organiser l'existence, commander les domestiques et créer des distractions, faire, en un

mot, tout ce que sa grande nigaude de fille devait savoir si mal ordonner !

Les heures coulaient trop lentement au gré de la mère, tant elle aurait voulu que tout le pays fût informé de cette extraordinaire bonne nouvelle : la femme du pharmacien était la mère des châtelains ! Cependant, elle recommanda à son mari de ne pas diffuser l'histoire avant qu'elle se fût d'abord assurée de la réception qu'on lui réservait aux Chênes Verts. Impatiente de s'en rendre compte, elle le fit téléphoner, sans plus attendre, pour prendre rendez-vous.

Calme et froid, ce fut Pierre qui répondit à l'autre bout du fil :

– Parfaitement, monsieur... M<sup>me</sup> Lebredel sera reçue dès qu'elle voudra bien se présenter...

C'était bref, mais c'était correct et n'exprimait aucune satisfaction ni aucun déplaisir.

Ce cérémonial choquait un peu la femme du pharmacien ; ne lui faisait-il pas sentir que sa venue était considérée comme une grâce accordée ?...

Être reçue ?... Le mot était cruel !...

Enfin !...

Après réflexions, la mère conclut que sa fille avait vraiment bien réussi dans la vie. Tant de hautaine réserve ne pouvait que s'allier à une fort grosse fortune.

Pour un peu, la vaniteuse dame aurait observé :

– Je l'ai bien dit à tous nos amis et à tous nos voisins qu'Arlette avait fait un mariage magnifique !... Pouvait-il en être autrement, d'ailleurs, avec l'éducation qu'elle avait reçue chez nous ?

De son côté, Lebredel n'était pas insensible aux marques de considération qui s'attachent à ceux dont la richesse apparaît évidente. Il en oubliait même les motifs de la fuite de sa belle-fille et le rôle équivoque qu'il avait joué à ce moment-là.

Quand vint l'heure de la visite de M<sup>me</sup> Lebredel aux Chênes Verts, le pharmacien, dans son aberration, confia la garde de l'officine

à son aide afin de pouvoir accompagner son épouse qu'il était décidé à suivre là-bas.

Tous deux, revêtus de leurs plus beaux vêtements, montèrent dans une auto louée à cette intention. L'âme satisfaite, les faces épanouies d'orgueil, ils allaient vers leur triomphe !

Dès l'entrée de sa mère, Arlette, bien qu'elle fût toujours souffrante, eut un joli mouvement spontané, comme si rien ne se fût passé de fâcheux entre elles. Elle quitta sa chaise longue et se précipita au-devant de M<sup>me</sup> Lebredel.

– Maman ! jeta-t-elle, pleine d'affection.

– Enfin, je te retrouve, ma fille ! dit avec emphase la mère qui, les mains aux épaules de la jeune femme et les bras tendus, examinait celle-ci des pieds à la tête. Tu es toujours la même ; vraiment, tu n'as pas changé. Je craignais de te retrouver vieillie et fatiguée comme cela eût été naturel après une existence si mouvementée.

Arlette ne broncha pas, mais Pierre fronça les sourcils... Est-ce que M<sup>me</sup> Lebredel allait se complaire à lancer de mauvais compliments à sa

filles ?

Justement, la dame reprenait le sentiment de sa dignité que les effusions d'Arlette avaient failli compromettre ; maintenant, elle se drapait dans la supériorité que lui permettait son rang d'ascendante et elle précisait généreusement :

– Je te pardonne, mon enfant ! Tout est bien qui finit bien, puisque tu es rentrée dans la règle et dans l'ordre, en te mariant.

La phrase ne fut pas tout à fait du goût de Pierre qui regardait Lebredel.

– Pardon, madame ! intervint-il poliment, mais avec fermeté. Dès cette minute où nous prenons contact, je tiens essentiellement à ce qu'il n'y ait aucun malentendu entre nous.

– Un malentendu ? fit la mère, étonnée.

– Que voulez-vous dire ? demanda de son côté, Lebredel, qui était soudainement inquiet.

Il pâlissait et verdissait tour à tour. Et même, subitement, devant le ton impérieux de Pierre, l'apothicaire fléchissait et sentait le sol se dérober sous ses pieds.

– Ceci, monsieur ! réplique la mari d’Arlette, d’un ton qui n’admettait pas de démenti. C’est que la légende créée méchamment lors du départ de ma femme de Battenville doit être ramenée à ses véritables proportions... Arlette ne pouvait plus demeurer chez sa mère où le respect dû à son innocence et à sa qualité de fille de la maison ne lui était plus assuré !... Il faut que, dès la minute où ma femme se retrouve en présence de sa mère, celle-ci sache que jamais sa fille n’a tourné autour de qui que ce soit et, qu’au contraire, c’est elle qui était en butte aux poursuites de...

À ce moment, le regard d’Arlette attira celui de son mari ; il y avait une telle supplication douloureuse dans les beaux yeux levés vers lui que Pierre s’arrêta une seconde et changea de ton.

– Oui, reprit-il moins durement, rétablissons la vérité. Monsieur Lebredel, veuillez dire tout de suite à votre femme que vous avez imaginé toute cette histoire... dites que vous avez fait, à cette époque, un récit mensonger... parce que vous aimiez votre épouse et que vous ne vouliez pas la savoir malheureuse du départ de sa fille... Perdant

la tête, vous avez inventé cette chose invraisemblable d'une poursuite amoureuse... d'Arlette vous relançant dans les coins et vous manquant de respect... Alors que... comme s'il était possible qu'un homme de votre âge fût en butte aux recherches d'une enfant ingénue et confiante... Allons, allons ! monsieur Lebredel !... Innocentez votre victime... Avouez votre mensonge, votre duplicité !... Dites la vérité, que tout cela n'était que duperie.

Malgré qu'il en eût, la voix de Pierre grondait de colère contenue et ses poings, nerveusement, se crispaient dans sa poche, sous un besoin instinctif de corriger le misérable diffamateur.

Le pharmacien, tout décomposé, était un peu comme saint Laurent sur le gril, et il aurait bien voulu pouvoir se dérober à cette explication.

Mais Lussan avait une telle façon de le regarder qu'il se rendit compte qu'il n'avait pas à tergiverser. L'imminence du danger lui rendit sa présence d'esprit et lui permit de s'exécuter dans le sens que, si généreusement, on lui indiquait.

Sans trop bafouiller, il affirma que ses

intentions étaient bonnes et que celle qu'il avait accusée alors n'avait jamais eu aucun des gestes ni aucune des pensées qu'il lui avait prêtés.

– C'était pour couper court à ton chagrin, ma bonne ! Pour ne pas que tu souffres trop du départ d'Arlette...

M<sup>me</sup> Lebredel n'en revenait pas, tant était grande sa surprise.

– Tant mieux, si ma fille n'avait rien à se reprocher. Évidemment, c'était plus normal, plus correct...

Mais l'interprétation donnée aux agissements de son mari la transfigurait.

Le visage radieux, elle s'était élancée vers son époux.

– Oh ! mon chéri ! proclama-t-elle. Comme tu m'aimais ! Et comme tu m'as toujours aimée !

Elle le couvait des yeux et toute sa foi aveugle passait dans son visage extasié d'amour et de confiance. C'était à la fois très comique et très pitoyable.

Gênée, Arlette avait détourné la tête, pendant



que Pierre, un peu goguenard, examinait la scène !

Pendant leur silence, la femme se tourna vers eux.

– Vous rendez-vous compte, tous les deux, s'écria-t-elle, comme il fallait que mon mari m'aime pour inventer toute cette histoire !

C'était un tel cri de triomphe et d'amour qu'Arlette approuva machinalement pour ne pas permettre à sa chère grande d'avoir le moindre doute.

Mais Pierre trouvait que la terrible coquette exagérait considérablement sa confiance en son pantin de mari ! Et celui-ci, réellement, triomphait avec trop de facilité !

Ce fut plus fort que lui d'avoir le dernier mot :

– Bravo, monsieur Lebredel, dit-il ironiquement. La confiance de votre femme est magnifique ; mais si l'amour couvre tout, il ne permet pas les malpropretés, sachez-le bien... J'aurai plaisir à en reparler avec vous... Soyez certain que je n'y manquerai pas !

Et le regard dont il accompagna ces mots ne  
laissa au pharmacien aucun doute sur leur  
signification...



Cet ouvrage est le 251<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.